



BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III

II
SUPPL.
PALATINA

A
140

NAPOLI

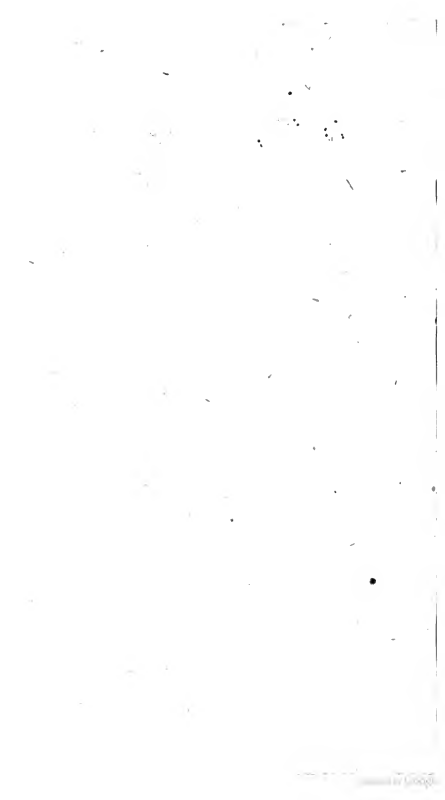




6362

3

II. Vesp. Taid A 140



627.183

TUSCULANES
DE
CICÉRON,
TRADUITES

Par Messieurs BOUHIER, & D'OLIVET,
de l'Académie Française.

TOME PREMIER.

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,
Chez BARBOU, rue & vis-a-vis la Grille
des Mathurins.

M DCC LXXVI.







A
MONSEIGNEUR
LE
DAUPHIN.



ONSEIGNEUR,

*On balanceroit à vous offrir des
Traités de Morale , si l'on n'étoit
rassuré par ces hommes illustres ,*

A ij

4 É P I T R E.

que le discernement du Roi , & les vœux de la France , vous ont donnés pour guides dans le sentier de la vertu.

Un discours qu'ils aiment à tenir , & que nous n'aimons pas moins à entendre , c'est que déjà le goût du vrai s'empare de vous , MONSEIGNEUR, & que vous êtes encore plus touché de ce qui forme les mœurs , que de ce qui éclaire & orne l'esprit.

Quel fruit n'avons-nous pas à nous promettre de la plus parfaite éducation , jointe aux inclinations les plus heureuses , qui se développent d'elles-mêmes , & dans un âge encore si tendre ?

É P I T R E. 5

Mais ce que vous faites aujourd'hui par goût , MONSEIGNEUR , dans peu vous le ferez par choix : & vous serez charmé de reconnoître , que dans les actions même où jusqu'à présent vous avez cru ne suivre que votre penchant , vous obéissiez aux préceptes de la raison.

Voici l'abrégé de ces importants préceptes , dans un Ouvrage digne de marcher à la suite de celui que j'eus l'honneur de présenter au Roi votre auguste Père , lorsqu'il étoit comme vous , MONSEIGNEUR , entre les mains des Muses , attentif à cultiver des vertus naissantes , dont aujourd'hui la solidité fait le bonheur de l'Europe.

A iij

6 ÉPITRE.

*Vous daignerez recevoir mes
hommages avec la même bonté ;
& je me flatte que ce volume , loin
de vous déplaire , tout sérieux qu'il
est , sera regardé de vous comme
une preuve de mon zèle , & du très-
profond respect , avec lequel je suis ,*

MONSEIGNEUR,

19 Mars
1737.

Votre très-humble , & très-
obéissant serviteur , OLIVET.



P R É F A C E.

J'AVOIS résolu de ne pas toucher aux quatre dernières (1) Tusculanes : mais la beauté de la première ayant fait désirer l'ouvrage complet, je me suis prêté à ce nouveau travail, & d'autant plus volontiers, que M. le Président Bouhier a bien voulu le partager avec moi.

On fera, sans doute, charmé de voir Cicéron entre les mains d'un Traducteur aussi digne de lui, que Cicéron lui-même étoit digne d'avoir pour Traducteur

(1) La première fut d'abord imprimée toute seule en 1732. Elles ne parurent les cinq ensemble qu'en 1737.

8 *P R Ê F A C E.*

un Savant du premier ordre. Car enfin , quelque raison que j'aye personnellement de laisser le monde dans l'erreur où il est à l'égard de la Traduction , j'aurai le courage d'avancer que c'est un genre d'écrire , dont la difficulté ne sauroit être mesurée que par ceux qui sont capables de la vaincre. Permis à nos Cotins de traduire Bavius , parce que les productions de Bavius , si nous les avions, se trouveroient au niveau de leur génie. Mais les siècles qui ont suivi les beaux jours d'Athènes & de Rome , n'ont guère conservé que ce qu'il y avoit de plus précieux ; & nécessairement il faut entre l'Auteur & le Traducteur , une certaine proportion de mérite.

Par ce principe , qui paroîtra solide , je rends justice à M. le Président Bouhier ; mais je me

P R É F A C E. 9

condamne visiblement. Ai - je bien pu , sans une témérité inexcusable , essayer de rendre Cicéron & Démosthène ? Je n'ai rien à dire pour ma défense , si ce n'est que j'ai été Traducteur comme on est Poète , parce qu'il faut céder à un ascendant secret , qui ne nous permet pas de fuir le danger , même en nous le faisant voir. Une très-vive admiration pour quelques-uns des Anciens , s'empara de moi dès l'enfance ; aussi-tôt elle devint l'ame de mes études ; c'est elle qui a disposé de mon loisir ; je lui dois toutes les délices , que je puis avoir goûtées dans le cours de ma vie ; comment me serois-je défié des pièges qu'elle me tendoit ? Une admiration si constante vient à bout d'inspirer des entreprises trop hardies : & quelquefois , je l'avoue , elle a le pouvoir de les

A v

10 *P R É F A C E.*

faciliter. Oui , j'ai quelquefois éprouvé , qu'elle savoit produire dans l'esprit du Traducteur une forte d'ivresse , qui , sans avoir le mérite de l'enthousiasme , ne laisse pas d'en tenir lieu.

Pour revenir donc aux Tusculanes , puisqu'aujourd'hui nous les donnons toutes les cinq , il est nécessaire d'en marquer ici la liaison. Car , quoique détachées , & prises chacune à part , ce soient autant de questions indépendantes les unes des autres ; il n'en est pas moins vrai , que les cinq ensemble forment un corps des mieux construits. Unité dans le dessein , justesse dans la division , variété dans les matières , voilà , si je ne me trompe , tout ce qui peut concourir à la perfection d'un ouvrage , quant au fonds : & j'ai peine à croire qu'il y ait dans les écrits , ou anciens,

P R É F A C E. 11

ou modernes, quelque autre plan mieux imaginé, plus régulier, que celui des Tusculanes.

Quel a été le but de Cicéron ? C'est de faire bien comprendre à l'homme, qu'il ne tient qu'à lui d'être heureux. Un sentiment confus & aveugle se souleve d'abord contre cette proposition. Mais quelle obligation n'aurai-je pas à un Auteur, qui pourra réussir à m'en convaincre ? Je veux être heureux : toutes mes vues, tous mes désirs se portent là : cet instinct, à chaque instant de ma vie, me parle : je puis renoncer à tout, excepté à l'envie d'être heureux : cependant je ne le suis point : dois-je m'en prendre à la Nature, ou à moi ?

Pour me décider là-dessus, il faut que je rentre en moi-même, & que j'examine au vrai ce que je suis. Hélas ! que suis-je ? Un

12 *P R É F A C E.*

animal destiné à mourir tôt ou tard. Avant que d'arriver à ce dernier terme, je puis, & à tout moment, me voir aux prises avec la douleur. Je puis, & à tout moment, recevoir des sujets d'affliction. J'ai dans mon cœur le poison le plus funeste, une source intarissable de passions. Mais en même temps, pour combattre les divers ennemis de mon repos, j'ai une Raison qui m'éclaire sur ce qui est bien, ou mal; qui me fait sentir que je suis né pour aimer, & pour pratiquer le bien; qui, par rapport aux maux dont je me plains, corrige l'erreur de mes sens; & qui enfin, si je suis docile à ses lois, me répond de ma félicité.

Voilà ce qu'embrassent nos cinq Tusculanes. Dans la première, Cicéron se propose de nous rassurer contre les frayeurs

de la mort. Dans la seconde , il nous enseigne par quels motifs nous devons patiemment supporter les douleurs corporelles. Dans la troisième , Comment on peut se mettre au-dessus des événemens capables de nous affliger. Dans la quatrième , Qu'il nous faut vaincre nos passions. Et dans la cinquième , Que pour être parfaitement heureux , nous n'avons qu'à être vertueux , c'est-à-dire , raisonnables.

A l'égard de la première , comme les opinions sur la nature de l'âme étoient fort différentes , & assez peu débrouillées parmi les Anciens , on voit que Cicéron , après les avoir exposées toutes en détail , penche absolument pour celle de Phérécyde & de Platon , qui tenoient l'immortalité de l'âme. Dans les quatre autres Tusculanes , il donne

presque toujours la préférence aux Stoïciens. Un vrai Académicien , & honnête-homme , tel qu'étoit Cicéron , n'étoit donc pas , comme quelques Auteurs l'ont pensé trop légèrement , un homme qui ne crût rien. C'étoit un Philosophe , qui ne déferant à la simple autorité d'aucune secte en particulier , se réservoit le droit d'examiner le pour & le contre de toutes les opinions , & n'usoit de cette liberté , que pour s'attacher à ce qu'il jugeoit le moins douteux , & le plus sain.

Je ne fais , au reste , comment un ouvrage aussi intéressant , & aussi instructif que celui-ci , avoit presque manqué (1) de Traducteur jusqu'à présent : tandis qu'au

(2) Je ne connois de Traduction des *Tusculanes* , que celle d'Étienne Dolet , qui ne contient que les trois premiers livres , imprimés en 1543 , & celle de Pierre Du Ryer.

contraire le *Traité des Offices* a été traduit une infinité de fois. A-t-on cru qu'il étoit plus utile à l'homme de connoître ses devoirs à l'égard de la société, que de savoir bien vivre avec lui-même ? Si cela est, on s'est trompé. Quelque besoin que nous ayons d'avoir la paix avec les autres, il nous importe encore plus de n'être pas en guerre avec nous. Les troubles de l'âme sont le plus terrible fléau de l'humanité. Et d'ailleurs, si tout particulier travaille à être sage, n'est-ce pas le plus sûr moyen d'affermir la félicité publique ? Un bon Philosophe est nécessairement un bon citoyen.

Peut-être aussi que ce qui a refroidi le zèle des Traducteurs, c'est la crainte qu'ils ont eue de ne pouvoir donner un air françois à la Scolastique des Stoïciens. J'avoue qu'en effet la troisième

& la quatrième Tusculane pêchent un peu par là. Mais qu'y faire ? Toutes les écoles , dans tous les temps , n'ont-elles pas eu la folie d'aimer à quintessencier leurs idées , & à se faire un jargon ? Rien de plus aisé , cependant , que d'employer toujours des termes communs , si l'on ne vouloit jamais dire que des choses sentées. Au moins est-on redevable à Cicéron d'avoir humanisé ce langage , autant qu'il l'a pu.

Que les épines du Portique fassent peur aux ignorans , à la bonne heure. Je pardonnerai même aux savans de ne point lire nos versions. Mais de là conclurai-je , comme (3) Varron , qu'il ne falloit donc point nous engager dans un travail inutile , & aux savans ,

(3) *Ea nolui scribere , quæ nec indocti intelligere possent , nec docti legere curarent.*
Acad. I , 2.

parce qu'ils l'auroient dédaigné ;
 & aux ignorans , parce qu'ils n'y
 auroient rien compris ? J'aime
 mieux la pensée de cet autre (4)
 Romain , qui ne vouloit pour ses
 Lecteurs , disoit-il , ni des favans ,
 ni des ignorans ; parce que les
 uns étoient trop habiles pour lui ,
 & les autres ne l'étoient point
 assez. Il reste donc une troisième
 classe de Lecteurs : & ce qui la
 compose, c'est précisément le plus
 grand nombre des honnêtes-gens.
 Pour qui prendre la peine de tra-
 duire , si ce n'est pour eux ?

Je ne trouve plus qu'une obje-
 ction à faire contre les Tuscula-
 nes ; mais la plus spécieuse de
 toutes , quoique la moins solide.

(4) *C. Lucilius , homo doctus , & perurbanus , dicere solebat , ea quæ scriberet , neque ab indoctissimis , neque ab doctissimis legi velle : quod alteri nihil intelligerent , alteri fortasse otiosius , quàm ipse. De Orat. II , 6.*

18 *P R É F A C E.*

Quelques personnes , dont la religion est plus sincère qu'éclairée , ne goûtent pas des Traductions , où , de loin à loin , elles voient des principes contraires à ceux du Christianisme. Mais , à parler sérieusement , peut-on s'étonner que les anciens Philosophes n'aient pas été Chrétiens , dans les points qui dépendent absolument de la Foi divine ? Un juste sujet d'étonnement , c'est que si peu de Chrétiens soient Philosophes , dans les points qui ne passent pas les forces de la Raison humaine. Rougissons de ne pas conformer notre conduite à des vérités connues de tous les temps : & n'allons pas follement chercher des sujets de scandale dans ce tas d'opinions étranges , qui sont venues avant les vérités révélées.

Tous les jours nos plus saints

PRÉFACE. 19

Missionnaires ne donnent-ils pas des Relations , où ils exposent les absurdités impies , qui ont cours parmi les Idolâtres ? Or , qu'une rêverie parte d'un Stoïcien , ou d'un Talapoin , que nous importe ? Aux yeux de l'esprit deux mille ans & deux mille lieues font le même effet.

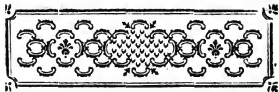
Rien , ce me semble , n'est plus digne d'un homme sage , que d'étudier historiquement les opinions humaines. Par-là du moins on apprend à ne point abonder en son sens , puisqu'on voit les plus rares génies donner dans des travers. Aucun des Philosophes Grecs n'en fut exempt. Mais en même temps , combien ne leur doit-on pas de leçons utiles à la société , & qui sont allées insensiblement à l'extirpation de la barbarie ? Cicéron en a fait un choix ; il les a mises dans leur

20 *PRÉFACE.*

plus beau jour ; & sans doute il mérite , n'eût-il composé que ses Tusculanes , de marcher à la tête des Anciens , qui ont le mieux servi la Raison.

Que ceux qui prendroient cet éloge pour l'hommage servile d'un Traducteur , consultent le docte Erasme. Je fais qu'il va trop loin , & que la Sorbonne le désavoueroit sur la canonisation de Cicéron. Peut-être aussi ne doit-on pas prendre à la lettre ce qu'il en dit , & que c'est seulement une manière figurée de faire mieux entendre jusqu'où il pousse son estime pour cet Auteur. Quoi qu'il en soit , le morceau est curieux , & sera d'autant plus naturellement placé ici , que c'est sa préface sur les Tusculanes.





SENTIMENT
D'ÉRASME
SUR
CICÉRON.

*J*EAN Froben , Libraire , voulant donner une nouvelle édition des *Tusculanes* de Cicéron , & m'ayant prié de tâcher à la rendre plus parfaite que les précédentes , je m'y suis porté d'autant plus volontiers , que depuis plusieurs années j'avois presque rompu tout commerce avec les belles-lettres. Pour cela ,

Quum Joannes Frobenius adornaret suis typis excudere *Tusculanas* quæstiones M. Tullii , meque rogasset , ut hic aliquid adderem *opellæ* meæ , quò liber exiret aliquà recentis utilitatis accessione commendatus : eò lubentiùs hanc suscepi provin-

j'ai fait conférer ensemble diverses copies de cet ouvrage , & me suis réservé la liberté de choisir entre les variantes. Je l'ai revu avec soin d'un bout à l'autre. J'ai rétabli selon les règles de la versification les passages des Poètes grecs ou latins , que Cicéron , à l'exemple de Platon & d'Aristote , insère dans son discours : & si abondamment , qu'il peut y avoir de quoi fatiguer ses lecteurs. Où j'ai trouvé des variantes ; si l'une m'a paru la seule bonne , je m'y suis tenu ; & si j'ai balancé sur le choix , j'ai conservé les deux leçons , l'une dans le texte , l'autre à la marge. J'ai fait aussi quelques corrections de mon chef , & sans être guidé par les manuf-

ciam , quòd pluribus jam annis mihi nihil aut perpusillum commercii cum musis mansuetioribus fuisset. Itaque conferendorum exemplarium negotio famulis delegato , judicandi partes mihi sumpsi : totoque opere non oscitanter perlecto , digessi versus carminum , quæ ille quidem non sine exemplo Platonis & Aristotelis , ex græcis latinisque poëtis , sed propemodum ad tædium usque congerit. Ubi variabant exemplaria , vel , si videbatur anceps ju-

ts , mais en petit nombre , & seulement dans les endroits où la chose doit paroître incontestable aux gens du tiers. J'ai donné enfin quelques éclaircemens sur le texte. C'est un travail de deux ou trois jours , que j'ai été obligé de prendre sur mes études ordinaires , si ont pour objet l'avancement de la religion. Mais bien-loin d'y avoir retenu , je me propose au contraire de retourner , si j'en suis le maître , avec mes bons amis d'autrefois , & de passer encore quelques mois de ma vie avec eux. J'entends avec des Auteurs de la belle antiquité. Tant j'ai senti qu'une nou-

cium , utramque lectionem servavimus , teram in contextu , alteram in spatio arginis : nonnulla citra codicum suffragum restituimus , sed nec admodum multum , & ibi duntaxat , ubi res homini docto exercitato non esset obscura : nonnihil iam scholiorum adjecimus. Dum hæc o , bidui triduique dispendium facere necessity fuit in aliis studiis , quibus rem Evangelicam utcunque promovemus. Atque huius dispendii aded me non pœnituit , ut in otis sit , si liceat , ad veteres illos amicos migrare , ac menses aliquot cum illis fa-

velle lecture des Tusculanes me faisoit de bien : non-seulement parce qu'elle servoit à dérouiller mon style , qui est chose que je ne laisse pas de compter pour un avantage : mais sur-tout , & à bien plus forte raison , parce qu'elle me portoit à réprimer & à vaincre mes passions. Hé combien de fois , au milieu de ma lecture , me suis-je indigné contre ces sots , qui disent que si vous ôtez à Cicéron un fastueux étalage de paroles , il ne lui reste rien de beau ? Quelles preuves n'a-t-on pas dans ses ouvrages , qu'il possédoit tout ce que les plus savans des Grecs avoient écrit sur la nécessité de bien vivre ? Quel choix , quelle abondance de maximes les plus saines & les plus saintes ? Quelle connoissance de

miliariter vivere. Tantum fructûs me sensi percepisse ex his libris relectis , non tantum ob styli rubiginem abstergendam ; quam hoc quoque nonnihil est , meo quidem judicio : verum multò magis ob animi cupiditates moderandas refrenandasque. Quoties inter legendum expuebam in stolidos istos , qui in Cicerone nihil præclarum esse dicunt , præter verborum phaleras ? Quàm illic est varia lectio voluminum , quæ
l'Histoire ,

Histoire, soit ancienne, soit moderne ? Mais quelle élévation d'idées sur la vraie félicité de l'homme ! On voit à sa manière de penser là-dessus, que sa vie étoit conforme à sa doctrine. Quand il a traité de ces matières abstraites, qui ne sont nullement à la portée du vulgaire, & qui même, s'il en avoit cru plusieurs de ses contemporains, ne pouvoient s'expliquer en langue latine ; quelle netteté, quelle clarté, quelle facilité, quelle variété, enfin quel enjouement ? Jusqu'au temps de Socrate, la Philosophie se bornoit à la Physique : & ce fut lui, dit-on, qui le premier, en la prenant du côté de la Morale, lui donna entrée

doctissimi Græci de rectè beatèque vivendo reliquerunt ? Quanta cognitio, quantaque memoria priscarum simul & recentium historiarum ? Tum autem, quàm altæ cogitationes de vera hominis felicitate ? Quæ planè declarant illum hoc egisse, quod docebat. Jam verò in explicandis rebus procul à communi sensu ac sermone populari semotis, quasque multi desperabant Romanâ linguâ tractari posse : quæ perspicuitas, qui candor, quæ facilitas, quæ copia, quæ denique festivitas ? Philosophiam, quæ pri-

dans les maisons des particuliers. Platon & Aristote tâcherent de l'introduire dans les Cours des Rois , & dans les Tribunaux des Magistrats. Pour ce qui est de Cicéron , il a fait , selon moi , monter la Philosophie sur le Théâtre , & il lui a enseigné à parler si clairement , que le parterre même se trouve en état de l'entendre , & de lui applaudir. Tant d'ouvrages qu'il nous a laissés sur ces importantes matieres , il les composa dans les temps les plus orageux de sa République , & quelques-uns même après que toute espérance fut perdue. Tandis donc que nous voyons des Païens faire un si bon usage d'un triste loisir , & au lieu

mum in rerum naturalium contemplatione occupata , procul aberat à vita communi , Socrates primus in terras atque etiam in domos deduxisse legitur. Plato & Aristoteles conati sunt eam & in aulas regum , & in senatum , & in ipsa tribunalia producere. M. verò Tullius mihi videtur eam etiam in proscenium perduxisse , cujus opera sic loqui didicit , ut promiscuum etiam vulgus possit applaudere. Atque hujus generis tam multos libros scripsit vir ille difficillimis temporibus , summoque Reipublicæ tumultu , quos-

le chercher à se distraire par des plaisirs
 vives, mettre leur consolation dans
 les saints préceptes de la Philosophie :
 comment nous aujourd'hui n'avons-nous
 pas honte de nos vaines conversations ,
 & de nos longs repas ? Je ne sais ce qui
 se passe dans l'esprit des autres : mais
 pour moi personnellement , j'avoue que
 je ne lis point Cicéron , sa Morale sur-
 tout , sans être frappé jusqu'au point de
 croire qu'il y avoit du divin dans l'âme ,
 d'où ces productions nous sont venues.
 Plus je pense combien est au dessus des
 idées humaines la bonté de Dieu , cette
 bonté immense , à laquelle certaines gens ,
 qui sans doute la mesurent à la petitesse

am etiam rebus in summam desperationem
 ductis. Et non pudet nos nostrarum con-
 tribulationum atque conviviorum , cum vi-
 deamus homines Ethnicos tam sanctis com-
 mentationibus & otium , quod dabat Rei-
 publicæ calamitas , transigisse : nec ab ineptis
 voluptatibus quæsisse mentis avocamen-
 tum , sed à sanctissimis philosophiæ præceptis
 etiam remedium ? Quid aliis accadat , nes-
 cio : me legentem sic afficere solet M. Tul-
 us , præsertim ubi de bene vivendo differit ,
 et dubitare non possum , quin illud pectus ,

de leur esprit , veulent donner des bornes trop étroites ; plus j'aime à me confirmer dans l'opinion que j'ai de ce sage Romain. Où est maintenant son âme ? C'est sur quoi aucun homme , peut-être , ne sauroit prononcer. Je ne m'éloignerois pas beaucoup , je l'avoue , du sentiment de ceux qui voudroient le croire heureux dans le ciel. On ne peut effectivement nier qu'il n'ait cru l'existence d'un être suprême , infiniment grand , & infiniment bon. Quant à l'immortalité de l'âme , quant aux peines & aux récompenses de la vie future , ses écrits font assez voir ce qu'il pensoit. On y découvre la conscience du monde la plus droite

unde ista prodierunt , aliqua divinitas occupavit. Atque hoc meum judicium mihi magis blanditur , quoties animo reputo , quàm immensa sit , quàmque inæstimabilis æterni numinis benignitas ; quam quidam ex ingenio , opinor , suo nimis in angustum contrahere conantur. Ubi nunc agat anima Ciceronis , fortasse non est humani judicii pronuntiare. Me certè non admodum aversum habituri sint in ferendis calculis , qui sperant illum apud superos quietam vitam agere. Nulli dubium esse potest , quin crediderit

& la plus pure. Au défaut même de ses autres ouvrages , qui sont en si grand nombre , il nous suffiroit pour le connoître à fond , de sa (*) lettre à Octavius , écrite dans une conjoncture où sa mort , à ce qu'il paroît , étoit déjà toute conclue. Si les Juifs avant la publication de l'Evangile , pouvoient se sauver avec une foi grossière & confuse aux choses divines : pourquoi des lumières encore moins parfaites n'auront-elles pas suffi pour sauver un Païen , à qui même la loi de Moïse étoit inconnue ; & un

aliquid esse numen, quo nihil esse posset neque majus, neque melius. Porro quid senserit de diversa sorte præmiisque vitæ futuræ, tum quanta fuerit sinceræ conscientiae fiducia: si non satis declarant tot ejus libri, certè vel una illa epistola satis arguit, quam ad Octavium scribit, jam, ut apparet, destinatâ morte. Si Judæis ante proditum Evangelium sufficiebat ad salutem rudis quædam & confusa de rebus divinis credulitas, quid vetat, quo minus Ethnico, cui ne Mosi quidem lex erat cognita, rudior etiam co-

(*) Tous les Critiques tiennent aujourd'hui cette lettre pour supposée.

Païen sur-tout , dont la vie a été non-seulement innocente , mais sainte ? Très-peu de Juifs , avant qu'ils fussent éclairés par l'Evangile , avoient une notion distincte du Fils & du Saint - Esprit : plusieurs d'eux ne croyoient point la résurrection des corps : nos peres cependant n'ont pas mis leur damnation au rang des articles décidés. Que'dire donc d'un Païen , qui a cru simplement que Dieu étoit une puissance , une sagesse , une bonté sans bornes ; & que par les moyens qu'il jugera les plus convenables , il saura protéger les bons & punir les méchans ? On peut m'objecter que Ciceron a commis des péchés : mais ni

gnitio profuerit ad salutem , præsertim cum vita fuerit integra , nec integra solum , verum etiam sancta ? Perpauci Judæi ante lucem exortam Evangelii noverant exactè Filium ac Spiritum sanctum : multi non credebant resurrectionem corporum : nec tamen ideo de illorum salute desperatum est à majoribus. Quid si Ethnicus tantum hoc credat , Deum , quem persuasum habet esse omnipotentem , sapientissimum , & optimum , aliquâ ratione subventurum bonis , & ulturum malos , quæ ipsi videatur quàm maxime

Job ni Melchisédech ne furent , à ce que je crois , exempts de tache durant tout le cours de leur vie. On dira qu'il est du moins inexcusable d'avoir sacrifié aux Idoles. Je veux qu'il l'ait fait : ce ne fut point de son propre mouvement : ce fut par déférence pour les coutumes de son pays , autorisées par des lois inviolables. Car , du reste , il savoit assez par l'Histoire sacrée d'Ennius , que tout ce qui se débitoit de leurs Dieux , étoit pure fiction. Mais , ajoutera-t-on , il devoit , au péril même de sa vie , combattre la folie du peuple. Hé ! les Apôtres eux-mêmes en auroient-ils eu le courage , avant qu'ils eussent reçu l'Esprit saint ?

accommoda ? Quòd si quis objiciat vitæ maculas , equidem arbitror nec Job , nec Melchisedec omnibus omninò vitiis caruisse per omnem vitam. Sed excusandum non est , quòd immolavit idolis. Id fortasse fecit , sed non ex suo judicio , verùm ex consuetudine publica : quæ quoniam legibus etiam erat confirmata , non poterat convelli. Nam esse conficta quæ de diis ferebantur , vel ex Ennii sacra historia poterat cognoscere. Sed oportebat vel vitæ jacturâ populi stultitiam coarguere. Tantum roboris nec ipsis aderat

Il seroit donc bien injuste de l'exiger de Cicéron. Mais sur cet article , laissons chacun penser ce qu'il voudra. Je reviens à ces esprits grossiers , qui ne lui trouvent rien de grand , rien d'admirable , que la pompe de son élocution. Un écrivain si plein de recherches , si clair , si abondant , & qui met tant d'âme dans tout ce qu'il dit , pourroit-il ne pas être vraiment profond ! Quel est celui de ses lecteurs , qu'il ne renvoie pas avec un cœur plus calme ? Peut-on , accablé de tristesse , prendre quelqu'un de ses livres , & ne sentir pas renâtrer de la gaieté ? Vous ne songez pas que vous faites une lecture ; vous croyez que ce sont choses

Apostolis , priusquam hauserant cœlestem Spiritum , ut impudens sit hoc exigere à M. Tullio. Verùm hac de re liberum esto suum cuique judicium. Ad illos crassos redeo , qui præter inanem verborum tinnitum , nihil magni credunt esse in libris Ciceronis. Quî fieri potest , ut tot res eruditas , tam dilucidè , tam copiosè , tanto cum affectu explicet , nisi penitus intelligat quod scribit ? Quis autem sumpsit hujusmodi libros in manum , quin surrexerit animo sedatiore ? Quis tam accessit mœrens , quî non abierit hila-

qui se passent sous vos yeux ; il règne dans tous ses écrits je ne sais quel enthousiasme , qui s'empare de vous , & qui fait qu'en le lisant vous croyez qu'actuellement cette bouche incomparable vous frappe l'oreille. Aussi ne vois-je rien de plus utilement inventé que l'art de former des caractères qui expriment la parole ; rien de si bien imaginé que l'Imprimerie. Qu'y a-t-il , en effet , de plus heureux , que de pouvoir , toutes les fois qu'il en prend envie , converser avec les plus éloquens personnages , avec les plus gens de bien qu'il y eut jamais : & connoître aussi parfaitement leur génie , leurs mœurs ,

rior? Geri videtur quod legis , nec secus afflat animum tuum quidam orationis *εισορμή* ; quàm si ex vivo ipsius pectore , ac felicissimo illo ore manantem audires. Quamobrem mihi sæpe videri solet , inter omnia quæ in usum vitæ mortaliũ industriâ reperit , nihil esse utilius quàm usum literarum , nec ullam artem præstantiorem opificio Typographorum. Quid enim felicius , quàm cum eloquentissimis simul ac sanctissimis viris quoties lubitum est , confabulari : neque minùs habere perspectum

leurs pensées , leurs inclinations , leur conduite , que si nous avions été leurs contemporains & leurs amis , nous qui sommes venus au monde tant de siècles après eux ? Je n'ai jamais mieux compris qu'aujourd'hui , combien Quintilien a raison , lorsqu'il dit : Que d'avoir commencé à prendre beaucoup de goût pour Cicéron , c'est être déjà bien avancé. Dans mon enfance , je l'aimois moins que Sénèque. J'avois vingt ans , que je ne pouvois pas en soutenir une lecture un peu longue. Cependant les autres Auteurs me plaisoient presque tous. Je ne sais si j'ai fait du progrès en vieillissant : mais ce qu'il y

illorum qui ante tot annos vixerunt , ingenium , mores , cogitationes , studia , facta , quàm si multis annis egisses cum illis consuetudinem ? Nunquam mihi magis probatum est illud Quintiliani , Ille sciat se profecisse , cui Cicero valde placere cœperit. Mihi puero minus arridebat Cicero , quàm Seneca ; jamque natus eram annos viginti , priusquam ferrem diutinam ejus lectionem , cùm cæteri penè omnes placerent. An ætatis progressu profecerim , nescio : certè nunquam mihi magis placuit Cicero , tum cùm

a de vrai , c'est que dans le temps où les belles-lettres faisoient ma passion , je ne fus jamais plus charmé de Cicéron , que je viens de l'être. La sainteté de ce savant homme m'a ébloui , autant que la beauté de son divin style. Véritablement il m'a touché le cœur , & je m'en trouve plus vertueux. J'exhorte donc la Jeunesse à bien lire ses ouvrages , & même à les apprendre par cœur. Ce sera un temps mieux employé , qu'il ne l'est à la lecture de ces misérables livrets , où l'on ne fait que s'acharner à de folles disputes , & dont aujourd'hui tout regorge de toutes parts. Pour moi , quoique la vieillesse me gâgne , je ne rougirai point de me

adamarem illa studia , quàm nunc placuit
seni , non tantùm ob divinam quamdam ora-
tionis felicitatem , verùm etiam ob pectoris
eruditi sanctimoniam. Profecto meum affla-
vit animum , meque mihi reddidit meliorem.
Itaque non dubitem hortari juventutem , ut
in hujus libris evolvendis atque etiam edis-
cendis bonas horas collocent potius , quàm
in rixosis ac pugnacibus libellis , quibus
nunc undique scatent omnia. Me verò , ta-
met si jam vergente ætate , nec pudebit , nec
pigebit , simulatque extricâre me ab his quæ

36 SENTIMENT D'ÉRASME.

réconcilier avec mon cher Cicéron , que j'avois depuis trop long-temps abandonné ; & dès que je me serai débarrassé de ce qui m'occupe à présent , je me ferai un mérite de cultiver encore pendant quelques mois un tel ami.

sunt in manibus , cum meo Cicerone redire in gratiam , pristinamque familiaritatem , nimium multis annis intermissam , renovare menses aliquot.





P R E M I È R E
TUSCULANE,

T R A D U I T E

Par M. l'Abbé D'OLIVET.

D E L A M O R T.

Qu'elle est à mépriser.

QUAND j'ai vu enfin , qu'il n'y avoit presque plus rien à faire pour moi , ni au Barreau , ni au Sénat ; j'ai suivi vos conseils , BRUTUS , & me suis remis à une sorte d'étude , dont le goût m'étoit toujours resté , mais que d'autres soins avoient souvent ralentie , ou même interrompue longtemps.

Par cette étude , j'entends la Philosophie , qui est l'étude même de la sagesse , & qui renferme toutes les connoissances , tous les préceptes nécessaires à l'homme pour bien vivre.

J'ai donc jugé à propos de traiter en notre langue ces importantes matières : non pas que la Grèce n'ait à nous offrir , & livres & docteurs , qui pourroient nous les enseigner : mais il m'a toujours paru , ou que nos Romains ne devoient rien qu'à leurs propres lumières , supérieures à celles des Grecs ; ou que s'ils avoient trouvé quelque chose à emprunter d'eux , ils l'avoient perfectionné. Il y a dans nos coutumes & dans nos mœurs , il y a dans la conduite de nos affaires domestiques , plus d'ordre , plus de dignité. Pour le gouvernement de l'État , nos ancêtres nous ont certainement laissé de meilleures lois. Parlerai-je de notre Milice , toujours recommandable par la valeur , & plus encore par la bonne discipline ? Tout ce qui pouvoit , en un mot , nous venir de la nature , sans le secours de l'étude , nous l'avons eu , mais à un tel point , que ni la Grèce , ni quelque

nation que ce puisse être , ne doit se comparer avec nous. Où trouver , en effet , ce fonds d'honneur , cette fermeté , cette grandeur d'âme , cette probité , cette bonne foi , & pour tout dire enfin , cette vertu sans restriction , au même degré qu'on l'a vue dans nos pères ?

J'avoue qu'en tout genre d'érudition les Grecs nous surpassoient. Victoire aisée , puisqu'on ne la leur disputoit pas. Leurs premiers Savans , ce furent des Poètes , & qui sont très-anciens : car Homère & Hésiode florissoient avant la fondation de Rome ; Archiloque , sous le règne de Romulus : au lieu que nous autres Romains nous n'avons su que fort tard , ce que c'étoit que vers. La première pièce de Théâtre , qui ait été jouée à Rome , le fut sous le Consulat (1) de Claudius & de

(1) Suivant la Chronologie de Varron ; le Consulat de C. Claudius Centho , & de M. Sempronius Tuditanus , est fixé à l'an de Rome DXIV. L'Auteur , qui cette année donna une pièce de Théâtre , étoit un Afranchi , nommé Livius Andronicus , dont il ne reste qu'un très-petit nombre de vers , la

Tuditanus , vers l'an de Rome , cinq cent dix. Ennius naquit l'année suivante ; il a précédé Plaute & Névius ; ainsi c'est bien tard que les Poètes ont été , ou connus , ou soufferts parmi nous.

A la vérité , c'étoit anciennement la coutume dans les festins , comme Caton le dit dans ses Origines , que les convives chantaient , au son de la flûte , les louanges des grands hommes. Mais ce qui fait bien voir qu'alors les Poètes étoient peu estimés , c'est que Caton lui-même , dans une de ses Oraisons ,

plupart tronqués , par lesquels on ne sauroit guère juger de son mérite.

Aulu-Gelle , liv. XVII , chap. 21 , compte plus de cent soixante ans depuis la mort de Sophocle , & environ cinquante-deux depuis celle de Ménandre , jusqu'au temps où Livius parut. Suivant les Critiques , le compte d'Aulu-Gelle n'est pas tout-à-fait exact. Mais , sur de pareils faits , une erreur de quelques années n'est rien. C'est assez de savoir que les Grecs avoient porté le Théâtre à sa dernière perfection , près de deux siècles avant que les Romains eussent en leur langue , ni Tragédie , ni Comédie , bonne ou mauvaise.

reproche à un Consul (2) de son temps, comme quelque chose de honteux, d'avoir mené des Poètes avec lui dans la province où il commandoit. Il y avoit mené Ennius. Moins la Poésie étoit honorée alors, moins on s'y attachoit. Cependant, parmi ceux qui la cultivèrent, nous avons eu de beaux génies, qui ne demeurèrent pas fort au-dessous des Grecs. Si l'on eût fait à l'illustre Fabius un mérite de ce qu'il favoit peindre, combien n'aurions-nous pas eu de Polyclètes, & de Parrhasius ? C'est la gloire qui nourrit les arts : le goût du travail sans elle ne nous vient point : & tout métier auquel on atta-

(2) M. Fulvius Nobilior, un des grands guerriers de son temps, Consul en DLXV. Il fut envoyé pour soumettre l'Étolie, province de Grèce : & non-seulement il s'y fit accompagner par le Poète Ennius ; mais à son retour, quoique Rome ne fût pas favorable à la Poésie, il ne craignit point de consacrer aux Muses les dépouilles de Mars. *Jam verò ille, qui cum Ætolis, Ennio commisit, bellavit, Fulvius non dubitavit Martis manubias Musis consecrare*, dit Cicéron dans son Oraison pour Archias, chap. XI.

chera du mépris , fera toujours négligé. Savoir chanter , & jouer des instrumens , étoit de toutes les perfections la plus vantée chez les Grecs. Aussi dit-on qu'Épaminondas , qui selon moi a été le premier homme de la Grèce , jouoit parfaitement du luth. Thémistocle , qui étoit de quelques années plus ancien , passa pour un homme mal élevé , sur ce qu'étant invité à prendre une lyre dans un festin , il avoua qu'il n'en savoit pas jouer. De là vient que les Grecs ont eu quantité de célèbres Musiciens. Ils se piquoient tous de savoir ce qu'ils n'auroient pu ignorer sans honte. Par la même raison , comme ils faisoient un grand cas des Mathématiques , ils y ont excellé : au lieu que chez nous on a cru que de savoir compter & mesurer , c'étoit assez.

Au contraire , nous avons de bonne heure aspiré à être Orateurs. Ce fut d'abord sans y chercher d'art ; on se contentoit d'un talent heureux ; l'art vint ensuite au secours. Il y avoit effectivement du savoir dans Galba , dans Scipion l'Africain , dans Lélius. Avant eux , Caton avoit été homme d'étude.

Lépidus, Carbon, les Gracques sont venus depuis : & à descendre jusqu'au temps où nous sommes, le nombre & le mérite de nos Orateurs est tel, que la Grèce, ou ne l'emporte nullement sur nous, ou l'emporte de peu.

Pour la Philosophie, elle a été jusqu'à présent négligée ; & dans notre langue nous n'avons point d'auteurs, qui lui aient donné une sorte d'éclat. C'est à quoi j'ai dessein de m'appliquer, afin que si nos Romains ont autrefois retiré quelque fruit de mes occupations, ils en retirent encore, s'il est possible, de mon loisir. J'embrasse d'autant plus volontiers ce nouveau travail, que déjà certains (3) Philoso-

(3) Ceux qui suivoient Épicure. Nous n'avons rien aujourd'hui de ce qu'ils avoient écrit en prose. La perte est petite, puisqu'ils écrivoient mal. Mais n'est-il pas étonnant que Cicéron n'ait pas mis dans un rang à part le Poème de Lucrèce ? Il n'en fait mention dans aucun de ses livres Philosophiques : & s'il en parle dans une de ses Epîtres, ce n'est qu'en deux mots, & comme par apostille. On le voit cependant attentif partout à rehausser le mérite de sa nation. Ce

phes, dont je veux croire les intentions bonnes, mais dont le savoir ne va pas loin, ont témérairement répandu, à ce qu'on dit, plusieurs ouvrages de leur façon. Or il se peut faire qu'on pense bien, & qu'on ne sache pas s'expliquer avec élégance. Mais en ce cas, c'est abuser tout-à-fait de son loisir, & écrire en pure perte, que de mettre ses pensées sur le papier, sans avoir l'art de les arranger, & de leur donner un tour agréable, qui attire son lecteur. Aussi les Auteurs dont je parle, n'ont-ils de cours que dans leur parti : & s'ils trouvent à se faire lire, c'est seulement de ceux qui veulent qu'on leur permette à eux-mêmes d'écrire dans ce goût-là.

Après avoir donc tâché de porter l'art oratoire à un plus haut point qu'il n'avoit été parmi nous, je m'étudierai

que j'en crois, c'est que son silence affecté sur Lucrèce, vient de ce qu'il se faisoit une peine, & avec raison, de rien dire qui pût tourner à la gloire d'une secte, qu'on ne pouvoit trop décrier, parce que les principes d'Épicure, pris littéralement, tiroient à des conséquences infinies pour les mœurs.

avec plus de soin encore à bien mettre en son jour la Philosophie , qui est la source d'où je tirois ce que je puis avoir eu d'éloquence.

Aristote , ce rare génie , & dont les connoissances étoient si vastes , jaloux de la gloire que s'acquéroit Isocrate le Rhéteur , entreprit à son exemple d'enseigner l'art de la parole , & voulut allier l'éloquence avec la sagesse. Je veux de même , sans oublier mon ancien caractère d'Orateur , me jeter sur des matières de Philosophie. Je les trouve plus grandes , plus abondantes que celles du Barreau : & mon sentiment fut toujours que ces questions sublimes , pour ne rien perdre de leur beauté , avoient besoin d'être traitées amplement & avec toutes les grâces qui dépendent du langage.

J'ai essayé si j'y réussirois , & cela est allé déjà si loin , que j'ai même osé tenir des conférences (4) philosophi-

(4) Il y a dans le Texte , *scholas* , qui se rendroit fort mal par le mot d'écoles. Cicéron , au commencement du second livre de *Finibus* , explique ce que c'étoit. Gorgias ,

ques , à la manière des Grecs. Dernièrement , après que vous fûtes parti de Tusculum , j'y éprouvai mes forces en présence d'un grand nombre d'amis. C'est ainsi que ces (5) déclamations

» dit-il , fut le premier qui osa demander en
 » public qu'on le questionnât ; c'est-à-dire ,
 » qu'on lui marquât sur quoi on vouloit qu'il
 » discourût. C'est , ajoute Cicéron un peu
 » plus bas , ce qui se pratique encore aujour-
 » d'hui dans l'Académie. Car , lorsque celui
 » qui veut être instruit , a dit , par exemple ,
 » *Il me semble que la volupté est le souverain*
 » *bien* ; alors le Philosophe soutient l'opinion
 » contraire dans un discours continu. C'est
 » donc le discours du Maître , en réponse à la
 » question du Disciple , qui s'appeloit *schola* :
 » & dans notre langue le mot de *Conférence*
 » est peut-être celui qui s'éloigne le moins de
 » cette idée , pourvu qu'on se souvienne que
 » ces Discours se faisoient sur une question
 » non prévue , mais qui venoit d'être propo-
 » sée à l'instant même.

(5) Cicéron dans son *Brutus* , chap. 90 ,
 » parlant de ce qu'il avoit fait dans sa jeunesse
 » pour se perfectionner dans l'Éloquence :
 » Tous les jours , dit-il , je m'exerçois à décla-
 » mer avec Pison , Pompée , ou quelque autre.
 » C'étoit souvent en latin , mais plus souvent
 » en grec : soit parce que la langue grecque ,
 » qui est féconde en beautés , m'apprenoit

d'autrefois , où j'avois pour but de me former au Barreau , & dont j'ai continué l'usage plus long-temps que personne , sont aujourd'hui remplacées par un exercice de vieillard. Je faisois donc proposer la thèse , sur laquelle on vouloit m'entendre : je discourois là-dessus , assis , ou debout : & comme nous avons eu de ces sortes d'entretiens durant cinq jours , je les ai rédigés en autant de livres.

Voici comme nous faisions. D'abord celui qui vouloit (6) m'entendre , disoit

» insensiblement à enrichir la nôtre , soit
 » parce que mes Maîtres étant Grecs , ils
 » n'auroient pu m'avertir de mes fautes , si
 » je n'avois déclamé dans leur langue.

Pour savoir plus précisément ce que c'est que Déclamation , voyez Quintilien , liv. II , chap. 10 ; & liv. X , chap. 5.

(6) Le mot d'*Auditeur* est visiblement amené par-là. Ceux donc qui prétendent que ces lettres , *A* , & *M* , qui distinguent les Interlocuteurs dans le Texte latin , signifient *Atticus* , & *Marcus* prénom de Cicéron , ne considèrent pas qu'ils font ici jouer à Atticus le rôle d'écolier. Ce qui est si vrai , que Cicéron lui-même , dans la seconde Tusculane , chap. 12 , traite de *jeune homme* celui qui

son sentiment, & moi ensuite je l'attaquais. Vous savez que cette méthode est celle de Socrate, & qu'il la regardoit comme le plus sûr moyen de parvenir à démêler où est le vrai-semblable. Mais pour vous mettre mieux au fait de nos conférences, je n'en ferai pas un simple récit; je les rendrai comme si elles se tenoient actuellement. Commençons.

L'AUDITEUR.

Je trouve que la mort est un mal.

CICÉRON.

Pour les morts, ou pour ceux qui ont à mourir?

L'AUDITEUR.

Pour les uns, & pour les autres.

CICÉRON.

Puisque c'est un mal, c'est donc une chose qui rend misérables ceux qu'elle regarde.

s'entretient avec lui : *At tu, adolescens, &c.*
Auroit-il parlé de cette sorte à Atticus?

L'AUDITEUR.

L'AUDITEUR.

Oui sans doute.

CICÉRON.

Ainsi, & ceux qui sont déjà morts,
& ceux qui doivent mourir, sont misé-
rables.

L'AUDITEUR.

Je le crois.

CICÉRON.

Personne donc, qui ne soit misé-
rable.

L'AUDITEUR.

Personne du tout.

CICÉRON.

Donc, pour raisonnet conséquem-
ment, tout ce qu'il y a d'hommes,
nés ou à naître, non-seulement sont
misérables, mais le seront toujours.
Car n'y eût-il de mal que pour ceux
qui ont à mourir, cela regarderoit
tous les vivans, puisque sans exception
ils sont tous mortels. Avec leur vie,
cependant, leur misère finiroit. Mais

d'ajouter que les morts eux-mêmes sont misérables, c'est vouloir que nous soyons nés pour une misère sans bornes : que ceux qui moururent il y a cent mille ans, & que tous les hommes, en un mot, soient misérables.

L'AUDITEUR.

Aussi est-ce bien mon avis.

CICÉRON.

Dites-moi, je vous prie, n'est-ce point que l'image des Enfers vous effraie ? Un Cerbère à trois têtes ; les flots bruyans du Cocyte ; le passage de l'Achéron ; un Tantale mourant de soif, & qui a de l'eau jusqu'au menton, sans qu'il puisse y tremper ses levres ;

Ce rocher que Syfippe épuisé, hors d'haleine,

Perd à rouler toujours, ses efforts & sa peine ;

des Juges inexorables, Minos & Rhadamanthe, devant lesquels, au milieu d'un nombre infini d'auditeurs, vous ferez obligé de plaider vous-même votre cause, sans qu'il vous soit permis d'en charger, ou Crassus, ou Antoine,

TUSCULANE I. 51

ou , puisque ces Juges sont Grecs ,
Démofthène. Voilà peut-être l'objet de
votre peur : & sur ce fondement vous
croyez la mort un mal éternel.

L'AUDITEUR.

Pensez-vous que j'extravague jusqu'à
donner là-dedans ?

CICÉRON.

Vous n'y ajoutez pas foi ?

L'AUDITEUR.

Pas le moins du monde.

CICÉRON.

Vous avez , en vérité , grand tort
de l'avouer.

L'AUDITEUR.

Pourquoi , je vous prie ?

CICÉRON.

Parce que , si j'avois eu à vous ré-
futer sur ce point, j'allois m'ouvrir une
belle carrière.

Qui ne seroit éloquent sur un tel sujet ? Où est l'embarras de prouver que ces tourmens des Enfers ne sont que pures imaginations de Poètes & de Peintres ?

CICÉRON.

Tout est plein, cependant, de traités philosophiques, où l'on se propose de le prouver.

L'AUDITEUR.

Peine perdue : car se trouve-t-il des hommes assez fots pour en avoir peur ?

CICÉRON.

Mais s'il n'y a point de misérables dans les Enfers, personne n'y est donc,

L'AUDITEUR.

Je n'y crois personne.

CICÉRON.

Où donc sont-ils ces morts que vous croyez misérables ? Quel lieu habitent-ils ? Car enfin, s'ils existent, ils

ne sauroient ne pas être dans quelque lieu.

L'AUDITEUR.

Je crois qu'ils ne sont nulle part.

CICÉRON.

Vous croyez qu'ils n'existent donc point ?

L'AUDITEUR.

Oui, & c'est justement parce qu'ils n'existent point, que je les trouve misérables.

CICÉRON.

Je vous pardonnerois encore plutôt de croire un Cerbère, que de parler si peu conséquemment.

L'AUDITEUR.

Hé comment ?

CICÉRON.

Vous dites du même homme, qu'il est, & qu'il n'est pas. Y songez-vous ? Quand vous dites qu'un mort est misérable, c'est dire d'un homme qui n'existe pas, qu'il existe.

54 *DE LA MORT;*

L'AUDITEUR.

Je ne suis pas si peu sensé que de tenir ce langage.

CICÉRON.

Que dites-vous donc ?

L'AUDITEUR.

Je dis, par exemple, que Crassus est à plaindre d'avoir perdu de si grandes richesses en mourant : que Pompée est à plaindre d'avoir perdu tant de gloire, tant d'honneurs : qu'enfin tous ceux qui ont perdu le jour, sont à plaindre de l'avoir perdu.

CICÉRON.

Vous y revenez toujours. Car, pour être à plaindre, il faut exister. Or, tout à l'heure vous disiez que les morts n'existoient plus. Donc, s'ils n'existent plus, ils ne sauroient être quelque chose, & par conséquent ils ne sauroient être misérables.

L'AUDITEUR.

Je ne m'explique pas bien, appa-

TUSCULANE I. 55

remment. J'ai prétendu dire, que de n'être plus après que l'on a été, c'est de tous les maux le plus grand.

CICÉRON.

Pourquoi plus grand, que de n'avoir absolument point été ? Il s'ensuivroit de votre raisonnement, que ceux qui ne sont pas nés encore, sont déjà misérables ; & cela, parce qu'ils ne sont point. Car, s'il est vrai qu'après notre mort nous souffrirons de n'être plus, il faut qu'avant notre naissance nous ayons souffert de n'être pas. Je n'ai, pour moi, nulle idée d'avoir eu des maux avant ma naissance : peut-être vous souvenez-vous des vôtres : je vous prie de m'en faire le récit.

L'AUDITEUR.

Vous le prenez sur un ton de plaisanterie, comme si j'avois parlé des hommes qui sont à naître, & non pas de ceux qui sont morts.

CICÉRON.

Mais ceux qui sont morts, vous dites donc qu'ils sont ?

L'AUDITEUR.

Au contraire, je dis qu'ils sont misérables de n'être pas, après qu'ils ont été.

CICÉRON.

Vous ne sentez pas que cela implique contradiction ? Qu'y a-t-il, en effet, de plus contradictoire, que de n'être point du tout, & d'être, ou misérable, ou tout ce qu'il vous plaira ? Quand au sortir de la porte Capène, vous voyez les tombeaux de Calatinus, des Scipions, des Servius, des Métellus, jugez-vous que ces gens-là soient misérables ?

L'AUDITEUR.

Puisque vous me chicanez sur ce mot, *sont*, je le supprimerai : & au lieu de vous dire que les morts *sont* misérables, je dirai que c'est pour eux (7) un mal de n'être plus.

(7) Ici je suis obligé de recourir à un équivalent, pour faire entendre mon Texte : car nous ne saurions en notre langue faire une phrase qui affirme, ou qui nie, sans

CICÉRON.

Quand vous dites *eux*, vous supposez des gens qui existent. Ainsi vous retombez toujours dans le même inconvénient ; & quelque tour que vous preniez pour dire , *Crassus qui n'est plus , est misérable* , vous joindrez ensemble deux choses incompatibles , parce que l'un des termes, *est*, affirme ce que nie l'autre , *qui n'est plus*.

L'AUDITEUR.

Hé bien puisque vous me forcez d'avouer que ceux-là ne sont pas misérables, qui ne sont point du tout, je reconnois que les morts ne sont pas misérables. Mais pour nous qui vivons, n'est-ce pas un mal que la nécessité de mourir ? Quel plaisir est-on capable de goûter, lorsqu'on a jour & nuit à penser que la mort approche ?

CICÉRON.

Remarquez-vous que voilà de re-

que le verbe y soit exprimé, ou clairement sous-entendu.

C v

tranché déjà une bonne partie de la misère humaine ?

L'AUDITEUR.

Voyons comment.

CICÉRON.

Parce que si la mort avoit des suites fâcheuses, rien ne borneroit nos maux ; ils seroient infinis. Mais de la manière dont nous l'entendons présentement, je vois qu'il y a un terme où j'arriverai, & au-delà duquel je n'aurai plus à craindre. Vous entrez, à ce qu'il me paroît, dans la pensée d'Épicharme, qui étoit, comme la plupart des Siciens, homme de beaucoup d'esprit.

L'AUDITEUR.

Que dit-il ? Je n'en fais rien.

CICÉRON.

Je vous le rendrai, si je puis, en latin ; car vous savez que ma coutume n'est pas de mettre du grec dans mon latin, non plus que du latin dans mon grec.

Vous avez raison : mais cette pensée (8) d'Épicharme, dites-la moi.

CICÉRON.

Mourir peut être un mal : mais être mort n'est rien.

L'AUDITEUR.

Je me remets à présent le vers grec. Mais après m'avoir fait avouer que les morts ne sont pas misérables, prouvez-moi, s'il vous est possible, que la nécessité de mourir ne soit pas un mal.

CICÉRON.

Très-aisément, & j'ai encore de plus grands projets.

(8) Cette pensée fait un vers dans Cicéron, & il n'est pas aisé de donner un tour poétique à ces sortes de citations, qui pourtant sont fréquentes dans les Tusculanes. Si quelqu'un pouvoit vaincre la difficulté, c'étoit l'illustre M. Rousseau. Je l'ai engagé à me secourir en cette occasion, & il a bien voulu faire pour moi la plupart des vers qui se trouvent dans cette première Tusculane. Je dis la plupart, afin qu'on ne lui attribue pas ceux qui doivent être mis sur mon compte, c'est-à-dire, les mauvais.

L'AUDITEUR.

Très-aisément, dites-vous ?

CICÉRON.

Oui, parce que la mort n'étant suivie d'aucun mal, la mort elle-même n'en est pas un : car vous convenez que dans le moment précis, qui lui succède immédiatement, il n'y a plus rien à craindre : & par conséquent mourir n'est autre chose que parvenir au terme, où, de votre aveu, finissent tous nos maux.

L'AUDITEUR.

Je vous en prie, mettez ceci dans un plus grand jour. Avec des raisonnemens trop ferrés on me fait dire oui, avant que je sois persuadé. Mais quels sont ces grands projets, dont vous me parliez ?

CICÉRON.

Je veux essayer de vous convaincre ; non-seulement que la mort n'est point un mal ; mais que même c'est un bien.

L'AUDITEUR.

Je n'en demandois pas tant. Je meurs d'envie cependant de voir comment vous le prouverez. Si vous n'en venez pas à bout, du moins il en résultera que la mort n'est point un mal. Au reste, je ne vous interromprai point. Un discours suivi me fera plus de plaisir.

CICÉRON.

Et si j'ai à vous interroger, ne me répondrez-vous pas ?

L'AUDITEUR.

Il y auroit une sotte fierté à ne pas répondre : mais, autant qu'il se pourra, passez-vous de me faire des questions.

CICÉRON.

Vous ferez obéi. Je vais débrouiller cette matière tout de mon mieux. Mais en m'écoutant, ne croyez pas entendre Apollon sur son Trépié, & ne prenez pas ce que je vous dirai, pour des dogmes indubitables. Je ne suis qu'un homme ordinaire, je cherche à découvrir la vrai-semblance ; mes lumières ne

fauroient aller plus loin. Pour le vrai & l'évident, je le laisse à ceux qui présument qu'il est à la portée de leur intelligence, & qui se donnent pour des Sages de profession.

L'AUDITEUR.

A la bonne heure : me voici prêt à vous écouter.

CICÉRON.

Premièrement donc, voyons ce que c'est que la mort, qui paroît une chose si connue.

Il y en a qui pensent que c'est la séparation de l'âme d'avec le corps. D'autres, qu'il ne se fait point de séparation, mais que l'âme & le corps périssent en même temps, & que l'âme s'éteint dans le corps.

Parmi ceux qui tiennent que l'âme se sépare ; les uns croient qu'elle se dissipe incontinent : d'autres, qu'elle subsiste encore long-temps après : & d'autres, qu'elle subsiste toujours.

Mais cette âme, qu'est-ce que c'est ? Où se tient-elle ? Quelle est son ori-

gine ? Autant de questions , sur quoi l'on est peu d'accord.

Selon quelques - uns , l'âme n'est autre chose que le cœur (9) même. Empédocle vouloit que ce fût le sang répandu dans le cœur. D'autres prétendent que c'est une certaine partie du cerveau. D'autres , que ni le cœur ni le cerveau ne sont l'âme elle-même , mais seulement le siège de l'âme. D'autres , que l'âme c'est de l'air. Zénon le Stoïcien , que c'est du feu. Voilà d'abord les opinions communes , cœur , sang , cerveau , air , & feu. En voici de particulières , & dans lesquelles peu de gens ont donné.

Aristoxène , Musicien & Philosophe tout ensemble , dit que comme dans le

(9) On trouve ici dans le Texte quelques mots latins , *excors* , *cordatus* , & autres semblables , qui prouvent qu'en cette langue *Cœur* & *Esprit* se prennent souvent l'un pour l'autre. Mais les Traductions étant principalement faites pour ceux qui n'entendent pas le latin , il ne seroit pas raisonnable d'y faire entrer ces sortes d'étymologies & d'allusions , qui ne sont intelligibles qu'en latin.

chant, & dans les instrumens, la proportion des accords fait l'harmonie : de même toutes les parties du corps sont tellement disposées, que du rapport qu'elles ont les unes avec les autres, l'âme en résulte. Il a pris cette idée de l'art qu'il professoit. Mais elle ne vient pourtant pas de lui ; car Platon (1)

(1) Platon, dans le Phédon, fait avancer cette opinion par Simmias, l'un des personnages qu'il introduit dans ce Dialogue.

Puisque c'est, dit Simmias, l'union du chaud & du froid, du sec & de l'humide, qui fait subsister notre corps, il faut que notre âme soit le mélange tempéré de ces sortes d'éléments. D'où il s'ensuit que leur altération causée par des maladies, ne peut détruire le corps, qu'en même temps elle ne détruise l'âme. A peu près, dit-il, comme l'harmonie d'une lyre ne subsiste plus, quand la lyre est rompue. La lyre & ses cordes, voilà le corps : l'harmonie, voilà l'âme.

Platon réfute ce sentiment par deux ou trois raisons, qu'il met dans la bouche de Socrate, & dont la première est un argument *ad hominem*. Car Simmias convenoit que l'âme étoit antérieure au corps. Comment donc, lui répond Socrate, pouvez-vous dire que l'âme résulte de quelque chose

en avoit parlé long-temps auparavant, & fort au long.

Xénocrate, selon les anciens principes de Pythagore, qui attribuoit aux nombres une prodigieuse vertu, a soutenu que l'âme (2) n'avoit point de

qui ne commence à exister qu'avec le corps ? C'est dire, que l'harmonie existe avant la lyre qui doit la produire. Mais cet argument n'est bon que contre un homme qui admet la préexistence des âmes.

Une autre raison bien plus solide, c'est que l'âme commande au corps. On se sent une soif brûlante, & cependant on se refuse de boire. C'est l'exemple qu'allegue Socrate. Or, dit-il, l'âme ne sauroit être l'harmonie du corps, & n'être pas parfaitement d'accord avec lui. L'un demande, l'autre refuse, où est donc l'accord entre eux ?

Aristote, de *Anima*, I, 4, réfute aussi la même opinion, & dit que si cette idée d'harmonie peut convenir à quelque chose qui résulte du corps, c'est à la santé, c'est à la disposition où le corps se trouve, mais non à l'âme.

(2) Aristote, dans le chapitre que je viens de citer, réfute aussi le sentiment de ceux qui définissent l'âme, *un nombre qui se meut*, ἀριθμὸς ἐκ τούτων κινούμενα ; & par nombre, il entend *unité*, μονάδα. Je n'entrerai point dans

figure, que ce n'étoit pas une espèce de corps, mais que c'étoit seulement un nombre.

Platon son maître divise l'âme en trois parties, dont la principale, savoir la raison, se tient dans la tête, comme dans un lieu éminent, d'où elle doit commander aux deux autres, qui sont la colère & la concupiscence, toutes deux logées à part, la colère dans la poitrine, la concupiscence au-dessous.

On a de Dicéarque un Dialogue en trois livres, où il rapporte ce qui fut dit entre de savans hommes à Corinthe. Dans le premier livre, il introduit divers interlocuteurs ; dans les deux autres, un certain vieillard de Phthie, nommé Phérécrate, qu'il fait descendre de Deucalion, & qui tient ce discours :

le détail de ses raisons, car elles portent sur des principes de Géométrie, dont, à mon avis, il n'y a nulle application à faire ici. Xénocrate admettoit la spiritualité de l'âme : c'est un fait reconnu par Cicéron, *Acad. I, & II, 39*. Or, du moment qu'il s'agit d'une chose purement spirituelle, doit-on parler de points, de lignes, de superficie ?

Que l'âme n'est absolument rien : que c'est un mot vide de sens : qu'il n'y a d'âme, ni dans l'homme, ni dans la bête : que le principe qui nous fait agir, qui nous fait sentir, est répandu également dans tous les corps vivans : que l'âme n'étant rien, elle ne sauroit donc être séparée du corps : & qu'enfin il n'y a d'existant que la matière, qui est une, qui est simple, & dont les parties sont naturellement arrangées de telle sorte qu'elle a vie & sentiment.

Aristote, qui, du côté de l'esprit, & par les recherches qu'il a faites, est infiniment au-dessus de tous les autres Philosophes (j'excepte toujours Platon) ayant d'abord posé pour principe de toutes choses les quatre élémens que tout le monde connoît, il en imagine un cinquième, d'où l'âme tire son origine. Il ne croit pas que penser, que prévoir, apprendre, enseigner, inventer, se souvenir, aimer, haïr, désirer, craindre, s'affliger, se réjouir, & autres opérations semblables, puissent être l'effet des quatre élémens ordinaires. Il a donc recours à un cinquième

principe, qui n'a pas de nom ; & il donne à l'âme un nom (3) particulier,

(3) Εὐδελείχεια, ou Εὐηλέχεια. Rabelais, livre V, chap. 19, est pour le premier. Mais le grand embarras n'est pas de savoir comment ce mot doit s'écrire, c'est de comprendre nettement ce qu'il signifie.

Quelques-uns prétendent que Cicéron lui-même ne l'a pas compris, & qu'il le définit mal. Politien, *Miscell. cap. 1*, & André Schot, *Tull. Quæst. IV. 12*, ont entrepris de le justifier. Mais c'étoient de purs Grammairiens : & je ne dois pas dissimuler que Gassendi & M. Leibnitz, deux juges infiniment plus redoutables en ces matières, ne favorisent nullement l'interprétation de Cicéron. Gassendi en parle dans sa Physique, livre III, chapitre 1. A l'égard de M. Leibnitz ; voyez ses Principes dans le Supplément des Journaux de Leipzig, Tome VIII, Section XI. Voyez aussi une de ses Lettres imprimées dans un livre de M. Pélisson, qui a pour titre : *DE LA TOLÉRANCE DES RELIGIONS*. Et après qu'on aura bien examiné ce que les uns & les autres ont fourni d'éclaircissemens sur ce sujet, peut-être n'en sera-t-on pas plus avancé. Telle est l'impossibilité d'y voir clair, qu'elle a donné lieu à ce ridicule conte, rapporté par Crinitus, *DE HONESTA DISCIPLINA*, livre VI, chapitre 11. Qu'Hermolaüs Barbarus, Noble Vénitien, & qui mourut Patriarche d'Aquilée en 1439,

ui signifie à peu près mouvement sans discontinuation & sans fin.

Telles sont, autant que je me les appelle, les diverses opinions, qui ont été avancées sur ce sujet. Je passe à dessein celle d'un grand homme, Démocrite, qui prétend que l'âme se forme par je ne sais quel concours fortuit de corpuscules unis & ronds : car, selon lui, il n'est rien que les atômes ne fassent.

Or de toutes ces opinions, il n'y a qu'un (4) Dieu qui puisse savoir

eut une conférence avec le Diable, pour savoir de lui quelle idée Aristote attachoit à ce terme, dont nulle part il ne donne une définition exacte.

(4) Il n'y a en effet que la Révélation divine qui puisse nous instruire pleinement & infailliblement sur une matière si obscure d'elle-même. Voici donc ce qu'il y a de certain pour nous.

I. Que notre âme est une substance spirituelle & immortelle.

II. Que ce n'est point une portion de l'essence divine.

III. Mais qu'elle est créée de rien.

IV. Et que chaque âme est créée individuellement, pour être la forme du corps

quelle est la vraie. Pour nous autres hommes, nous ne sommes pas peu embarrassés à démêler la plus vraisemblable. Voulez-vous que je m'arrête à en faire l'examen, ou que j'en revienne à notre proposition ?

L'AUDITEUR.

Je voudrois fort l'un & l'autre, mais il est difficile d'embrasser tout cela ensemble. Si vous pouvez, sans entrer dans cette discussion, me guérir de la crainte que j'ai de la mort, n'allons pas plus loin. Ou, s'il faut auparavant savoir à quoi s'en tenir sur l'essence de l'âme, voyons-le présentement. Une autre fois le reste viendra.

CICÉRON.

Je vois lequel vous plairait davantage, & ce m'est aussi le plus commode : car de toutes les opinions que

qu'elle anime. Ainsi l'ont décidé les Conciles écuméniques, le quatrième de Latran, tenu sous Innocent III ; celui de Vienne, tenu sous Clément V ; & le cinquième de Latran, tenu sous Léon X.

si rapportées, quelle que soit la véritable, il s'ensuivra toujours que la mort, ou n'est point un mal, ou plutôt un bien.

Prenons effectivement que l'âme soit le sang, ou le cœur, ou le fang, ou le cerveau. Tout cela étant partie du corps, périra certainement avec le reste du corps.

Que l'âme soit d'air, cet air se dissipera. Qu'elle soit de feu, ce feu s'éteindra. Que ce soit l'harmonie d'Aristoxène, cette harmonie sera éconcertée. Pour Dicéarque, puisqu'il n'admet point d'âme, il est inutile que l'on en parle.

Après la mort, selon toutes ces opinions, il n'y a plus rien qui nous touche, car le sentiment se perd avec la vie. Or, du moment qu'on ne sent plus, il n'y a plus de risque à courir.

Quant aux autres opinions, elles n'ont rien qui ne flatte vos espérances : supposez qu'il vous soit doux de croire qu'un jour votre âme peut aller dans le Ciel, comme dans sa véritable patrie.

L'AUDITEUR.

Oui sans doute, j'aime à le croire ;
 & je souhaite ne point me tromper ;
 mais cette opinion fût-elle fausse, je
 ferois gré à qui me la persuaderoit.

CICÉRON.

Pour cela qu'avez-vous besoin de
 moi ? Puis-je surpasser l'éloquence de
 Platon ? Voyez ce qu'il a écrit de
 l'âme, pesez-le bien, vous n'aurez rien
 de plus à désirer.

L'AUDITEUR.

Je l'ai lu, & plus d'une fois. Pen-
 dant que je suis à ma lecture, je
 sens, à la vérité, qu'elle me persuade.
 Mais du moment que j'ai quitté le
 livre, & que je rêve en moi-même
 à l'immortalité de l'âme, il m'arrive,
 je ne fais comment, de retomber dans
 mes doutes.

CICÉRON.

Voyons. Avouez-vous que les âmes,
 ou subsistent après la mort, ou périssent
 à l'instant de la mort ?

L'AUDITEUR.

L'AUDITEUR.

Affurément, l'un des deux.

CICÉRON.

Et si elles subsistent ?

L'AUDITEUR.

J'avoue qu'elles seront heureuses.

CICÉRON.

Et si elles périssent ?

L'AUDITEUR.

Qu'elles n'aient point à souffrir ;
si qu'elles n'existeront point. A l'égard
ce dernier article, vous m'avez mis,
y a un moment, dans la nécessité
en convenir.

CICÉRON.

Par où donc trouvez-vous que la
mort puisse être un mal, puisque, si
les âmes sont immortelles, à la mort
nous devenons heureux : & , si elles
cessent d'être, nous ne serons plus capa-
bles de souffrir, ayant perdu tout sen-
timent ?

Je vous en supplie , commencez par me démontrer , s'il vous est possible , que l'ame est immortelle ; & comme peut-être vous n'y réussirez point (car la chose n'est pas aisée) ensuite vous me ferez voir , du moins , que la mort n'a rien de fâcheux. Je la trouve à craindre , non pas quand elle m'aura privé de sentiment , mais parce qu'elle doit m'en priver.

CICÉRON.

Pour appuyer l'opinion , dont vous demandez à être convaincu , j'ai à vous alléguer de fortes autorités ; espèce de preuve qui dans toute sorte de contestations est ordinairement d'un grand poids.

Je vous citerai d'abord toute l'Antiquité. Plus elle touchoit de près à l'origine des choses , & aux premières productions des dieux , plus la vérité , peut-être , lui étoit connue. Or , la croyance générale des Anciens étoit , que la mort n'éteignoit pas tout sentiment , & que l'homme au sortir de

cette vie n'étoit pas anéanti. Quantité de preuves , mais sur-tout le Droit pontifical , & les cérémonies sépulcrales , ne permettent pas d'en douter. Jamais des personnages d'un si grand sens n'auroient révére si religieusement les sépulcres , ni condamné à de si grièves peines ceux qui les violent , s'ils n'avoient été bien persuadés que la mort n'est pas un anéantissement , mais que c'est une sorte de transmigration , un changement de vie , qui envoie au Ciel & hommes & femmes d'un rare mérite : tandis que les ames vulgaires sont retenues ici-bas , mais sans être anéanties.

Plein de ces idées , qui étoient celles de nos pères , & conformément au bruit de la renommée , Ennius a dit :

Romulus est au Ciel , il vit avec les Dieux.

Hercule fut pareillement reconnu pour un très-grand & très-puissant Dieu , d'abord dans la Grèce , ensuite parmi nous , & jusqu'aux extrémités de l'Océan. On a , sur ce principe , déifié Bacchus fils de Sémélé , & ces deux

célèbres (5) Tyndarides, qui daignèrent, à ce qu'on dit, non-seulement nous rendre victorieux dans un combat, mais en apporter eux-mêmes la nouvelle à Rome. Ino, fille de Cadmus, ne doit-elle pas aussi sa divinité à ce préjugé ? En un mot, & pour éviter un plus long détail, n'est-ce pas les hommes qui ont peuplé le Ciel ?

Si je fouillois dans l'Antiquité, & que je prisse à tâche d'approfondir les histoires des Grecs, nous trouverions que ceux même d'entre les Dieux, à qui l'on donne le premier rang, ont vécu sur la terre, avant que d'aller au Ciel. Informez-vous quels sont ceux de ces Dieux, dont les tombeaux se montrent en Grèce. Puisque vous êtes initié aux Mystères, rappelez-vous-en les traditions. Vous tirerez de là vos conséquences. Car, dans cette Antiquité si reculée, la Physique n'étoit pas connue : elle ne l'a été que long-temps après : en sorte que les hommes bornoient alors leurs notions à ce que la

(5) Castor & Pollux. Voyez de *Nat. Deor.* II, 2, & III, 5.

nature leur mettoit devant les yeux : ils ne remontoient point des effets aux causes : & c'est ainsi que sur de certaines visions , la plupart nocturnes , souvent ils se déterminoient à croire que les morts étoient vivans.

Appliquons ici ce qu'on regarde comme une très-forte preuve de l'existence des Dieux , qu'il n'y a point de peuple assez barbare , point d'homme assez farouche , pour n'en avoir pas l'esprit imbu. Plusieurs peuples , à la vérité , n'ont pas une idée juste des Dieux ; ils se laissent tromper à des coutumes erronées ; mais enfin ils s'entendent tous à croire qu'il existe une puissance divine. Et ce n'est point une croyance qui ait été concertée ; les hommes ne se sont point donné le mot pour l'établir ; leurs loix n'y ont point de part. Or , dans quelque matière que ce soit , le consentement de toutes les nations doit se prendre pour loi de la nature.

Tous les hommes donc ne pleurent-ils pas la mort de leurs proches ; & cela , parce qu'ils les croient privés des douceurs de la vie ? Détruisez cette opinion , il n'y aura plus de deuil.

Car le deuil que nous prenons, ce n'est pas pour témoigner la perte que nous faisons personnellement. On peut s'en affliger, s'en désoler au fond du cœur, mais ces pompes funèbres, ces lugubres appareils ont pour motif la persuasion où nous sommes, que la personne à qui nous étions tendrement attachés, est privée des douceurs de la vie. C'est un sentiment naturel, & qu'on ne peut attribuer, ni à la réflexion, ni à l'étude.

Par où encore on voit que la nature elle-même décide tacitement pour notre immortalité, c'est par cette ardeur avec laquelle tous les hommes travaillent pour un avenir, qui ne sera qu'après leur mort. *Noùs plantons des arbres qui ne porteront que dans un autre siècle*, dit Cécilius dans les (6) Synéphébes. Pourquoi en planter, si les siècles qui

(6) Les *Synéphébes*, comme qui diroit, les jeunes Camarades, étoient une Comédie grecque de Ménandre, traduite ou imitée en latin par Cécilius, qui est appelé ici *Staius* dans le Texte de Cicéron. *Staius*, nom servile, n'est qu'une espèce de sobriquet, qui lui étoit resté de sa fonction d'esclave.

ous suivront, ne nous touchoient en rien ? Et de même qu'un homme qui cultive avec soin la terre, plante des arbres sans espérer d'y voir jamais de fruit : un grand personnage ne plante-t-il pas, si j'ose ainsi dire, des loix, des coutumes, des républiques ?

Pourquoi cette passion d'avoir des enfans, ou d'en adopter, & de perpétuer son nom ? Pourquoi cette attention à faire des testamens ? Pourquoi vouloir de magnifiques tombeaux, avec leurs inscriptions, si ce n'est parce que l'idée de l'avenir nous occupe ?

On est bien fondé (n'en convenez-vous pas ?) à croire qu'il faut, pour juger de la Nature, la chercher dans les êtres les plus parfaits de chaque espèce. Or, entre les hommes, les plus parfaits ne sont-ce pas ceux qui se croient nés pour assister, pour défendre, pour sauver les autres hommes ? Hercule est au rang des Dieux : il n'y fût jamais arrivé, si pendant qu'il étoit sur la terre, il n'eût pris cette route. Je vous cite là un exemple ancien, & que la religion de tous les peuples a consacré. Mais tant de grands hommes

D iv

qui ont répandu leur sang pour notre République , pensoient-ils autrement ? Pensoient-ils , dis-je , que le même jour qui termineroit leur vie , terminoit aussi leur gloire ? Jamais , sans une ferme espérance de l'immortalité , personne n'affronteroit la mort pour sa patrie.

Thémistocle pouvoit couler ses jours dans le repos , Epaminondas le pouvoit ; & sans chercher des exemples dans l'antiquité , ou parmi les étrangers , moi-même je le pouvois. Mais nous avons au dedans de nous je ne sais quel pressentiment des siècles futurs : & c'est dans les esprits les plus sublimes , c'est dans les âmes les plus élevées , qu'il est le plus vif , & qu'il éclate davantage. Otez ce pressentiment , seroit-on assez fou pour vouloir passer sa vie dans les travaux & dans les dangers ?

Je parle de Grands. Et que cherchent aussi les Poètes , qu'à éterniser leur mémoire ? Témoin celui qui dit :

Ici sur Ennius , Romains , jetez les yeux.

*Par lui furent chantés vos célèbres
aïeux.*

Tout ce qu'Ennius demande pour avoir
chanté la gloire des pères, c'est que les
enfans fassent vivre la sienne.

*Qu'on ne me rende point de funèbres
hommages,*

*Je deviens immortel par mes doctes
ouvrages,*

dit-il encore. Mais à quoi bon parler
des Poètes ? Il n'est pas jusqu'aux arti-
fians, qui n'aspirent à l'immortalité.
Phidias n'ayant pas la liberté d'écrire
son nom sur le bouclier de Minerve,
y grava son portrait. Et nos Philoso-
phes, dans les livres même qu'ils com-
posent sur le mépris de la gloire, n'y
mettent-ils pas leur nom ?

Puis donc que le consentement de
tous les hommes est la voix de la na-
ture, & que tous les hommes, en quel-
que lieu que ce soit, conviennent qu'a-
près notre mort, il y a quelque chose
qui nous intéresse, nous devons aussi
nous rendre à cette opinion : & d'au-
tant plus qu'entre les hommes, ceux

qui ont le plus d'esprit, le plus de vertu, & qui par conséquent savent le mieux où tend la nature, sont précisément ceux qui se donnent le plus de mouvement pour mériter l'estime de la postérité.

Mais comme l'impression de la nature se borne à nous apprendre l'existence des Dieux, & qu'ensuite, pour découvrir ce qu'ils sont, nous avons besoin de raisonner : aussi le consentement de tous les peuples ne va qu'à nous enseigner l'immortalité des âmes, mais nous ne saurions qu'à l'aide du raisonnement, découvrir ce qu'elles sont, & où elles résident.

Parce qu'on l'ignoroit, on a imaginé des Enfers, avec tous ces objets formidables, que vous paroissiez tout à l'heure mépriser si justement. On se persuadoit que les cadavres ayant été inhumés, les morts alloient pour toujours vivre sous la terre. C'est ce qui donna lieu à ces grossières erreurs, que les Poètes ont bien fortifiées. Une assemblée nombreuse, toute pleine de femmes & d'enfans, ne tient point contre la peur, lorsqu'au Théâtre on

fait ronfler (7) ces grands vers :

A travers les horreurs de la nuit infernale ,

J'arrive en ce séjour , par un affreux dédale

De rocs entrecoupés , d'autres fuligineux ,

De profondes forêts , & de monts caverneux.

On avoit même poussé l'erreur jusqu'à un excès , dont il me semble qu'on est revenu aujourd'hui. Car nos anciens croyoient qu'un mort , dont le cadavre avoit été brûlé , ne laissoit pas de faire dans les Enfers ce qu'absolument on ne peut faire qu'avec un corps. Ils ne

(7) Pour mieux exprimer le ton d'un Revenant , si j'ose employer ce terme , c'est à dessein qu'on a donné un peu d'enflure aux vers suivans. Ils en avoient déjà en latin , si on les compare au grec d'Euripide :

Ἦκω , νεκρῶν , κευθμῶνα , ἐς σκότει πύλας
Λιπῶν.

que l'on pourroit rendre ainsi :

*Des portes de l'Erebe , & des demeures
sombres ,*

Je reviens en ces lieux....

D vj

pouvoient pas comprendre une ame subsistante par elle-même , ils lui donnoient une forme , une figure. Et de-là toutes ces histoires de morts (8) dans Homère. De-là cette Nécromantie (9) de mon ami Appius. De-là , dans mon (1) voisinage , ce lac d'Averne ,

*Où l'art qui commande aux morts ,
Va , de leurs demeures sombres ,
Évoquer les pâles Ombres ,
Vaines images des corps.*

Images , qui , à ce qu'on croyoit , ne laissoient pas de parler : comme s'il étoit possible d'articuler sans langue , sans palais , sans gozier , & sans poumons. Autrefois on ne pouvoit rien

(8) dans l'Odyssée , liv. XI , où se voit la descente d'Ulysse aux enfers.

(9) *Nécromantie* , ou *Nécromance* ; l'art d'évoquer les morts pour savoir d'eux quelque chose de caché , ou de futur.

(1) Cicéron étoit né à une lieue d'*Arpinum* , ville du pays des Volscques aujourd'hui la *Terre de Labour*. C'est dans cette contrée qu'est le lac d'Averne.

voir mentalement ; on ne connoissoit que le témoignage des yeux.

Il n'appartient en effet qu'à un esprit sublime , de se dégager des sens , & de se rendre indépendant du préjugé. Les siècles antérieurs à Phérécyde n'ont pas été , apparemment , sans quelques esprits de ce caractère , qui auront bien compris que l'âme étoit immortelle. Mais de tous ceux dont il nous reste des écrits , Phérécyde est le premier qui l'ait soutenu. Il est ancien , sans doute : car il vivoit sous celui (2)

(2) Il est clair que ceci regarde Servius Tullius , sixième Roi de Rome. *Gentilis* ne signifie pas *qui est de même famille* , mais *qui porte le même nom de famille*. Voyez le P. Bisciola , *Horar. subsef.* IX , 17. Ainsi c'est sans fondement que M. Bayle , dans le Recueil *in-folio* de ses Œuvres diverses , tom. I. page 170 , demande *si l'on ne pourroit pas prétendre que ce passage* , Fuit enim meo regnante gentili , *est une preuve que Cicéron n'ignoroit pas que ses ancêtres avoient regné ?* Cicéron lui-même dans son *Brutus* , chap. XVI , parlant des Plébéïens , qui se faisoient de fausses généalogies , sous prétexte que leur nom étoit le même que celui de quelque famille Patricienne : *C'est* , dit-il , *comme*

de nos Rois, qui portoit même nom que moi.

Pythagore, disciple de Phérécyde, appuya fort cette opinion. Il arriva en Italie sous le regne de Tarquin le Superbe; & ayant ouvert une école dans la grande Grèce, il s'y acquit tant de considération, que durant plusieurs siècles après lui, à moins que d'être Pythagoricien, on ne passoit point pour savant. Mais hors des cas où les nombres & les figures pouvoient servir d'explication, les anciens Pythagori-

si je disois que moi je descens de M. Tullius, Patricien, qui fut Consul dix ans après l'expulsion de nos Rois. Un homme donc assez modeste pour ne pas vouloir qu'on le fasse descendre d'un ancien Consul, comment mettroit-il ici au nombre de ses ancêtres un Roi encore plus ancien?

Quelques-uns ont fait descendre Cicéron d'un Tullus Attius, Roi des Volscques. On cite là-dessus Plutarque, la Chronique d'Eusebe, & Silius Italicus. Quoi qu'il en soit, Cicéron lui-même, dans le second livre des Loix, chap. 1, se contente de dire qu'il étoit issu d'une très-ancienne race, originaire du lieu où étoit située la maison de son père, tout près d'Arpinum.

ciens ne rendoient presque jamais raison de ce qu'ils avançoient. Platon étant, dit-on, venu en Italie pour les voir, & y ayant connu, entre autres, Archytas & Timée, qui lui apprirent tous les secrets de leur secte : non-seulement, il embrassa l'opinion de Pythagore touchant l'immortalité de l'ame, mais le premier de tous il entreprit de la démontrer. Passons sa démonstration, si vous le jugez à propos, & renonçons une bonne fois (3) à tout espoir d'immortalité.

(3) Quand je fis mon édition Latine pour M. le Dauphin, j'avois sur cet endroit une Note, qui fut oubliée je ne sais comment. La voici. *An homines fuisse aliquos, qui sic ista intelligerent, quasi significet Cicero, illam sibi non probari de animorum immortalitate sententiam, neque ejus rationem dignam videri, in qua perdat operam? contra verò, inquit Bentleius, ita loquitur, ut qui urgeri se ad eam afferendam explicandamque rationem velit. Quo pacto apud Platonem Socrates medio in cursu orationis auditorem aliquando deserit, & abruptis institutum sermonem, ut audiendi studium interrogandique excitet. Ciceronem id velle, manifestum est ex his quæ consequuntur.*

Hé quoi, au moment que mon attente est la plus vive, vous m'abandonneriez ? Je fais combien vous estimez Platon, je le trouve admirable dans votre bouche, & j'aime mieux me tromper avec lui, que de raisonner juste avec d'autres.

CICÉRON.

Je vous en loue : & moi de mon côté je veux bien aussi m'égayer avec un tel guide.

Pour entrer donc en matière, admettons d'abord un fait, qui pour nous-mêmes, quoique nous doutions presque de tout, n'est pas (4) douteux, car les Mathématiciens le prouvent. Que la terre n'est, à l'égard de l'univers entier, que comme un point, qui, étant placé au milieu, en fait le centre. Que les quatre élémens, principes.

(4) Donc les Académiciens ne doutoient pas absolument de tout, & que par conséquent on a grand tort de les confondre avec les Pyrrhoniens.

de toutes choses sont de telle nature qu'ils ont chacun leur détermination. Que les parties terrestres & les aqueuses tombant d'elles-mêmes sur la terre & dans la mer, occupent par conséquent le centre du monde. Qu'au contraire les deux autres élémens, savoir le feu & l'air, montent en droite ligne à la région céleste ; soit que leur nature particulière les porte en haut ; soit qu'étant plus légers, ils soient repoussés par les deux autres élémens, qui ont plus de poids.

Or, cela supposé, il est clair qu'au sortir du corps, l'ame tend au ciel, soit qu'elle soit d'air, soit qu'elle soit de feu. Et si l'ame est un certain nombre, opinion plus subtile que claire ; ou si c'est un cinquième élément, dont on ne sauroit dire le nom, ni comprendre la nature ; à plus forte raison s'éloignera-t-elle de la terre, puisqu'elle sera un être moins grossier encore, & plus simple, que ni l'air ni le feu.

Reconnoissons, au reste, qu'elle doit son essence à quelqu'un de ces principes, plutôt que de croire qu'un esprit aussi vif que celui de l'homme,

soit lourdement plongé dans le cœur ou dans le cerveau ; ou , comme le veut Empédocle , dans le sang.

Je ne parle , ni de Dicéarque , ni d'Aristoxène son contemporain , & son condisciple. Ils avoient du savoir : mais l'un , apparemment , puisqu'il ne s'aperçoit pas qu'il est une ame , n'a donc jamais éprouvé qu'il fût sensible : & pour ce qui est de l'autre , sa musique le charme à un tel point , qu'il voudroit que l'ame fût musique aussi. On peut bien comprendre que différens tons , qui se succèdent les uns aux autres , & qui sont variés avec art , forment des accords harmonieux : mais que les diverses parties d'un corps inanimé forment une sorte d'harmonie , parce qu'elles sont placées & figurées d'une telle façon , c'est ce que je ne conçois pas. Aristoxène donc , tout docte qu'il est d'ailleurs , feroit mieux de laisser parler sur ces matières Aristote son maître. Qu'il montre à chanter : voilà ce qui lui convient à lui ; car le proverbe des Grecs , *Que chacun fasse le métier qu'il entend* , est bien sensé.

Quant à Démocrite ; pure folie , que cette rencontre fortuite d'atômes unis & ronds d'où il fait procéder le principe de la respiration & de la chaleur.

Pour en revenir donc aux quatre élémens connus , il faut , si l'ame en est formée , comme l'a cru Panétius , qu'elle soit un air enflammé. D'où il s'ensuit qu'elle doit gagner la région supérieure , car ni l'air ni le feu ne peuvent descendre , ils montent toujours. Ainsi , supposé qu'enfin ils se dissipent , c'est loin de la terre : & supposé qu'ils ne se dissipent pas , mais qu'ils se conservent en leur entier , dès-lors ils tendent encore plus nécessairement en haut , & percent cet air impur & grossier , qui touche la terre. Car il y a dans notre ame une toute autre chaleur , que dans cet air épais. On le voit bien , puisque nos corps , qui sont composés de terre , empruntent de l'ame tout ce qu'ils ont de chaleur.

Ajoutons que l'ame étant d'une légèreté sans égale , il lui est bien facile de fendre cet air grossier , & de s'élever au dessus. Rien n'approche de sa

vélocité. Si donc elle demeure incorruptible, & sans altération, il faut que montant toujours, elle pénètre au travers de cet espace, où se forment les nuées, les pluies, les vents; & qui, à cause des exhalaisons terrestres, est humide & ténébreux. Quand elle l'a traversé, & qu'elle se trouve où regne un air subtil avec une chaleur tempérée; ce qui est conforme à sa nature; là elle se range avec les astres, & ne fait plus d'efforts pour monter plus haut. Elle s'y tient immobile, & toujours dans l'équilibre. C'est là, enfin, sa demeure naturelle, où elle n'a plus besoin de rien, parce que les mêmes choses qui servent (5) d'aliment aux astres, lui en servent aussi.

Qu'est-ce qui enflâme nos passions? Ce sont les sens. L'envie nous dévore à la vue des personnes qui ont ce que nous voudrions avoir. Quand donc nous aurons quitté nos corps, nous serons certainement heureux, sans passions, sans envie.

(5) Voyez Cicéron, *de Nat. Deor.* II, 46.

Aujourd'hui , dans nos momens de loisir , nous aimons à voir , à étudier quelque chose de curieux ; & nous pourrons alors nous satisfaire bien plus librement. Alors nous méditerons , nous contemplerons , nous nous livrerons à ce désir insatiable de voir la vérité. Plus la région où nous serons parvenus , nous mettra à portée de connoître le Ciel , plus nous sentirons croître en nous le désir de le connoître. Ce fut, dit Théophraste, la beauté des objets célestes , qui fit naître dans l'esprit des hommes la Philosophie , que nous tenons de nos ancêtres. Si ces découvertes ont de grands charmes , ce doit être , sur-tout , pour ceux qui dès cette vie cherchoient à les faire , malgré les ténèbres dont nous sommes environnés.

On se fait une joie d'avoir vu l'embouchure du Pont-Euxin , & le détroit que passa l'Argo , ce fameux navire , ainsi nommé à cause

*Des vaillans Argiens , qui sur ses
bords recus*

*Alloient dérober l'or du Béliet de
Phryxus.*

On se fait gré d'avoir vu cet autre
(6) endroit ,

où Neptune en furie
Des liens de l'Europe affranchit la
Libye.

Que fera-ce donc , & quel spectacle , quand d'un coup d'œil on découvrira toute la terre ; quand on pourra en voir la position ; la forme , l'étendue ; ici les régions habitées , ailleurs celles que trop de chaud ou trop de froid rend désertes ?

Aujourd'hui , les choses mêmes que nous voyons , nous ne les voyons pas de nos yeux. Car le sentiment n'est pas dans le corps : mais , selon les Physiciens , & selon les Médecins eux-mêmes , qui ont examiné ceci de plus près , il y a comme des conduits qui vont du siége de l'ame aux yeux , aux oreilles , aux narines. Tellement qu'il suffit d'une maladie , ou d'une distraction un peu forte , pour ne voir ni n'entendre , quoique les yeux soient ouverts , & les oreilles bien disposées.

(6) Aujourd'hui le détroit de Gibraltar.

Preuve que ce qui voit, & ce qui entend, c'est l'ame ; & que les parties du corps qui servent à la vue & à l'ouïe, ne sont, pour ainsi dire, que des fenêtres, par où l'ame reçoit les objets. Encore ne les reçoit-elle pas, si elle n'y est attentive. De plus, la même ame réunit des perceptions très-différentes, la couleur, la saveur, la chaleur, l'odeur, le son : & pour cela il faut que ses cinq messagers lui rapportent tout, & qu'elle soit elle seule juge de tout. Or, quand elle sera arrivée où naturellement elle tend, là elle sera bien plus en état de juger. Car présentement, quoique ses organes soient pratiqués avec un art merveilleux, ils ne laissent pas d'être bouchés en quelque sorte par les parties terrestres & grossières, qui servent à les former. Mais quand elle sera séparée du corps, il n'y aura plus d'obstacle qui l'empêche de voir les choses absolument comme elles sont.

Que n'aurois-je pas à dire, si je m'étendois ici sur la variété, sur l'immensité des spectacles réservés à l'ame dans sa demeure céleste ! Toutes les

fois que j'y pense, j'admire l'effronterie de certains (7) Philosophes, qui s'ap-
plaudissent d'avoir étudié la Physique;
& qui, transportés de reconnoissance
pour leur chef, le révèrent comme un
Dieu. A les entendre, il les a délivrés
d'une erreur sans borne, & d'une frayeur
sans relâche, insupportables tyrans.
Mais cette erreur, mais cette frayeur,
sur quoi fondées? Où est la vieille assez
imbécille pour craindre

*Ces gouffres ténébreux, ces lieux pâles
& sombres,
Effroyable séjour de la Mort & des
Ombres?*

Il y avoit donc là de quoi vous faire
peur, sans le secours de la Physique?
Tirer vanité de ne pas craindre ces
fortes d'objets, & d'en avoir reconnu
le faux, quelle honte pour un Philo-
sophe! Voilà des gens à qui la nature

(7) Les Epicuriens. Lucrèce, V, 8.

*Deus ille fuit, Deus inclute Memmi;
Qui princeps vitæ rationem invenit edm;
quæ
Nunc appellatur sapientia, &c.*

avoit

avoit donné un esprit bien pénétrant , puisque , si l'étude n'étoit venue à leur aide , ils alloient croire tout cela.

Un point capital , selon eux , c'est d'avoir été conduits par leurs principes à croire qu'à l'heure de la mort ils feront anéantis. Soit. Que trouve-t-on dans l'anéantissement , ou d'agréable , ou de glorieux ?

Au fond , je ne vois rien qui démontre que l'opinion de Pythagore & de Platon ne soit pas véritable. Quand même Platon n'en apporteroit point de preuves , il m'ébranleroit par son autorité toute seule , tant je suis prévenu en sa faveur. Mais à cette quantité de preuves qu'il entasse , on juge qu'il avoit intention de convaincre ses lecteurs , & qu'il étoit convaincu tout le premier.

A l'égard de ces autres Philosophes , qui condamnent les ames comme des criminelles , à perdre la vie , ils ne se fondent , au contraire , que sur une seule raison. Ce qui leur rend incroyable , disent-ils , l'immortalité des ames , c'est qu'ils ne sauroient comprendre une ame sans corps. Mais ont-ils une idée plus

claire de ce qu'est l'ame dans le corps ; de sa forme , de son étendue , du lieu où elle réside ? Quand il seroit possible de voir dans un homme plein de vie , toutes les parties qui le composent au dedans , y verroit-on l'ame ? A force d'être déliée , elle se dérobe aux yeux les plus perçans. C'est la réflexion que doivent faire ceux qui disent ne pouvoir comprendre un ame incorporelle. Comprennent-ils mieux une ame unie au corps ? Pour moi , quand j'examine ce que c'est que l'ame , je trouve infiniment plus de peine à me la figurer dans un corps , où elle est comme dans une maison étrangère , qu'à me la figurer dans le Ciel , qui est son véritable séjour.

Si l'on ne peut comprendre que ce qui tombe sous les sens , on ne se formera donc nulle idée , ni de Dieu lui-même , ni de l'ame délivrée du corps , & dès-là divine. La difficulté de concevoir ce qu'elle est , lors même qu'elle est unie au corps , fit que Dicéarque & Aristoxène prirent le parti de nier que ce fût quelque chose de réel. Et véritablement il n'y a rien de si grand , que

de voir avec les yeux de l'ame, l'ame elle-même. Aussi est-ce là le sens de l'Oracle, qui veut que chacun se connoisse. Sans doute qu'Apollon n'a point prétendu par là nous dire de connoître notre corps, notre taille, notre figure. Car qui dit *nous*, ne dit pas notre corps; & quand je parle à vous, ce n'est pas à votre corps que je parle. Quand donc l'Oracle nous dit, *Connois-toi*, il entend, *Connois ton ame*. Votre corps n'est, pour ainsi dire, que le vaisseau, que le domicile de votre ame. Tout ce que vous faites, c'est votre ame qui le fait. Admirable précepte, que celui de connoître son ame! On a bien jugé qu'il n'y avoit qu'un (8) homme d'un esprit supérieur, qui pût en avoir conçu l'idée: & c'est ce qui fait qu'on l'a attribué à un Dieu.

(8) Pline, liv. VII, chap. 32, nous apprend que dans le Temple de Delphes on lisoit trois sentences de Chilon. La première est celle que Cicéron rapporte ici. La seconde, *Qu'il ne faut rien désirer trop vivement*. La troisième: *Que c'est une misère d'avoir dettes ou procès*.

Mais l'ame elle-même ne connût-elle point sa nature ; dites-moi , ne fait-elle pas du moins qu'elle existe , & qu'elle se meut ? Or, son mouvement, selon Platon , démontre son immortalité. En voici la preuve , telle que Socrate l'expose dans le *Phédre* de Platon , & que moi je l'ai rapportée dans mon sixième livre (9) de la République.

(9) Dans l'endroit qui nous reste de ce sixième livre : c'est le Songe de Scipion.

Mais ce fameux argument de Platon , ou ne prouve rien , ou prouve trop. Car , premièrement , il prouve pour l'ame des bêtes , ni plus ni moins que pour l'ame humaine.

En second lieu , il suppose que l'ame est improduite : & comme on parle dans l'école , il lui donne une éternité antérieure , aussi-bien qu'une éternité postérieure.

En troisième lieu , ni cet argument , ni tout ce qui le précède , ne prouve que toute ame humaine soit une substance individuelle , qui doive subsister éternellement la même , sans altération , & sans mélange ? Au contraire il paroît que , suivant Platon & Cicéron , les ames heureuses vont au sortir du corps se réunir à la prétendue ame universelle , dont le principal séjour est dans l'Ether. Que si cela est , mon ame cesse d'être moi , puisqu'elle ne subsiste plus autrement

Un être qui se meut toujours , existera toujours. Mais celui qui donne le mouvement à un autre , & qui le reçoit lui-même d'un autre , cesse nécessairement d'exister , lorsqu'il perd son mouvement. Il n'y a donc que l'être mû par sa propre vertu , qui ne perde jamais son mouvement , parce qu'il ne se manque jamais à lui-même. Et de plus il est pour toutes les autres choses qui ont du mouvement , la source & le principe du mouvement qu'elles ont.

Or , qui dit principe , dit ce qui n'a point d'origine. Car c'est du principe que tout vient , & le principe ne sauroit

que comme une goutte d'eau , confondue dans ce vaste Océan , d'où tôt-ou-tard elle ira encore couler dans quelque autre canal. Ainsi mon ame ne sera éternelle , que comme la matière , dont à la vérité les modifications varient , mais dont aucune portion ne périt.

*Pour tâcher cependant de répondre à cette difficulté , remarquons que dans le *Songe de Scipion* , d'où ceci est tiré , on nous présente deux ames , celle de Scipion l'Africain , & celle de Paul Emile , comme deux substances permanentes , individuellement distinctes.*

venir de nulle autre chose. Il ne seroit pas principe , s'il venoit d'ailleurs. Et n'ayant point d'origine , il n'aura par conséquent point de fin. Car il ne pourroit , étant détruit , ni être lui-même reproduit par un autre principe , ni en produire un autre , puisqu'un principe ne suppose rien d'antérieur.

Ainsi le principe du mouvement est dans l'être mû par sa propre vertu. Principe qui ne sauroit être , ni produit ni détruit. Autrement il faut que le ciel & la terre soient bouleversés , & qu'ils tombent dans un éternel repos , sans pouvoir jamais recouvrer une force , qui , comme auparavant , les fasse mouvoir.

Il est donc évident , que ce qui se meut par sa propre vertu , existera toujours. Et peut-on nier que la faculté de se mouvoir ainsi , ne soit un attribut de l'ame ? Car tout ce qui n'est mû que par une cause étrangère , est inanimé. Mais ce qui est animé , est mû par sa propre vertu , par son action intérieure. Telle est la nature de l'ame , telle est sa propriété. Donc l'ame étant , de tout ce qui existe , la seule chose qui se meuve toujours elle-même , concluons de là

qu'elle n'est point née , & qu'elle ne mourra jamais.

Que tout ce bas peuple de Philosophes (c'est ainsi que je traite quiconque est contraire à Platon , à Socrate , & à leur école) que tous ces autres Philosophes , dis-je , se réunissent : & non-seulement ils ne développeront jamais un raisonnement avec tant d'art , mais ils ne viendront pas même à bout de bien prendre le fil de celui-ci. L'âme sent qu'elle se meut : elle sent que ce n'est pas dépendamment d'une cause étrangère , mais que c'est par elle-même , & par sa propre vertu ; il ne peut jamais arriver qu'elle se manque à elle-même ; la voilà donc immortelle. Auriez-vous quelque objection à me faire là-contre ?

L'AUDITEUR.

J'ai été très-aise qu'il ne s'en soit présenté aucune à mon esprit , tant j'ai de goût pour cette opinion.

CICÉRON.

Trouverez-vous moins de force dans les preuves suivantes ? Je les tire des

E iv

propriétés divines, dont l'ame est revêtue. Propriétés qui me paroissent n'avoir pu être produites, ni par conséquent pouvoir finir. Car je comprends bien, par exemple, de quoi & comment ont été produits le sang, la bile, la pituite, les os, les nerfs, les veines, & généralement tout notre corps, tel qu'il est. L'ame elle-même, si ce n'étoit autre chose dans nous que le principe de la vie, me paroîtroit un effet purement naturel, comme ce qui fait vivre à leur manière la vigne & l'arbre. Et si l'ame humaine n'avoit en partage que l'instinct de se porter à ce qui lui convient, & de fuir ce qui ne lui convient pas, elle n'auroit rien de plus que les bêtes.

Mais ses propriétés sont, premièrement, une mémoire capable de renfermer en elle-même une infinité de choses. Et cette mémoire, Platon veut que ce soit la réminiscence de ce qu'on a vu dans une autre vie. Il fait parler dans le *Ménon* (1) un jeune enfant que So-

(1) Platon a intitulé *Ménon*, un de ses Dialogues.

crate interroge sur les dimensions du quarré : l'enfant répond comme son âge le permet : & les questions étant toujours à sa portée, il va de réponse en réponse si avant, qu'enfin il semble avoir étudié la Géométrie. De là Socrate conclut qu'apprendre, c'est seulement se ressouvenir. Il s'en explique encore plus expressément (2) dans le discours qu'il fit le jour même de sa mort. Un homme, dit-il, qui paroît n'avoir jamais acquis de lumières sur rien, & qui cependant répond juste à une question, fait bien voir que la matière sur laquelle on l'interroge, ne lui est pas nouvelle ; & que dans le moment qu'il répond, il ne fait que repasser sur ce qui étoit déjà dans son esprit. Il ne seroit effectivement pas possible, ajoûte Socrate, que dès notre enfance nous eussions tant de notions si étendues, & qui sont comme imprimées en nous-mêmes, si nos ames n'avoient pas eu des connoissances universelles, avant que d'entrer dans nos

(2) Dans le *Phédon*, autre dialogue de Platon.

corps. D'ailleurs , suivant la doctrine constante de Platon , il n'y a de réel que ce qui est immuable , comme le sont les idées. Rien de ce qui est produit , & périssable , n'existe réellement. L'ame enfermée dans le corps n'a donc pu se former ces idées : elle les apporte avec elle en venant au monde. Dès-là ne soyons plus surpris , que tant de choses lui soient connues. Il est vrai que tout en arrivant dans une demeure si sombre & si étrange pour elle , d'abord elle ne démêle pas bien les objets : mais quand elle s'est recueillie , & qu'elle se reconnoît , alors elle fait l'application de ses idées. Apprendre n'est donc que se ressouvenir.

Quoi qu'il en soit , je n'admire rien tant que la mémoire. Car enfin , qu'elle est sa nature , son origine ? Je ne parle pas d'une mémoire prodigieuse , telle que l'a été (3) celle de Simonide , de Théodecte , de Cinéas , de Charmidès ,

(3) Voici un mot sur chacun de ces noms propres avec les sources où l'on peut chercher de plus amples éclaircissements.

Simonide , Poète célèbre , natif de l'île de

de Métrodore , d'Hortensius. Je parle d'une mémoire commune , telle que l'ont tous les hommes , & particulièrement ceux qui cultivent des sciences de quelque étendue. A peine croiroit-on de combien d'objets ils la chargent , sans qu'elle succombe.

Quelle est donc la nature de la mémoire ? D'où procède sa vertu ? Ce

Céos , & qui vivoit sous Darius fils d'Hystaspe. On le croit l'inventeur de la mémoire artificielle. Voyez Quintilien , XI , 2.

Théodecte , disciple d'Aristote. On pouvoit lui lire telle quantité de vers qu'on vouloit ; il lui suffisoit , pour les retenir mot à mot ; de les entendre lire une seule fois. Voyez Quintilien , *ibid.*

Cinéas , Ambassadeur de Pyrrhus à Rome. Dès le lendemain de son arrivée à Rome , il fut en état de saluer tous les Sénateurs , & tous les Chevaliers , en les appelant chacun par leur nom , sans avoir besoin de Nomenclateur. Voyez , Pline , VII , 24.

Charmidès , ou *Carmadas*. Voyez Cicéron , de Orat. II , 88 , & Pline , VII , 24.

Métrodore , de Scepsis , ville de Phrygie. Voyez Pline & Quintilien , aux endroits déjà cités.

Hortensius , ce grand Orateur , contemporain & rival de Cicéron.

n'est certainement ni du cœur, ni du cerveau, ni du sang, ni des atomes. Je ne fais si notre ame est de feu, ou d'air; & je ne rougis point, comme d'autres, d'avouer que j'ignore ce qu'en effet j'ignore. Mais qu'elle soit divine, j'en jurerois, si dans une matière obscure, je pouvois parler affirmativement. Car la mémoire, je vous le demande, vous paroît-elle n'être qu'un assemblage de parties terrestres, qu'un amas d'air grossier & nébuleux? Si vous ne savez ce qu'elle est, du moins vous voyez de quoi elle est capable. Hé bien, dirons-nous qu'il y a dans notre ame une espèce de réservoir, où les choses que nous confions à notre mémoire, se versent comme dans un vase? Proposition absurde: car peut-on se figurer que l'ame soit d'une forme à loger un réservoir si profond? Dirons-nous que l'on grave dans l'ame comme sur la cire, & qu'ainsi le souvenir est l'empreinte, la trace de ce qui a été gravé dans l'ame? Mais des paroles & des idées peuvent-elles laisser des traces? Et quel espace ne faudroit-il pas pour tant de traces différentes?

Qu'est-ce que cette autre faculté, qui cherche à découvrir ce qu'il y a de caché, & qui se nomme intelligence, génie ? Jugez-vous qu'il ne fût entré que du terrestre & du corruptible dans la composition de cet homme, qui le premier imposa un nom à chaque chose ? Pythagore trouvoit à cela une sagesse infinie. Regardez-vous comme pâtre de limon, ou celui qui a rassemblé les hommes, & leur a inspiré de vivre en société ? Ou celui qui dans un petit nombre de (4) caractères, a renfermé tous les sons que la voix forme, & dont la diversité paroissoit inépuisable ? Ou celui qui a observé comment se meuvent les planètes, & qu'elles sont tantôt rétrogrades, tantôt stationnaires ? Tous étoient de grands hommes : ainsi que d'autres, encore plus anciens, qui

(4) L'art d'écrire fut inventé en Phénicie ; selon Lucain, III, 220, traduit, ou plutôt imité ainsi :

*C'est de là que nous vint cet art ingénieux
De peindre la parole ; & de parler aux yeux ;
Qui, par des traits divers de figures tracées,
Donne de la couleur & du corps aux pensées.*

110 *DE LA MORT,*

enseignèrent à se nourrir de bled , à se vêtir , à se faire des habitations , à se procurer les besoins de la vie , à se précautionner contre les bêtes féroces. C'est par eux que nous fûmes apprivoisés , & civilisés. Des arts nécessaires , on passa ensuite aux beaux arts. On trouva , pour charmer l'oreille , les règles de l'harmonie. On étudia les étoiles , tant celles qui sont fixes , que celles qu'on appelle errantes , quoiqu'elles ne le soient pas. Quiconque découvrit les diverses révolutions des astres , il fit voir par là que son esprit tenoit de celui qui les a formés dans le ciel. Faire comme Archimède , une sphère qui représente le cours de la lune , du soleil , des cinq planètes ; & par un seul mouvement orbiculaire , régler divers mouvemens , les uns plus lents , les autres plus vîtes ; c'est avoir exécuté le plan de ce Dieu , par qui Platon dans le *Timée* fait construire le monde. Autant que les révolutions célestes sont l'ouvrage d'un Dieu , autant la sphère d'Archimède est l'ouvrage d'un esprit divin.

Je trouve même qu'il y a du divin

dans d'autres arts plus connus, & qui ont quelque chose de plus brillant. Un Poète ne produira pas des vers nobles & sublimes, si je ne fais quelle ardeur céleste ne lui échauffe l'esprit. Sans un pareil secours, l'Eloquence ne joindra pas à l'harmonie du style la richesse des pensées. Pour la Philosophie, mère de tous les arts, n'est-ce pas, comme l'a dit Platon, *un présent*, ou, comme je l'appelle, *une invention des Dieux* ? C'est d'elle que nous avons appris, & à leur rendre d'abord un culte ; & à reconnoître ensuite des principes de justice, qui soient le lien de la société civile ; & à nous régler enfin nous-mêmes sur les sentimens qu'inspirent la modération, & la magnanimité. C'est aussi par elle que les yeux de notre esprit ont été ouverts, en sorte que nous voyons tout ce qui est au ciel, tout ce qui est sur la terre, l'origine, le progrès, la fin de tout ce qui existe.

Une ame donc, douée de si rares facultés, me paroît certainement divine. Car, après tout, qu'est-ce que la mémoire, qu'est-ce que l'intelligence, si ce n'est tout ce qu'on peut imaginer

de plus grand, même dans les Dieux ? Apparemment leur félicité ne consiste, ni à se repaître d'ambroisie, ni à boire du nectar versé à pleine coupe par la Jeunesse : & il n'est point vrai que Ganymède ait été ravi par les Dieux à cause de sa beauté, pour servir d'échançon à Jupiter. Le motif n'étoit pas suffisant pour faire à Laomédon une injure si cruelle. Homère, auteur de toutes ces fictions, donnoit aux Dieux les foibleesses des hommes. Que ne donnoit-il plutôt aux hommes les perfections des Dieux ? Et quelles sont-elles ? Immortalité, sagesse, intelligence, mémoire.

Puisque notre ame rassemble ces perfections, elle est par conséquent divine, comme je le dis : ou même c'est un Dieu, comme Euripide a osé le dire. En effet, si la nature divine est air ou feu, notre ame sera pareillement l'un ou l'autre. Et comme il n'entre ni terre ni eau dans ce qui fait la nature divine, aussi n'en doit-on point supposer dans ce qui fait notre ame.

Que s'il y a un cinquième élément, selon qu'Aristote l'a dit le premier, il

sera commun , & à la nature divine & à l'ame humaine. C'est ce dernier sentiment que j'ai suivi dans ma (5). Consolation , ou je m'explique en ces termes : *On ne peut absolument trouver sur la terre l'origine des ames. Car il n'y a rien dans les ames , qui soit mixte & composé ; rien qui paroisse venir de la terre , de l'eau , de l'air , ou du feu. Tous ces élémens n'ont rien qui fasse la mémoire , l'intelligence , la réflexion ; qui puisse rappeler le passé , prévoir l'avenir , embrasser le présent. Jamais on ne trouvera d'où l'homme reçoit ces divines qualités , à moins que de remonter à un Dieu. Et par conséquent l'ame est d'une nature singulière , qui n'a rien de commun avec les élémens que nous connoissons. Quelle que soit donc la nature d'un être , qui a sentiment , intelligence , volonté , principe de vie : cet être-là est céleste , il est divin , & dès-là immortel. Dieu lui-même ne se présente à nous*

(5) C'est un Ouvrage que Cicéron avoit fait pour se consoler à la mort de sa fille. Il n'en reste que trois ou quatre fragmens , dont celui-ci est le plus long.

que sous cette idée (6) d'un esprit pur ; sans mélange , dégagé de toute matière corruptible , qui connoît tout , qui meut tout , & qui a de lui-même un mouvement éternel.

Tel , & de ce même genre , est l'esprit humain. Mais enfin , où est-il , me direz-vous , & quelle forme a-t-il ? Pourriez-vous bien , vous répondrai-je , m'apprendre où est le vôtre , & quelle est sa forme ? Quoi ! parce que mon intelligence ne s'étend pas jusqu'où je ferois souhaiter , vous ne voudrez pas que du moins elle s'étende jusqu'où elle peut ? Si notre ame ne se voit pas , elle a cela de commun avec l'œil , qui sans se voir lui-même , voit les autres objets. Elle ne voit pas comment elle est faite : aussi lui importe-t-il peu de le voir : & d'ailleurs , peut-être le voit-elle. Quoi qu'il en soit , elle voit au

(6) Plusieurs Modernes ont soutenu , que la notion de *pur esprit* ne se trouvoit pas dans les Anciens. Je leur demanderois volontiers ; s'ils ont , pour exprimer cette notion , des termes moins équivoques , & plus décisifs , que ceux qu'ils lisent ici ?

moins de quoi elle est capable ; elle connoît qu'elle a de l'intelligence & de la mémoire ; elle sent qu'elle se meut avec rapidité , & par sa propre vertu. Or , c'est là ce qu'il y a dans l'ame de grand , de divin , d'éternel. Mais à l'égard de sa figure & de sa demeure , ce sont choses qui ne méritent seulement pas d'être mises en question.

Quand , par exemple , nous regardons la beauté & la splendeur du ciel ; la célérité avec laquelle il roule , qui est si grande qu'on ne sauroit la concevoir ; la vicissitude des jours & des nuits ; le changement des quatre saisons , qui servent à mûrir les fruits , & à rendre les corps plus sains ; le soleil qui est le modérateur & le chef de tous les mouvemens célestes ; la lune , dont le croissant & le décours semblent faits pour nous marquer les (7) Fastes ; les Planètes , qui , avec des mouvemens

(7) Par les *Fastes* , il faut entendre ici en général , les jours du mois. Car les jours ouvriers s'appeloient chez les Romains *Fasti dies* , & les jours de fête , *nefasti*.

inégaux, fournissent également la même carrière, sur un même cercle divisé en douze parties : cette prodigieuse quantité d'étoiles, qui durant la nuit décorent le ciel de toutes parts.

Quand nous jetons ensuite les yeux sur le globe de la Terre, élevé au dessus de la Mer, placé dans le centre du Monde, & divisé en cinq parties, deux desquelles sont cultivées, la septentrionale que nous habitons ; l'australe où sont nos antipodes, qui nous est inconnue ; & les trois autres parties incultes, parce que (8) le froid ou le chaud y domine avec excès.

Quand nous observons que dans la partie où nous sommes, on voit toujours au temps marqué,

Une clarté plus pure

Embellir la nature ;

Les arbres reverdir ;

Les fontaines bondir.

(8) Aujourd'hui la Navigation & le Commerce nous ont bien appris que ni la Zone torride, ni les deux Zones glaciales ne manquent d'habitans.

L'herbe tendre renaître ;

Le pampre reparaître ;

Les présens de Cérès emplir nos ma-
gazins ,

Et les tributs de Flore enrichir nos
jardins.

Quand nous voyons que la terre est peuplée d'animaux, les uns pour nous nourrir, les autres pour nous vêtir ; ceux-ci pour traîner nos fardeaux, ceux-là pour labourer nos champs ; que l'homme y est comme pour contempler le ciel, & pour honorer les Dieux ; que toutes les campagnes, toutes les mers obéissent à ses besoins.

Pouvons-nous à la vûe de ce spectacle, douter qu'il y ait un être, ou qui ait formé le monde, supposé que, suivant l'opinion de Platon, il ait été formé : ou qui le conduise & le gouverne, supposé que, suivant le sentiment d'Aristote, il soit de toute éternité ?

Or, de même qu'aux ouvrages d'un Dieu, vous jugez de son existence, quoiqu'il ne vous tombe pas sous les

sens : de même , quoique votre ame ne soit pas sensible , cependant la mémoire , l'intelligence , la vivacité , toutes les perfections qui l'accompagnent , doivent vous persuader qu'elle est divine.

Mais , encore une fois , où réside-t-elle ? Je la crois dans la tête , & j'ai des raisons pour la croire là. Mais enfin , quelque part qu'elle soit , il est certain qu'elle est dans vous.

Quelle est sa nature ? Je lui crois une nature particulière , & qui n'est que pour elle. Mais faites-la de feu ou d'air , peu importe ; pourvû seulement que , comme vous connoissez Dieu , quoique vous ignoriez & sa demeure & sa figure , vous tombiez d'accord que vous devez aussi connoître votre ame , quoique vous ignoriez , & où elle réside , & comment elle est faite. Cependant , à moins que d'être d'une crasse ignorance en Physique , on ne peut douter que l'ame ne soit une substance très-simple , qui n'admet point de mélange , point de composition. Il suit de là que l'ame est indivisible , & par conséquent immortelle. Car la mort n'est autre chose qu'une séparation ,

qu'une désunion des parties, qui auparavant étoient liées ensemble.

Pénétré de ces principes, Socrate, au point d'être condamné à mort, ne daigna, ni faire plaider sa cause, ni se montrer devant les Juges en posture de suppliant. Il conserva une noble fierté, qui venoit, non d'orgueil, mais de grandeur d'ame. Le jour même de sa mort, il discourut long-tems sur le sujet que nous traitons. Peu de jours auparavant : maître de s'évader de sa prison, il ne l'avoit point voulu. Et dans le temps qu'on alloit lui apporter le breuvage mortel, il parla, non en homme à qui l'on arrache la vie, mais en homme qui monte au ciel,

» Deux chemins, disoit-il, s'offrent
 » aux ames, lorsqu'elles sortent des
 » corps. Celles qui dominées & aveu-
 » glées par les passions humaines, ont
 » à se reprocher, ou des habitudes cri-
 » minelles, ou des injustices irrépara-
 » bles, prennent un chemin tout oppo-
 » sé à celui qui mène au séjour des
 » Dieux. Pour celles qui ont, au con-
 » traire, conservé leur innocence &
 » leur pureté; qui se sont sauvées, tant

» qu'elles ont pu, de la contagion des
» sens; & qui, dans des corps humains,
» ont imité la vie des Dieux; le che-
» min du ciel, d'où elles sont venues,
» leur est ouvert. On a consacré les
» Cygnes à Apollon, parce qu'ils sem-
» blent tenir de lui l'art de connoître
» l'avenir; & c'est par un effet de cet
» art, que prévoyant de quels avanta-
» ges la mort est suivie, ils meurent
» avec volupté, & tout en chantant.
» Ainsi doivent faire, ajoutoit Socrate,
» tous les hommes sçavans & vertueux.
» Personne n'y trouveroit la moindre
» difficulté, s'il ne nous arrivoit, quand
» nous voulons trop approfondir la na-
» ture de l'ame, ce qui arrive quand
» on regarde trop fixement le soleil
» couchant. On en vient à ne voir plus.
» Et de même, quand notre ame se
» regarde, son intelligence vient quel-
» quefois à s'éteindre; en sorte que nos
» pensées se brouillent. On ne fait plus
» à quoi se fixer, on retombe d'un doute
» dans un autre, & nos raisonnemens
» ont aussi peu de consistance, qu'un
» navire battu par les flots.
» Mais ce que je dis là de Socrate;
est

est ancien , & tiré des Grecs. Parmi nous , Caton est mort dans une telle situation d'esprit , que c'étoit pour lui une joie d'avoir trouvé l'occasion de quitter la vie. Car on ne doit point la quitter sans l'ordre exprès de ce Dieu , qui a sur nous un pouvoir souverain. Mais quand lui-même il nous en fait naître (9) un juste sujet , comme autrefois à Socrate , comme à Caton , & souvent à bien d'autres : un homme sage doit , en vérité , sortir bien content de ces ténèbres , pour gagner le séjour de la lumière. Il ne brisera pas les chaînes , qui le captivent sur la terre ; car les loix s'y opposent ; mais lorsqu'un Dieu l'appellera , c'est comme si le Magistrat , ou quelque autre puis-

(9) Au mot *Suicide* , dans le Dictionnaire de Trévoux , on lit ces propres termes : *M. l'Abbé d'Olivet loue Caton de s'être donné la mort ; il prétend que Dieu lui en fit naître un légitime sujet.* Cicéron , il est vrai , le dit ici. Mais depuis quand l'Auteur & le Traducteur sont-ils tellement identifiés , que ce qui aura été dit par l'un , soit mis sur le compte de l'autre ?

Tome I.

F.

sance légitime , lui ouvroit les portes d'une prison.

Toute la vie des Philosophes, dit encore Socrate , *est une continuelle méditation de la mort*. Car enfin que faisons-nous , en nous éloignant des voluptés sensuelles , de tout emploi public , de toute sorte d'embarras , & même du soin de nos affaires domestiques , qui ont pour objet l'entretien de notre corps ? Que faisons-nous , dis-je , autre chose que rappeler notre esprit à lui-même , que le forcer à être à lui-même , & que l'éloigner de son corps , tout autant que cela se peut ? Or , détacher l'esprit du corps , n'est-ce pas apprendre à mourir ?

Pensons-y donc sérieusement , croyez-moi , séparons-nous ainsi de nos corps , accoutumons-nous à mourir. Par ce moyen , & notre vie tiendra déjà d'une vie céleste , & nous en ferons mieux disposés à prendre notre essor , quand nos chaînes se briseront. Mais les âmes qui auront toujours été sous le joug des sens , auront peine à s'élever de dessus la terre , lors même qu'elles seront hors de leurs entraves. Il en fera

d'elles comme de ces prisonniers , qui ont été plusieurs années dans les fers ; ce n'est pas sans peine qu'ils marchent. Pour nous , arrivés un jour à notre terme , nous vivrons enfin. Car notre vie d'à-présent , c'est une mort : & si j'en voulois déplorer la misère , il ne me seroit que trop aisé.

L'AUDITEUR.

Vous l'avez déplorée assez dans votre (1) *Consolation*. Je ne lis point cet ouvrage , que je n'aye envie de me voir à la fin de mes jours : & cette envie , par tout ce que je viens d'entendre , augmente fort.

CICÉRON.

Vos jours finiront , & de force , ou de gré , finiront bien vite , car le temps vole. Or , non-seulement la mort n'est point un mal , comme d'abord vous le pensiez : mais peut-être n'y a-t-il que des maux pour l'homme , à la mort près , qui est son unique bien , puisqu'elle doit , ou nous rendre Dieux nous-

(1) Voyez page 113 , Remarque 5.

mêmes , ou nous faire vivre avec les Dieux.

L'AUDITEUR.

Qu'importe lequel ? Car il y a des gens qui n'admettent , ni l'un , ni l'autre.

CICÉRON.

Vous ne m'échapperez d'aujourd'hui ; que je n'aye dissipé absolument tout ce qui peut vous faire craindre la mort.

L'AUDITEUR.

Par où la craindrois-je , après ce que vous venez de m'apprendre ?

CICÉRON.

Par où ? Hé ne se présente-t-il pas une foule de contradicteurs ? Vous n'avez pas seulement les Epicuriens , qui , selon moi , ne sont point à mépriser : quoique tous nos Savans , je ne fais pourquoi , les regardent en pitié. Vous avez un Auteur dont je suis charmé , Dicéarque , qui combat vivement l'immortalité de l'ame dans les trois livres qu'il appelle *Lesbiaques* , parce que Mytilène dans l'île de Lesbos est la

scène de son Dialogue. Pour les Stoïciens, ils prétendent que nos ames ne vivent que comme des corneilles : long-temps , mais non pas toujours. Voulez-vous donc voir que , même en supposant l'ame mortelle , la mort n'en deviendroit pas redoutable ?

L'AUDITEUR.

Volontiers : mais quelque chose qu'on puisse dire contre l'immortalité de l'ame , on ne me dissuadera pas.

CICÉRON.

Je vous en loue. Cependant ne comptons point trop sur notre fermeté. Quelquefois , il ne faut pour nous renverser , qu'un argument un peu subtil. Dans les questions même les plus claires , nous hésitons , nous changeons d'avis. Or , celle dont il s'agit entre nous , n'est pas sans quelque obscurité. De peur donc d'être surpris , ayons nos armes toujours prêtes.

L'AUDITEUR.

Précaution sage ; mais cet accident ne m'arrivera pas , j'y mettrai ordre.

F iij

Quant à nos amis les Stoïciens ; avons-nous tort d'abandonner ceux d'entre eux qui disent que les ames subsistent encore quelque temps au sortir du corps , mais qu'elles ne subsistent pas éternellement ? Ils accordent d'une part ce qu'il y a de plus difficile , que l'ame , quoique séparée du corps , peut subsister : & d'autre côté , ils ne veulent pas que l'ame puisse subsister toujours. De ces deux points , non-seulement le dernier est aisé à croire , mais il suit naturellement du premier.

L'AUDITEUR.

Vous dites vrai , les Stoïciens n'ont rien à répliquer.

CICÉRON.

Que penser donc de Panétius ; qui se révolte ici contre Platon , après l'avoir par-tout ailleurs appelé *divin* , *très-sage* , *très-saint* , *l'Homère des Philosophes* ? Il ne rejette de toutes ses opinions , que celle de l'immortalité , & il appuie la négative sur deux rai-

sons. L'une, Que la ressemblance des enfans aux peres, ressemblance qui se remarque non-seulement dans les traits, mais encore dans l'esprit, fait voir que les ames sont engendrées; d'où il conclut que les ames sont mortelles, parce que tout être qui a été produit, doit être détruit, comme tout le monde en convient. L'autre, Que tout ce qui peut souffrir, peut aussi être malade: que tout ce qui est malade, est mortel; & que par conséquent les ames, puisqu'elles peuvent souffrir, ne sont pas immortelles.

A l'égard de cette dernière preuve, elle porte à faux. Il ne prend pas garde que Platon, lorsqu'il fait l'ame immortelle, parle de l'intelligence, qui n'est pas susceptible d'altération, & qui est, selon Platon, entièrement séparée des autres parties, que les passions & les infirmités attaquent.

Pour la ressemblance, sur quoi il fonde son premier argument, c'est dans l'ame des bêtes, qui n'est pas (2) rai-

(2) En cet endroit Cicéron nie que les bêtes aient une ame qui pense. Il le nie aussi

sonnable, qu'elle se fait le mieux sentir. D'homme à homme, elle n'est guère que corporelle. Mais en cela même elle a du rapport à l'ame, parce qu'il n'est pas indifférent à l'ame d'être dans un corps disposé, & organisé de telle, ou de telle façon. Les organes & le tempérament contribuent fort à la rendre, ou plus vive, ou plus lourde. Aristote (3) dit que *la mélancolie est le partage des grands génies* : & c'est ce qui me console de la médiocrité du mien. Il confirme sa remarque par divers exemples : après quoi comme si le fait étoit certain, il en donne la

dans son premier livre des Loix, chap. 7, où parlant de l'homme : *Solum est*, dit-il, *ex tot animantium generibus atque naturis, particeps rationis, & cogitationis, cum cætera sint omnia expertia*. Cependant avec la liberté d'un Académicien, qui se permet le pour & le contre selon les occasions, il reconnoît dans son troisième livre de la Nature des Dieux, chap. 9, non-seulement que les bêtes ont du sentiment, mais qu'elles ont même de l'entendement, de la raison, & de la mémoire : *in formica non modò sensus, sed etiam mens, ratio, memoria*.

(3) Dans ses Problèmes, section XXX;

raison. Quoi qu'il en soit, puisque les organes influent sur les qualités de l'ame, & que la ressemblance d'une ame à l'autre ne peut venir que de là seulement; cette ressemblance, par conséquent, ne prouve pas que les ames elles-mêmes soient engendrées.

Je voudrois que Panétius fût au monde, lui qui étoit contemporain & ami (4) de Scipion l'Africain. Je lui demanderois à qui de toute la famille des Scipions ressembloit le neveu de cet illustre personnage? Pour les traits, c'étoit son père: pour les mœurs, il falloit chercher son semblable dans le plus scélérat de tous les hommes. Et Crassus, dont la sagesse, dont l'éloquence, dont le rang étoit si considérable, n'a-t-il pas eu de même un petit-fils, qui ne tenoit rien de son mérite? Combien d'autres grands hom-

(4) Il y a seulement dans le Texte: *vixit cum Africano*. Mais ce *vixit* offre ici les deux idées de contemporain & d'ami. Outre qu'on fait par d'autres endroits de Cicéron, que Scipion l'Africain étoit plein d'estime & d'amitié pour Panétius; le plus célèbre Stoïcien de son temps.

mes, qu'il est inutile de nommer, ont-
eu une postérité indigne d'eux ?

Mais où tend ce discours ? Oublions-
nous qu'après en avoir dit assez sur l'im-
mortalité de l'ame, notre but présente-
ment doit être de montrer que, même
en supposant l'ame mortelle, nous n'a-
vons point à redouter la mort ?

L'AUDITEUR.

Je ne l'oubliois pas : mais tant que
vous me parliez de l'immortalité, je
vous laissois volontiers perdre de vue
l'autre objet.

CICÉRON.

Vos desseins, à ce que je vois, sont
grands ; vous aspirez au Ciel. J'espère
que nous y arriverons. Mais enfin,
puisque'il y a des Philosophes d'un autre
sentiment, prenons que l'ame soit
mortelle.

L'AUDITEUR.

Toute espérance d'une plus heureuse
vie que celle-ci, est donc nulle dès-
lors.

CICÉRON.

Que nous en revient-il de mal ? Est-ce qu'après l'extinction de l'ame, le sentiment continuera dans le corps ? On ne l'a jamais dit. Epicure, à la vérité, soupçonne Démocrite de l'avoir cru : mais les partisans de Démocrite le nient. Or le sentiment ne continuera pas non plus dans l'ame, puisque l'ame n'existera plus. Dans quelle partie de l'homme feriez-vous donc résider le mal ? Car il n'y a qu'ame & corps. Le mettez-vous en ce que la séparation de l'un & de l'autre ne se fait pas sans douleur ? Mais cette douleur, combien peu dure-t-elle ? D'ailleurs, êtes-vous sûr qu'il y ait de la douleur ? Je crois moi qu'on meurt pour l'ordinaire sans le sentir, & que même quelquefois il s'y trouve du plaisir. Quoi qu'il en soit, ce qui se passe alors en nous ne sauroit être que peu de chose, puisque c'est l'affaire d'un instant.

L'AUDITEUR.

Par où la mort nous afflige, nous

met au désespoir, c'est que dans ce moment nous quittons les biens de cette vie.

C I C É R O N.

Peut-être, si vous disiez ses misères, parleriez-vous plus juste. A quel bon déplorer ici la destinée des hommes ? Je n'en aurois que trop de sujet. Mais puisqu'ici mon but est de prouver qu'après la mort nous n'aurons plus à souffrir, pourquoi rendre cette vie plus fâcheuse encore par le récit des souffrances qui l'accompagnent ? Je les ai décrites dans ce (5) livre, où j'ai cherché à me donner, autant que j'en étois capable, quelque consolation. La vérité, si nous voulons en convenir, est que la mort nous enlève, non pas des biens, mais des maux. Hégésias (6) le prouvoit si éloquemment, que le roi Ptolémée, dit-on, lui défendit de traiter cette matière dans ses leçons publiques, à cause que plusieurs de ses

(5) Voyez pag. 113, Remarque 5.

(6) Philosophe de la secte d'Aristippe, nommée la secte Cyrénaique.

auditeurs se donnoient la mort. Nous avons une épigramme de Callimaque sur Cléombrote d'Ambracie, qui, sans avoir d'ailleurs aucun sujet de chagrin, se précipita dans la mer, après avoir lû (7) le Phédon. Et cet Hégéfias, que je viens de vous citer, a composé un livre où il fait parler un homme déterminé à se laisser mourir de faim : les amis de cet homme tâchent de l'en dissuader : lui, pour toute réponse, il leur détaille les peines de cette vie.

Je ne dirai point, à l'exemple de ce Philosophe, que la vie soit onéreuse généralement à tout homme sans exception. Je ne parle pas des autres. Pour ce qui est de moi, si j'étois mort avant que d'avoir perdu, & secours domestique, & fonctions du Barreau, & toutes dignités : n'est-il pas vrai que la mort, loin de m'arracher des biens, m'eût fait prévenir des maux ?

(7) Il avoit donc bien mal profité de sa lecture : car Socrate dit expressément dans le Phédon ; que personne, & pour quelque cause que ce puisse être, n'a droit de se donner la mort.

Mais jetons les yeux sur quelqu'un d'heureux, que jamais la fortune n'ait traversé en rien. Tel a été ce Métellus, qui s'est vu quatre fils élevés aux premiers honneurs. Opposons lui Priam, qui avoit cinquante fils; entre lesquels dix-sept de légitimes. Le pouvoir de la fortune étoit le même sur ces deux hommes, elle fait grace à l'un, elle frappe l'autre. Métellus fut porté sur son bucher par ses fils, par ses filles, par tous leurs descendans: & Priam, au contraire, après avoir vu égorger sa nombreuse postérité, fut égorgé lui-même au pieds d'un autel, où il s'étoit réfugié. Or, supposons que la mort de Priam eût précédé le carnage de ses enfans, & la chute de son royaume; supposons qu'on l'eût vu paisiblement expirer

*Au comble du bonheur, dans une
douce paix,*

*Sous les lambris dorés d'un superbe
palais;*

lequel eût-on dit, ou que la mort lui enlevait des biens, ou qu'elle lui épargnoit des maux? On eût sans doute

jugé qu'elle lui enlevoit des biens. L'événement prouve le contraire. Aujourd'hui nos théâtres ne retentiroient pas de ces plaintes lamentables :

J'ai vû cette fameuse Troie

Au carnage , aux flammes en proie.

*J'ai vu Priam expirer sous le fer ;
Et souiller de son sang l'autel de Jupiter.*

Comme si dans cette extrémité , la mort n'étoit pas tout ce qu'il y a de mieux pour lui. En se hâtant , elle lui eût sauvé d'étranges disgraces. Mais au moins lui en a-t-elle fait perdre le sentiment.

Pompée , étant à Naples , y tomba dangereusement malade. Dès que le danger fut passé , tout Naples se couronna de fleurs ; Pouzzol en fit de même ; les villes d'alentour signalèrent leur allégresse par des fêtes publiques. Ce sont de petites flatteries à la Grecque , mais qui font voir qu'un homme est dans la prospérité. S'il fût donc mort dans ce temps-là , eût-il quitté

des biens, ou des maux ? Assurément des maux, & très-cruels. Il n'eût pas fait la guerre à son beau-pere ; il ne s'y fût pas engagé sans préparatifs ; il n'eût pas abandonné son foyer ; il ne se fût pas enfui d'Italie ; il ne fût pas tombé, après la déroute de son armée, seul & sans défense, entre les mains de misérables esclaves, qui le poignardèrent ; il n'eût pas laissé sa famille dans une affreuse situation ; toute son opulence n'eût pas été la proie du vainqueur. En mourant plus tôt, il mouroit comblé de gloire. Quels affreux, quels incroyables accidens, une plus longue vie lui a-t-elle réservés.

La mort les prévient ces accidens ; & quand même ils ne devroient pas nous arriver, c'est assez qu'ils soient possibles. Mais les hommes n'envisagent l'avenir, que du bon côté. Il n'y en a point qui ne se promette le sort de Métellus. Comme si le nombre des heureux passoit celui des misérables ; qu'il y eût quelque sorte de stabilité dans les choses humaines ; & qu'il fût, de la prudence d'espérer plutôt que de craindre.

Accordons pourtant , que la mort nous fasse perdre des biens. En conclurez-vous que les morts manquent de ces biens , & que par conséquent ils souffrent ? Mais de quoi peut manquer celui qui n'est pas ? A ce mot , *Manquer* , nous attachons une idée fâcheuse , parce que c'est comme si l'on disoit , *Avoir eu , n'avoir plus , désirer , tâcher d'avoir , être dans le besoin*. Tout cela ne peut avoir lieu qu'à l'égard des vivans. Pour ce qui est des morts , on ne sauroit dire que les commodités de la vie leur manquent , pas même la vie. Car selon ce que nous supposons à présent , les morts ne sont rien. On ne diroit pas de nous vivans , que nous manquons de plumes , ou de (8) griffes. Pourquoi ? Parce que , n'avoir pas des choses qui ne nous sont , ni utiles , ni convenables , ce n'est pas *manquer*. Il n'y a qu'à bien insister là-dessus , lorsqu'une fois on est convenu que les ames sont mortelles , & que par conséquent , à la mort , nous som-

(8) On voit assez pourquoi j'ai substitué ici un équivalent.

mes tellement anéantis, qu'on ne sauroit nous soupçonner de conserver le moindre sentiment. Il n'y a, dis-je, qu'à bien examiner ce qu'on appelle *manquer*, & on verra que ce terme, pris dans son vrai sens, ne sauroit être appliqué (9) à un mort. Car *manquer*, dit avoir besoin; le besoin suppose du sentiment; un mort est insensible; donc il ne *manque* point.

Est-il nécessaire après tout, de tant philosopher sur une chose qui sans philosophie se comprend assez, puisqu'on a vû tant de fois courir à une mort certaine, non pas nos Généraux seulement, mais nos armées entières? Brutus, si la mort étoit à redouter, ne l'auroit pas affrontée dans une bataille, pour empêcher le retour du Tyran qu'il avoit lui-même chassé. Jamais les trois Décies ne se fussent jetés, comme ils firent, au milieu des ennemis; le pere en combattant contre les Latins; le

(9) Il y a dans le texte quelques autres phrases où Cicéron emploie le mot, *carere*, dans un sens qu'on ne sauroit donner au mot *manquer*.

filz , contre les Etruriens ; le petit-fils , contre Pyrrhus. L'Espagne n'eût pas vû deux Scipions , dans une même guerre , verser leur sang pour la patrie. Paulus & Servilius n'auroient pas généreusement perdu la vie à Cannes ; Marcellus à Vénuse ; Albinus dans le pays des Latins ; Gracchus dans la Lucanie. Quelqu'un d'eux souffre-t-il aujourd'hui ? Dès l'instant même qu'ils eurent rendu le dernier soupir , ils cessèrent de pouvoir souffrir. Car on ne souffre plus , dès qu'on a perdu tout sentiment.

L'AUDITEUR.

Perdre tout sentiment , n'est-ce donc pas quelque chose d'affreux ?

CICÉRON.

Oui , si celui qui a perdu le sentiment , connoissoit qu'il l'a perdu. Mais puisqu'il est clair que le non-être n'est susceptible de rien , il n'y a donc rien de fâcheux pour qui n'est pas , & ne sent pas. C'est trop souvent le répéter. Il est pourtant à propos d'y revenir , parce que c'est faute d'y faire attention,

que l'on craint la mort. Car si l'on vouloit bien comprendre, ce qui est plus clair que le jour, qu'après la destruction de l'ame & du corps, l'animal est si parfaitement anéanti, que dès-lors il n'est absolument rien : on verroit qu'il n'y a nulle différence aujourd'hui entre un Hippocentaure qui n'exista jamais, & le Roi Agamemnon qui existoit autrefois : & que Camille n'est aujourd'hui pas plus sensible à notre guerre civile, que moi, de son vivant, je l'étois à la prise de Rome.

Pourquoi cependant Camille se fût-il affligé, s'il eût prévu qu'environ trois cent cinquante ans après lui, nous serions en guerre les uns avec les autres ? Et pourquoi me chagrinerai-je, si je prévoyois que dans dix mille ans une nation barbare envahira l'Empire Romain ? Parce que l'amour que nous portons à la patrie, se mesure, non sur la part que nous aurons à son sort, mais sur l'intérêt que nous prenons à son salut. Quoiqu'à toute heure mille accidens nous menacent de la mort, & que même sans accident, elle ne puisse jamais être bien éloignée, vû

la brièveté de nos jours ; cependant elle n'empêche pas le Sage de porter ses vûes le plus loin qu'il peut dans l'avenir , & de regarder l'avenir comme étant à lui , en tant que la patrie & les siens y sont intéressés. Tout mortel qu'il se croit , il travaille pour l'éternité. Et le motif qui l'anime , ce n'est pas la gloire , car il fait qu'après sa mort il y sera insensible : mais c'est la vertu , dont la gloire est toujours une suite nécessaire , sans que l'on y ait même pensé.

Tel est effectivement l'ordre de la nature , que tout commence pour nous à notre naissance , & que tout finit pour nous à notre mort. Comme rien avant notre naissance ne nous intéressoit , de même rien après notre mort ne nous intéressera. Que craignons-nous donc , puisque la mort n'est rien , ni pour les vivans , ni pour les morts ? Rien pour les morts , car ils ne sont plus. Rien pour les vivans , car ils ne sont pas encore dans le cas de l'éprouver.

Ceux qui veulent adoucir cette idée d'anéantissement , disent que la mort ressemble au sommeil. Mais souhaitez-vous quatre-vingt-dix années de

vie , à condition de passer les trente dernières à dormir ? Un porc n'en voudroit pas. Endymion , si l'on en croit la Fable , s'endormit , il y a je ne fais combien de siècles , sur le mont Latmos en Carie , où peut-être dort-il encore. Ce fut , dit-on , la Lune , qui , pour pouvoir le baiser plus à son aise , le jeta dans ce profond sommeil. Or pensez-vous que , lorsqu'elle s'éclipse , il s'en inquiète ? Comment s'en inquiéteroit-il , puisqu'il n'a pas de sentiment ? Voilà l'image de la mort , le sommeil. Et vous doutez si la mort nous prive de sentiment , vous qui tous les jours expérimentez que le sommeil , qui n'en est que l'image , opère le même effet ?

Peut-on , après cela , donner dans ce préjugé ridicule , qu'il est bien triste de mourir avant le temps ? Et de quel temps veut-on parler ? De celui que la nature a fixé ? Mais elle nous donne la vie , comme on prête de l'argent , sans fixer le terme du remboursement. Pourquoi trouver étrange qu'elle la reprenne , quand il lui plaît ? vous ne l'avez reçue qu'à cette condition.

Qu'un petit enfant meure , on s'en

console. Qu'il en meure un au berceau , on n'y songe seulement pas. C'est pourtant d'eux que la nature a exigé le plus durement sa dette. Mais dit-on , ils n'avoient pas encore goûté les douceurs de la vie ; au lieu que tel autre , pris dans un âge plus avancé , se promettoit une fortune riante , & déjà commençoit à en jouir. D'où vient qu'il n'en est donc pas de la vie comme des autres biens , dont on aime mieux avoir une partie , que de manquer le tout ? *Priam* , dit Callimaque , & c'est une sage réflexion , *Priam a plus souvent* (1) *pleuré que Troïlus.*

On loue la destinée de ceux qui meurent de vieillesse. Par quelle raison ? Il me semble , au contraire , que si les vieillards avoient plus de temps à vivre , c'est eux dont la vie seroit la plus agréable. Car de tous les avantages dont l'homme peut se flatter , la prudence

(1) *Priam* étant mort âgé , & après avoir essuyé tant de disgrâces , il a eu certainement plus d'occasions de pleurer , que *Troïlus* son fils , qui , à la fleur de l'âge , fut tué par *Achille*.

est certainement le plus satisfaisant ; & quand il seroit vrai que la vieillesse nous prive de tous les autres , du moins nous procure-t-elle celui-là.

Mais qu'appelle-t-on vivre longtemps ? Hé qu'y a-t-il pour nous qu'on puisse appeler durable ? Il n'y a qu'un pas de l'enfance à la jeunesse ; & notre course est à peine commencée , que la vieillesse nous atteint , sans que nous y pensions. Comme la vieillesse est notre borne , nous appelons cela un grand âge. Vous n'êtes censé vivre peu , ou beaucoup , que relativement à ce que vivent ceux-ci , ou ceux-là. Aristote dit que sur les bords du fleuve Hypanis , qui tombe du côté de l'Europe dans le Pont-Euxin , il se forme de certaines petites bêtes , qui ne vivent que l'espace d'un jour. Celle qui meurt à deux heures après midi , meurt bien âgée ; & celle qui va jusqu'au coucher du soleil , meurt décrépite , sur-tout un grand jour d'été. Si vous comparez avec l'éternité la vie de l'homme la plus longue , vous trouverez que ces petites bêtes y tiennent presque autant de place que nous,

Méprisons

Méprisons donc toutes ces foibleſſes ,
 car quel autre nom donner aux idées
 que l'on ſe fait d'une mort prématurée ?
 Cherchons la félicité de la vie dans la
 conſtance , dans la grandeur d'ame ,
 dans le mépris des choſes humaines ,
 dans toute ſorte de vertu. Hé quoi ,
 de vaines imaginations nous efféminent !
 Que les (2) Chaldéens nous aient fait
 de belles promeſſes , nous croyons , ſi
 la mort en prévient l'effet , avoir été
 trahis , & réellement volés. Dans l'at-
 tention de ce qui nous arrivera , nos dé-
 ſirs ſont ſans ceſſe balancés par nos
 craintes , & ce n'eſt qu'angoiſſes & que
 perplexités. Heureux le moment après
 lequel nous n'aurons plus d'inquiétude
 plus de ſouci !

Que j'aime à me repréſenter le
 grand courage de Théràmène ! Car ſa
 mort , quoi qu'on ne puiſſe la lire ſans

(2) On regardoit les Chaldéens comme
 les premiers hommes qui ſe fuſſent rendus
 habiles dans l'Aſtronomie. Ainſi ceux de cette
 nation qui ſe mêloient de l'Aſtologie judi-
 ciaire , ne pouvoient manquer d'avoir la
 vogue. Voyez Cicéron , *Divinat.* I, 1.

pleurer, n'est pourtant digne que d'admiration, & nullement de pitié. Ayant été mis en prison par l'ordre des trente Tyrans, il avala, comme s'il avoit eu soif, la liqueur empoisonnée : & après avoir bû, il jeta ce qui en restoit, de manière que cela fit un peu de bruit. *Je la porte*, dit-il (3) en souriant, *au beau Critias*, qui avoit été de tous les Juges le plus acharné à sa perte. Les Grecs ont cette coutume dans leurs festins, de nommer, quand ils ont bû, celui à qui la coupe doit passer. Ce grand homme, lorsque déjà le poison couroit dans ses veines, plaîsanta : & bien-tôt après sa mort, celle de Critias vérifia son présage. Une intrépidité si marquée, & poussée si loin, mériteroit-elles nos louanges, si la mort étoit un mal ?

A quelques années de là, Socrate,

(3) Xénophon, dans l'élégante version d'Ablancourt, donne à ceci un tour un peu différent. On ne sera point fâché de le voir ici. *Lorsque Thérémène eut bû le poison, faisant sonner en l'air ce qui restoit, Voilà, dit-il, la part du beau Critias.*

livré à des Juges aussi injustes que l'a-voient été les Tyrans à l'égard de Théramène, est mis dans la même prison, & condamné à boire dans la même coupe. Quel discours donc tient-il à ses Juges, après que sa sentence lui a été prononcée ? Le voici, tel que Platon l'a rendu.

Je suis véritablement plein de cette espérance, que la mort qui m'attend, sera un avantage pour moi. Car il faut nécessairement l'un des deux, ou qu'à la mort nous perdions tout sentiment, ou qu'en sortant de ces lieux nous allions en d'autres. Si donc nous perdons tout sentiment, & que la mort ressemble à un profond sommeil, dont la tranquillité n'est troublée par aucun songe, bons Dieux ! que l'on gagne à mourir ! Y a-t-il bien des jours, qui soient préférables à une nuit passée dans un si doux sommeil ? & supposé qu'après la mort, toute l'éternité ressemble à une telle nuit, quel homme plus heureux que moi ? Mais si, comme on le dit, la mort nous envoie dans un séjour destiné à un autre vie, c'est un bonheur plus grand encore. Quoi, échapper d'entre les mains de

Juges qui n'en ont que le nom ; se trouver devant Minos , Rhadamanthe , Eaque , Triptolème , qui sont de véritables Juges ; & n'avoir plus de commerce qu'avec des ames qui ont toujours chéri la justice & la probité ! Que pensez-vous d'un voyage dont le terme est si agréable ? Vous paroît-il que de pouvoir converser avec Orphée , avec Musée , avec Homère , avec Hésiode , cela soit à compter pour peu ? Je voudrois , s'il étoit possible , mourir plusieurs fois , pour arriver où l'on jouit de cette félicité. Quel charme pour moi d'y voir Palamède , Ajax , tant d'autres qui ont été injustement condamnés ! Il me semble qu'à nous (4) conter nos aventures , nous y trouverions un plaisir réciproque. Mais un plaisir que je mettrois au-dessus de tous , ce seroit d'y passer le temps à interroger , à examiner les uns & les autres , comme j'ai fait ici , pour démêler ceux qui ont été véritablement sages ,

(4) Cicéron , en traduisant cet endroit de Platon , avoit sauté ici deux ou trois lignes , dont il m'a paru que la restitution ne feroit pas un mauvais effet.

d'avec ceux qui , ne l'étant pas , se piquoient de l'être. J'y étudierois , par exemple , quelle a été la sagesse du Roi Agamemnon , celle d'Ulysse , de Sisyphe , d'une infinité d'autres , hommes & femmes. Et pour avoir fait cet examen , il ne m'arriveroit point , comme ici , d'être condamné au dernier supplice. Juges , qui avez été d'avis de m'absoudre , ne vous faites pas non plus une idée terrible de la mort. Un homme de bien , ni pendant la vie , ni après la mort , ne peut recevoir de mal. Jamais les Dieux immortels ne l'abandonnent. Et ce qui m'arrive à moi , n'est point l'effet du hasard. Je ne me plains , ni de ceux qui m'ont accusé , ni de ceux qui m'ont condamné : ou si j'ai à m'en plaindre , c'est seulement parce que leur intention étoit de me nuire. La fin de son discours mérite encore plus d'attention. Il est temps , dit-il , que nous nous séparions , moi , pour mourir ; vous , pour continuer à vivre. Des deux lequel est le meilleur ? Les Dieux immortels le savent , mais je crois qu'aucun homme ne le sait.

Que cette fermeté de Socrate est bien , selon moi , préférable à toute la

fortune de ceux qui le condamnèrent ! Du reste , quoiqu'il dife que les Dieux favent eux seuls lequel vaut le mieux de la vie ou de la mort , ce n'est pas qu'il (5) ne le sache très-bien lui-même ; car il s'en est expliqué auparavant : mais comme c'étoit sa coutume de ne rien affirmer , il la garde jusqu'au bout.

Pour nous , tenons-nous-en à cette maxime , que rien de tout ce qui est donné par la Nature à tous les hommes , n'est un mal ; & comprenons que si la mort étoit un mal , ce seroit un mal éternel. Car , d'une vie misérable , la mort en paroît être la fin : au lieu que si d'autres miseres suivent la mort , il n'y a plus de fin à espérer.

(5) Il y a là-dessus dans le Traité de l'Amitié , chap. 4. , un passage formel , par où l'on voit que Cicéron bien persuadé lui-même de l'immortalité de l'ame , soutient que Socrate n'a jamais varié sur ce point , comme il faisoit sur la plupart des autres matières. *Qui (Socrates) non tum hoc , tum illud , ut in plerisque , sed idem dicebat semper , animos hominum esse divinos ; iisque , cum à corpore excessissent , reditum in calum patere , optimoque & justissimo cuique expeditissimum.*

Mais devois-je recourir à Socrate & à Thérémène, deux hommes d'une si rare vertu, & d'une sagesse si renommée, puisque ce grand mépris de la mort s'est vû dans un simple Lacédémonien, dont même le nom n'est pas venu j'usqu'à nous? Condamné au dernier supplice par les Ephores, il s'y rendoit d'un air gai, & riant, lorsqu'un de ses ennemis lui dit : *Est-ce que tu méprises les loix de Lycurgue?* A quoi il repond : *J'ai au contraire bien des graces à lui rendre de ce qu'il m'a condamné à une amende, que je puis payer sans emprunt.* Vrai Lacédémonien, & qui fait honneur à sa patrie? J'ai peine à croire qu'avec cette fermeté d'esprit, il pût n'être pas innocent.

Rome a fourni une infinité de grands courages : mais n'aurois-je pas tort de vanter ici nos Généraux, & ceux qui ont eu les premiers emplois dans nos armées, puisque Caton écrit que souvent des légions entières sont allées avec joie dans des lieux, d'où elles croyoient ne devoir pas revenir?

Telle fut l'intrépidité de ces Lacédémoniens, qui périrent aux Thermopy-

les, & que Simonide fait ainsi parler dans leur épitaphe : *Passant, qui nous vois, ici, va dire à Sparte que nous y sommes morts en obéissant aux loix saintes de la Patrie.* Un deux ayant entendu qu'un Persé disoit par bravade, *Nous darderons tant de flèches qu'ils ne verront pas le soleil : Hé bien, reprit-il, nous nous battons à l'ombre.* Quel discours leur tient Léonidas leur chef ? *Lacédémoniens, marchons hardiment, ce soir peut-être nous souperons chez les morts.* Je ne parle là que des hommes : & quelle fermeté dans cette Lacédémonienne, qui apprenant que son fils avoit été tué dans un combat, *Voilà, dit-elle, pourquoi je l'avois mis au monde ; c'étoit pour défendre sa Patrie au prix de son sang.*

Tant que les loix de Lycurgue furent en vigueur à Sparte, il y eut de la valeur. L'éducation, il faut l'avouer, serroit fort à en faire des hommes courageux, & durs à eux mêmes. Mais n'admirerons-nous pas (6) Théodore de

(6) Aux Lacédémoniens, qui étoient durs à eux-mêmes par une suite de leur

Cyrène, célèbre Philosophe, qui menacé par le Roi Lyfimaque d'être pendu à une croix : *Intimidez, lui dit-il, vos courtisans avec de telles menaces ; pour Théodore, il lui est indifférent qu'il pourrisse, ou dans la terre, ou en l'air.* Réponse qui me fait songer qu'il est à propos de parler ici de la sépulture & des funérailles. Il n'y a qu'un mot à en dire, sur-tout après ce que nous venons de voir, que les morts ne sentent rien.

On voit dans le Phédon, que j'ai déjà tant cité, de quelle manière Socrate pensoit sur ce sujet. Quand il eut bien raisonné sur l'immortalité de l'ame, & que déjà son premier moment approchoit, Criton lui demanda comment il fouhaitoit d'être enterré. *Mes amis, reprit Socrate, je me suis donné une peine bien inutile, puisque je n'ai pas persuadé à notre cher Criton que je m'en-*

éducation, Cicéron oppose un Philosophe, qui devoit être voluptueux par une suite de ses principes puisqu'il étoit de la secte d'Aristippe. C'est ce même Théodore, qui est surnommé ailleurs l'*Athée*.

volerai d'ici , & que je n'y laisserai rien de moi. Cependant , Criton , si vous pouvez me rejoindre , ou si vous me trouvez quelque part ; ordonnez , comme il vous plaira , de ma sépulture. Mais croyez-moi , aucun de vous ne m'atteindra , quand je serai parti d'ici. Une parfaite indifférence de sa part ; une entière liberté à son ami ; rien de mieux.

Diogène pensoit de même , mais en qualité de Cynique , il s'est plus durement expliqué. *Qu'on me jette , dit-il , au milieu des champs. Pour être dévoré par les Vautours , repartent ses amis ? Point du tout , mettez auprès de moi un bâton pour les chasser. Hé comment les chasser , ajoutèrent-ils , puisque vous ne les sentirez pas ? Si je ne les sens pas , reprit Diogène , quel mal donc me feront-ils en me dévorant ?*

Anaxagore étant dangereusement malade à Lampsaque , ses amis lui demandèrent s'il vouloit être reporté à Clazomène sa patrie ? Il leur répondit très-bien : *Cela n'est pas nécessaire , car de quelque endroit que ce soit , on est également proche des enfers.*

A ce fujet donc la feule réflexion à faire, c'est que la sépulture ne regarde que le corps, soit que l'ame périsse avec le corps, soit qu'elle lui survive. Or, dans l'un & dans l'autre cas, il est certain que le corps ne conserve point de sentiment.

Mais tout est rempli d'erreurs. Achille traîne Hector attaché à son char; apparemment il se figure qu'Hector le sent; il croit par là se venger; & si l'on se récrie là-dessus, comme sur la chose du monde la plus douloureuse.

*A la suite d'un char, ah ! j'en frémis
encor,*

*Quatre coursiers traînoient le redou-
table Hector.*

Quel Hector, & pour combien de temps sera-t-il Hector ? Un autre de nos Poëtes fait parler Achille plus sage-ment.

*De son illustre fils Priam n'a que le
corps,*

*Et j'ai précipité son ame aux sombres
bords.*

Votre char, Achille, ne traînoit donc

pas Hector ; il ne traînoit qu'un corps qui avoit été celui d'Hector.

Un autre (7) sortant de dessous terre , réveille sa mere , & lui dit ,

*O vous , dont le sommeil tient les
sens assoupis ,*

*Ma mere , ecoutez-moi , prenez pitié
d'un fils.*

Quand ces vers sont récités (8) d'un ton lugubre , & qui émeut tous les spectateurs , il est difficile de ne pas croire dignes de pitié , ceux à qui les devoirs funèbres n'ont pas été rendus.

*Souffrez que d'un bûcher les flammes
honorables.*

*Dérobent aux Vautours mes restes
déplorables :*

(7) Polydore adresse ces paroles à Iliane , qui étoit sa sœur , mais qu'il croyoit sa mere. Voyez *Hygin* , Fab. 109 , & les Commentateurs d'*Horace* , sur le vers 16. de la Sat. V , liv. I.

(8) *Flebilibus modis* : ce qui doit s'entendre de la flûte qui accompagnoit , & qui dirigeoit la voix du Comédien.

• (Il craint que si ses membres sont déchirés , il ne puisse s'en servir ; mais il ne le craint pas si on les brûle.)

*Et ne leur laissez pas , sur ces champs
désolés ,*

*Traîner d'un Roi sanglant les os demi-
brûlés.*

Puisqu'il (9) récite de si beaux vers au son de la flûte , je ne vois pas de quoi il a peur. Un principe certain , c'est qu'on ne doit point se mettre en peine de ce qui n'arrive qu'après la mort , quoiqu'il y ait des fous qui étendent leur vengeance jusque sur le cadavre de leur ennemi.

Thyeste , dans une Tragédie d'Ennius , faisant des imprécations contre Atrée , lui souhaite de périr par un naufrage. C'est lui souhaiter un affreux genre de mort , & qui fait cruellement souffrir. Mais ce qu'il ajoute :

(9) Plaifanterie : car il confond à dessein l'Acteur qui joue la Comédie , il le confond , dis-je , avec le personnage qui est représenté par l'Acteur.

*Que pousse sur un roc de pointes
hérissé ,*

*Il meure furieux , de mille coups
percé ;*

*Que de leur sang impur ses entrailles
livides*

Noircissent les ronces arides ;

c'est une imprécation bien vaine , car le rocher où il veut qu'on l'attache , n'est pas plus insensible que le cadavre , pour lequel il s'imagine que ce sera un grand tourment d'y être attaché. La peine seroit horrible pour qui la sentiroit , elle est nulle pour qui ne sent rien. Il ajoute encore une autre chose , qui n'est pas moins frivole :

*Et qu'exclus de la tombe , il soit
privé du port ,*

*Qui nous met à l'abri des atteintes
du sort.*

Quelle erreur de se figurer que le tombeau soit comme un port où le cadavre est à l'abri , & où le mort prend du repos ! Pélops n'est pas excusable

d'avoir si mal endoctriné son fils , & de ne lui avoir pas donné de plus saines idées.

Mais pourquoi nous arrêter aux opinions de quelques particuliers ? Tous les peuples ont leurs préjugés. Les Egyptiens embaument les morts , & les gardent dans leurs maisons. Les Perses les enduisent de cire pour les conserver le plus qu'ils peuvent. Les Mages n'enterrent les leurs , qu'après les avoir fait déchirer par des bêtes. En Hyrcanie on croit que d'être mangé par un chien , c'est le tombeau le plus honorable. Ils ont pour cet effet une espèce particulière de chiens , dont ils font grand cas. Les riches en nourrissent chez eux pour leur personne ; il y en a de nourris pour le commun aux frais du public ; & chacun selon ses facultés pourvoit à ce qu'il soit déchiré après sa mort. Chrysippe , qui se plaisoit fort aux recherches historiques , parle de quantité d'autres coutumes semblables , mais parmi lesquelles il s'en trouve de si vilaines , que j'aurois horreur de les rapporter.

On voit donc par tout ce que j'ai

dit que nous n'avons point à nous inquiéter de nos funérailles. Mais d'un autre côté aussi nous ne devons pas négliger celles de nos proches, quoique les morts ne sachent point ce qui se fait pour eux. C'est aux vivans à regarder ce qu'ils doivent en pareil cas à la bienséance, & à la coutume ; persuadés que c'est leur affaire propre, & que les morts n'y sont intéressés en rien.

Quant aux mourans, ce leur est une ressource bien consolante, que le souvenir d'une belle vie. En quelque temps que meure un homme qui a toujours fait tout le bien qu'il a pu, il n'a point à se plaindre de n'avoir pas vécu assez. Pour moi, je me suis vû en diverses conjonctures, où ma mort se fût placée bien à propos : & plût-à-Dieu n'eût-elle pas tardé à venir ! Je ne pouvois m'acquérir une plus haute réputation ; j'avois rempli tous les devoirs de la société ; il ne me restoit qu'à combattre la fortune. Aujourd'hui donc, si ma raison n'a pas la force de m'aguerrir contre la mort, je n'ai qu'à me remettre devant les yeux ce que j'ai

fait, & je trouverai que ma vie n'aura pas été trop courte, à beaucoup près. Car enfin, quoique l'anéantissement nous rende insensibles, cependant la gloire qu'on s'est acquise, est un bien dont il ne nous prive pas : & quoiqu'on ne recherche point la gloire directement pour elle-même, elle ne laisse pas pourtant de marcher toujours à la suite de la vertu, comme l'ombre à côté du corps.

Il est bien vrai que quand les hommes s'accordent unanimement à louer les vertus d'un mort, ces louanges font plus d'honneur à ceux qui les donnent, qu'elles ne servent à la félicité de celui qui en est l'objet. Mais après tout, de quelque manière qu'on l'entende, je ne saurois dire qu'aujourd'hui Lycurgue & Solon n'aient pas la gloire d'avoir été de grands législateurs : que Thémistocle & qu'Epaminondas n'aient pas celle d'avoir été de grands guerriers. Plutôt Salamine sera ensevelie dans la mer, qu'on ne perdra le souvenir de la victoire remportée à Salamine : & plutôt la ville de Leuctres sera détruite, que la bataille de Leu-

êtres ne tombera dans l'oubli. Des noms encore plus durables, sont ceux de Curius, de Fabricius, de Calatinus, des deux Scipions, des deux Africains, de Maximus, de Marcellus, de Paulus, de Caton, de Lélius & de bien d'autres Romains.

Quiconque fera parvenu à retracer en soi quelques-unes de leurs vertus ; & cela, non pas dans l'esprit du peuple, mais au jugement des Sages ; il n'a, si l'occasion s'en présente, qu'à marcher d'un pas intrépide à la mort, persuadé que mourir est le souverain bien, ou que du moins ce n'est pas un mal.

Il souhaitera même d'être surpris au milieu de ses prospérités, parce que le plaisir de les accroître ne sauroit être aussi vif pour lui, que le chagrin qu'il risque d'en déchoir. Et c'est apparemment ce qu'un Lacédémonien vouloit faire entendre à Diagoras de Rhodes, lequel, après avoir été autrefois couronné lui-même aux Jeux Olympiques, eut la joie d'y voir ses deux fils couronnés dans une même journée. Il aborda le vieux Athlète, & dans son

compliment , Mourez , lui dit-il , *car vous ne monterez pas au Ciel*. On attache parmi les Grecs , ou plutôt anciennement on attachoit à ces sortes de victoires beaucoup d'honneur , peut-être trop. Ainsi ce Lacédémonien jugeoit qu'une famille , qui avoit elle seule remporté trois prix à Olympie , ne pouvoit aspirer à rien de plus grand ; & que Diagoras par conséquent seroit heureux s'il ne demeurât pas plus long-temps exposé aux coups de la fortune.

Je vous avois d'abord répondu en peu de mots : & ce peu vous suffisoit à vous , car vous étiez convenu qu'après la mort on ne souffroit pas. J'ai poussé ensuite mes réflexions plus loin , exprès pour avoir de quoi nous consoler , quand nous venons à perdre quelqu'un de nos amis. Si nos intérêts en souffrent , & que ce soit là ce qui cause notre affliction , il faut y mettre des bornes , pour n'en pas laisser voir le principe , qui est l'amour de nous-mêmes. Mais ce sera un tourment affreux , intolérable , si nous avons dans l'esprit que les personnes qui sont l'ob-

jet de nos regrets, conservent du sentiment, & se trouvent plongées dans ces horreurs, dont le peuple se forge l'idée. J'ai voulu me désabuser là-dessus une bonne fois pour toutes : & de là vient que peut-être j'ai été trop long,

L'AUDITEUR.

Vous trop long ? Du moins ce n'a pas été pour moi. Par la première partie de votre discours, vous m'avez fait désirer la mort : par la dernière, vous me l'avez fait regarder, ou avec indifférence, ou avec mépris : & ce qui résulte enfin de ce que j'ai entendu, c'est que la mort bien sûrement ne doit point être comptée au nombre des maux.

CICÉRON.

Attendez-vous, que suivant les préceptes de la Rhétorique, je fasse ici une péroraison ? Ou plutôt, ne faut-il pas que je renonce pour jamais à tout ce qui sent l'Orateur ?

L'AUDITEUR.

Vous auriez tort de renoncer à un

art qui vous doit une partie de sa gloire. Et pour le dire franchement, vous lui devez la vôtre. Ainsi voyons cette péroraison. J'en suis curieux.

CICÉRON.

On a coutume dans les écoles de faire voir quelle opinion les Dieux ont de la mort : & cela, non par des fictions, mais par des récits tirés d'Hérodote, & de plusieurs autres auteurs.

On raconte sur-tout la fameuse histoire d'une Prêtresse d'Argos, & de Cléobis & Biton ses enfans. Un jour de sacrifice solennel, cette Prêtresse devant se trouver dans le temple à heure marquée, & les bœufs qui devoient la conduire, tardant trop à venir ; ses deux enfans aussi-tôt quittèrent leurs habits, se frottèrent d'huile, & s'étant attelés eux-mêmes, traînèrent le char jusqu'au temple, qui étoit assez éloigné de la ville. Quand la Prêtresse fut arrivée, elle pria Junon de leur accorder, en reconnoissance de leur amour filial, le plus grand bien qui puisse arriver à l'homme : ils soupèrent avec leur mere,

ils s'endormirent après, & le lendemain matin on les trouva morts.

Trophonius & Agamède firent, dit-on, une prière semblable, après qu'ils eurent bâti le temple de Delphes. En récompense d'un travail si considérable, ils demandèrent à Apollon ce qui pouvoit leur être le plus avantageux, sans rien spécifier. Apollon leur fit entendre qu'à trois jours de là ils seroient exaucés : & le troisième jour on les trouva morts. D'où l'on infère qu'Apollon, ce Dieu à qui tous les autres Dieux ont donné en partage la connoissance de l'avenir, a jugé que la mort étoit le plus grand bien de l'homme.

On rapporte aussi de Silène, qu'ayant été pris par le Roi Midas, il lui enseigna comme une maxime d'assez grand prix pour payer sa rançon, *Que le mieux qui puisse arriver à l'homme, c'est de ne point naître ; & que le plus avantageux pour lui, quand il est né, c'est de mourir promptement.* Euripide, dans une de ses Tragédies, a employé cette pensée.

*Qu'à l'un de nos amis un enfant
viennè à naître ,*

*Loin de fêter ce jour ainsi qu'un jour
heureux ,*

*On devroit au contraire en pleurer
avec eux.*

*Mais si ce même enfant aussi-tôt
cessoit d'être ,*

*C'est alors qu'il faudroit , en bénis-
sant le sort ,*

*Aller fêter le jour d'une si prompte
mort.*

Il y a quelque chose de semblable dans la Consolation de Crantor , où il est dit qu'un certain Elysius de Térine , au désespoir d'avoir perdu son fils , alla pour savoir la cause de sa mort , dans un lieu où l'on évoque les ombres ; & que là , pour réponse on lui donna ces vers par écrit.

*La mort est un bien désirable.
Les hommes dans l'erreur connoissent
peu ce bien.*

Ton cher fils en jouit par un sort favorable.

C'est son avantage & le tien.

Voilà sur quelles autorités (1) on dit dans les écoles, que les Dieux ont décidé cette question. Et nous avons même l'Éloge de la mort, composé par Alcidas, qui fut un des grands Rhéteurs de l'Antiquité. Il a bâti son discours sur l'énumération des misères humaines : les raisons spéculatives des Philosophes ne s'y trouvent pas : mais du côté de l'éloquence, le discours a son mérite. Toutes les fois que les autres Rhéteurs parlent des morts souffertes pour la patrie, ils en parlent comme de morts, non-seulement glorieuses, mais heureuses. Ils exaltent la mort d'Erechtée, & celle

(1) Mais toutes ces prétendues autorités sont détruites par un raisonnement de Sappho, qu'Aristote nous a conservé dans sa Rhétorique, liv. II, chap. 23. *C'est un mal que la mort, disoit Sappho : & la preuve que les Dieux l'ont ainsi jugé, c'est qu'aucun d'eux n'a encore voulu mourir.*

de ses filles qui eurent le courage de prodiguer leur vie pour le salut des Athéniens. Ils exaltent la mort de Codrus, qui, pour n'être point reconnu à ses habits royaux, se déguisa en esclave, & se jeta au milieu des ennemis, parce que l'Oracle avoit répondu qu'Athènes remporteroit la victoire, si son Roi étoit tué dans le combat. Ils n'oublient pas Ménécée, qui, sur un Oracle à peu près semblable, versa son sang pour sa patrie. Ils comblent d'éloges Iphigénie, qui se fit conduire en Aulide & demanda d'y être immolée, pour acheter au prix de ses jours la perte des ennemis. De-là passant à des temps moins reculés, ils célèbrent la mémoire (2) d'Harmodius, & d'Aristogiton; celle de (3) Léonidas parmi

(2) Harmodius & Aristogiton conjurèrent contre les fils de Pisistrate, Tyran d'Athènes. Ils n'en tuèrent que l'un, & ils périrent dans cette conjuration, la dernière année de l'Olympiade 66.

(3) Léonidas, chef des Lacédémoniens, défendit le pas des Thermopyles avec une poignée de Grecs, contre une effroyable

les Spartiates ; celle (4) d'Epaminondas parmi les Thébains. Et combien y a-t-il de nos Romains , qui ont regardé une mort accompagnée de gloire , comme le plus digne objet de leurs desirs ? Mais les Rhéteurs Grecs n'en font pas mention , parce qu'ils ne les connoissent point.

Après de si grands exemples , ne laissons pas d'employer toutes les forces de l'Eloquence , comme si nous haranguions du haut d'une Tribune , pour obtenir des hommes , ou qu'ils commencent à désirer la mort , ou que du moins ils cessent de la craindre. Car enfin , si elle ne les anéantit pas , & qu'en mourant ils ne fassent que changer de séjour : y a-t-il rien de plus dé-

armée de Perses , commandée par Xerxès. Voyez Hérodote , liv. VII.

(4) Qui ne connoît Epaminondas ? A quoi bon des remarques en pareils cas ? Aujourd'hui , pour satisfaire des lecteurs paresseux , & qui ne veulent pas même ouvrir un Dictionnaire , il faudroit qu'un pauvre Traducteur prit à tout bout de champ la peine de transcrire des pages entières de son Moréri.

sirable pour eux ? Et si elle les anéantit : quel plus grand avantage que de s'endormir au milieu de tant de misères , & d'être doucement enveloppé d'un sommeil qui ne finit plus ?

Je trouve , cela étant , que notre Ennius , lorsqu'il disoit ;

*Qu'on ne me rende point de funèbres
hommages ,*

parloit mieux que le sage Solon , qui , au contraire , dit ,

*Qu'au jour de mon trépas , tous mes
amis en deuil*

*Gémissent : & de pleurs arrosent mon
cercueil.*

Pour nous , au cas que nous recevions du Ciel quelque avertissement d'une mort prochaine , obéissons avec joie , avec reconnoissance , bien convaincus que l'on nous tire de prison , & que l'on nous ôte nos chaînes , afin qu'il nous arrive , ou de retourner dans le séjour éternel , notre véritable patrie ; ou d'être à jamais quittes de tout sentiment , & de tout mal.

Que si le Ciel nous laisse notre dernière heure inconnue ; tenons-nous dans une telle disposition d'esprit , que ce jour si terrible pour les autres , nous paroisse heureux. Rien (5) de ce qui a été déterminé , ou par les Dieux immortels , ou par notre commune mere la Nature , ne doit être compté pour un mal. Car enfin , ce n'est pas le hasard , ne n'est pas une cause aveugle qui nous a créés : mais nous devons l'être certainement à quelque puissance , qui veille sur le genre humain. Elle ne s'est pas donné le soin de nous produire , & de nous conserver la vie , pour nous précipiter , après

(5) Toute la substance de cette Tusculane est renfermée dans les dix ou douze lignes suivantes : & il faut convenir que c'est là tout ce qu'on pouvoit attendre de plus raisonnable d'un Païen. Cicéron , suivant l'idée qu'il se formoit d'un Etre suprême , ne le considéroit que comme une Bonté infinie. Mais la Religion nous enseigne , qu'en Dieu la Bonté est inséparable de la Justice ; & que comme il y a des récompenses éternelles pour les gens de bien , il y a des peines éternelles pour les coupables.

nous avoir fait éprouver toutes les misères de ce monde , dans une mort suivie d'un mal éternel. Regardons plutôt la mort comme un asyle , comme un port qui nous attend. Plut-à-Dieu que nous y fussions menés à pleines voiles ! Mais les vents auront beau nous retarder , il faudra nécessairement que nous arrivions , quoiqu'un peu plus tard. Or , ce qui est pour tous une nécessité , seroit-il pour moi seul un mal ?

Vous me demandiez une péroration , en voilà une , afin que vous ne m'accusiez pas d'avoir rien omis.

L'AUDITEUR.

Je sens qu'elle me donne encore de nouvelles forces contre les approches de la mort.

CICÉRON.

J'en suis ravi. Mais présentement

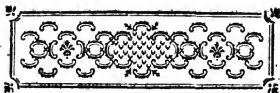
Je ne m'étens pas ici là-dessus , pour ne pas répéter ce que j'ai dit dans mes *Remarques sur la Théologie des Philosophes Grecs* , dont j'ai accompagné les *Entretiens sur la nature des Dieux*.

174 *DE LA MORT, TUSCUL. I.*

fongérons à prendre un peu de repos.
Demain , & tout le temps que nous
ferons à Tusculum , nous continuerons
nos entretiens , où sur-tout nous tra-
vaillerons à nous guérir de nos cha-
grins , de nos terreurs , de nos passions.
C'est de toute la Philosophie ce qu'on
peut recueillir de plus utile.

A V I S.

*Par les chiffres qui sont aux marges
du Texte ; on voit à quelles pages du
Français se rapportent les pages du Latin.*



M. TULLII CICERONIS
TUSCULANARUM
QUÆSTIONUM

Liber I. *De contemnenda morte.*

I. CUM defensionum laboribus, senatoriisque muneribus, aut omnino, aut magna ex parte, essem aliquando liberatus; retuli me, Brute, te hortante maximè, ad ea studia, quæ retenta animo, remissa temporibus, longo intervallo intermissa revocavi. Et cum omnium artium, quæ ad rectam vivendi viam pertinerent, ratio & disciplina, studio sapientiæ, quæ Philosophia dicitur, 38 contineretur; hoc mihi Latinis literis illustrandum putavi. Non quia Philosophia Græcis & literis & doctoribus percipi non posset: sed meum semper iudicium fuit, omnia nostros aut invenisse per se sapientius, quàm Græcos; aut accepta ab illis fecisse meliora, quæ quidem digna statuisent, in quibus elaborarent. Nam mores & instituta vitæ, resque domesticas ac familiares nos profectò & melius tuemur & lautius;

H iv

rem verò publicam nostri majores certè melioribus temperaverunt & institutis & legibus. Quid loquar de re militari ? in qua cùm virtute nostri multùm valuerunt , tum plus etiam disciplinâ. Jam illa , quæ naturâ , non literis assecuti sunt , neque cum Græcia , neque ulla cum gente sunt conferenda. Quæ enim tanta gravitas , quæ tanta constantia ; magnitudo animi , probitas , fides , quæ tam excellens in omni genere virtus in ullis fuit , ut sit cum majoribus nostris comparanda ? Doctrinâ Græcia nos & omni litterarum genere superabat ; in quo erat facile vincere non repugnantes. Nam cùm apud Græcos antiquissimum sit è doctis genus poëtarum , siquidem Homerus fuit & Hesiodus ante Romam conditam , Archilochus regnante Romulo ; seriùs poëticam nos accepimus : annis enim fere cccccx post Romam conditam Livius fabulam dedit , C. Claudio Cæci filio , M. Tuditano consulibus , anno ante natum Ennium , qui fuit major natu , quàm Plautus , & Nævius.

II. Serò igitur à nostris poëtæ vel cogniti , vel recepti. Quanquam est in Originibus , solitos esse in epulis canere convivas ad tibicinem de clarorum hominum virtutibus. Honorem tamen huic generi non fuisse declarat oratio Catonis , in qua objecit ut probrum Marco Nobiliori , quòd is in provinciam poëtas duxisset. Duxerat autem consul ille in Ætoliam , ut scimus , Ennium. Quominus igitur honoris erat poëtis , eo minora

studia fuerunt. Nec tamen, si qui magnis ingeniis in eo genere extiterunt, non satis Græcorum gloriæ responderunt. An censemus, si Fabio, nobilissimo homini, laudi datum esset quòd pingeret, non multos etiam apud nos futuros Polycletos & Parrhasios fuisse? Honos alit artes, omnesque incenduntur ad studia gloriæ: jacentque ea ⁴² semper, quæ apud quosque improbantur. Summam eruditionem Græci sitam censebant in nervorum, vocumque cantibus. Igitur & Epaminondas princeps, meo judicio, Græciæ, fidibus præclare cecinisse dicitur: Themistoclesque aliquot ante annos, cum in epulis recusasset lyram, habitus est indolentior. Ergo in Græcia Musici floruerunt; discebantque id omnes; nec, qui nesciebat, satis excultus doctrinâ putabatur. In summo apud illos honore Geometria fuit: itaque nihil Mathematicis illustrius. At nos, metiendi ratiocinandique utilitate, hujus artis terminavimus modum.

III. At contrà, Oratorem celeriter complexi sumus; nec eum primò eruditum, aptum tamen ad dicendum; post autem eruditum. Nam Galbam, Africanum, Lælium, doctos fuisse traditum est; studiosum autem eum, qui iis ætate anteibat, Catonem; post verò, Lepidum, Carbonem, Gracchos: ⁴³ deinde ita magnos nostram ad ætatem, ut non multum aut nihil omnino Græcis cederetur. Philosophia jacuit usque ad hanc ætatem, nec ullum habuit lumen literarum Læ-

tinarum : quæ illustranda & excitanda nobis
 est ; ut , si occupati profuimus aliquid civibus
 nostris , profimus etiam , si possumus , otiosi.
 In quo eò magis est nobis elaborandum ;
 44 quoddam multi jam esse libri. Latini dicuntur
 scripti inconsideratè ab optimis illis quidem
 viris , sed non satis eruditis. Fieri autem
 potest , ut rectè quis sentiat , & id quod
 sentit , politè eloqui non possit : sed manda-
 re quemquam literis cogitationes suas , qui
 eas nec disponere , nec illustrare possit ,
 nec delectatione aliquâ allicere lectorem ;
 hominis est intemperanter abutentis otio &
 literis. Itaque suos libros ipsi legunt cum
 suis , nec quisquam attingit , præter eos qui
 45 eandem licentiam scribendi sibi permitti vo-
 lunt. Quare , si aliquid oratoris laudis nostrâ
 attulimus industriâ , multò studiosius Philoso-
 phiæ fontes aperiemus , è quibus etiam illa
 manabant.

IV. Sed , ut Aristoteles , vir summo in-
 genio , scientiâ , copiâ , cum motus esset Iso-
 cratis rhetoris gloriâ , dicere etiam cœpit
 adolescentes docere , & prudentiam cum
 eloquentia jungere : sic nobis placet , nec
 pristinum dicendi studium deponere , & in
 hac majore & uberiore arte versari. Hanc
 enim perfectam philosophiam semper judi-
 cavi , quæ de maximis quæstionibus copiosè
 46 posset , ornatèque dicere. In quam exercita-
 tionem ita nos studiosè operam dedimus ,
 ut jam etiam scholas Græcorum more habe-
 re auderemus : ut nuper tuum post discessum

in Tusculano, cum essent complures mecum familiares, tentavi, quid in eo genere possem. Ut enim antea declamitabam causas, quod nemo me diutius fecit: sic hæc nunc mihi senilis est declamatio. Ponere jubebam, 47 de quo quis audire vellet: ad id aut sedens, aut ambulans disputabam. Itaque dierum quinque Scholas, ut Græci appellant, in totidem libros contuli. Fiebat autem ita, ut, cum is qui audire vellet, dixisset, quid sibi videretur, tum ego contra dicerem. Hæc 48 est enim, ut scis, vetus & Socratica ratio contra alterius opinionem differendi: nam ita facillimè, quid veri simillimum esset, inveniri posse, Socrates arbitrabatur. Sed quò commodius disputationes nostræ explicentur, sic eas exponam, quasi agatur res, non quasi narretur. Ergo ita nascetur exordium.

V. *A.* Malum mihi videtur esse mors. *M.* Hisne qui mortui sunt, an his quibus moriendum est? *A.* Utrisque. *M.* Est miserum igitur, quoniam malum. *A.* Certè. 49 *M.* Ergo & ii quibus evenit jam ut morerentur, & ii quibus eventurum est, miseri. *A.* Mihi ita videtur. *M.* Nemo ergo non miser. *A.* Prorsus nemo. *M.* Et quidem, si tibi constare vis, omnes quicumque nati sunt eruntve, non solum miseri, sed etiam semper miseri. Nam si solos eos diceres miseros, quibus moriendum esset; neminem tu quidem eorum, qui viverent, exciperes: moriendum est enim omnibus: esset tamen miseriæ finis in morte. Quoniam autem etiam

50 mortui miseri sunt ; in miseriam nascimur sempiternam : necesse est enim miseros esse eos , qui centum millibus annorum antè occiderunt , vel potiùs omnes quicumque nati sunt. *A.* Ita prorsus existimo. *M.* Dic , quæso , num te illa terrent ? Triceps apud inferos Cerberus ? Cocyti fremitus ? transvectio Acherontis ? mento summam aquam attingens siti enectus Tantalus ? num

— *illud quod Sisyphu' versat*

51 *Saxum sudans nitendo , neque proficit hilum ?* Fortasse etiam inexorabiles iudices Minos & Rhadamanthus ; apud quos nec te L. Crassus defendet , nec M. Antonius : nec , quoniam apud Græcos iudices res agatur , poteris adhibere Demosthenem ; tibi ipsi pro te erit maximâ coronâ causa dicenda. Hæc fortasse metuis , & idcirco mortem censes esse sempiternum malum.

VI. *A.* Adeone me delirare censes , ut ista esse credam ? *M.* An tu hæc non credis ? *A.* Minimè verò. *M.* Malè hercule narras. *A.* Cur , quæso ? *M.* Quia disertus esse possem , si contra ista dicerem. *A.* Quis enim 52 non in ejusmodi causa ? aut quid negotii est , hæc poëtarum & pictorum portenta convincere ? *M.* Atqui pleni sunt libri contra ista ipsa differentium philosophorum. *A.* Ineptè fanè : quis enim est tam excors , quem ista moveant ? *M.* Si ergo apud inferos miseri non sunt , ne sunt quidem apud inferos ulli. *A.* Ita prorsus existimo. *M.* Ubi sunt ergo hi , quos miseros dicis ? aut quem locum in-

colunt ? Si enim sunt , nusquam esse non possunt. *A.* Ego verò nusquam esse illos 53 puto. *M.* Igitur ne esse quidem. *A.* Prorsus isto modo ; & tamen miseros , ob id ipsum quidem quia nulli sunt. *M.* Jam mallem Cerberum metueres , quàm ista tam inconsideratè diceres. *A.* Quid tandem ? *M.* Quem esse negas , eundem esse dicis. Ubi est acumentuum ? Cùm enim miserum esse dicis , tum eum , qui non sit , dicis esse. *A.* Non sum 54 ita hebes , ut istud dicam. *M.* Quid dicis igitur ? *A.* Miserum esse , verbi causâ , *M.* Crasum , qui illas fortunas morte dimiserit : miserum *Cn.* Pompeium , qui tantâ gloriâ , dignitate tantâ sit orbatus : omnes denique miseros , qui hâc luce careant. *M.* Revolveris eòdem ; sint enim oportet , si miseri sunt : tu autem modò negabas eos esse , qui mortui essent : si igitur non sunt , nihil possunt esse : ita ne miseri quidem sunt. *A.* Non dico fortasse etiam , quod sentio : nam istud ipsum 55 sum , non esse , cùm fueris , miserrimum puto. *M.* Quid miserius , quàm omnino nunquam fuisse ? Ita qui nondum nati sunt , miseri jam sunt , quia non sunt : & nos ipsi , si post mortem miseri futuri sumus , miseri fuimus , antequàm nati. Ego autem non commemini , antequàm sum natus , me miserum. Tu si meliore memoriâ es , velim scire , ecquid de te recordere.

VII. *A.* Ita jocularis , quasi ego dicam eos esse miseros , qui nati non sunt : & non eos miseros , qui mortui sunt. *M.* Esse ergo 56

dicis. *A.* Immo, quia non sunt, cùm fuerint; eos miseros esse. *N.* Pugnantia te loqui non vides? Quid enim tam pugnat, quàm non modò miserum, sed omnino quidquam esse, qui non sit? An tu egressus portâ Capenâ, cùm Calatini, Scipionum, Serviliorum, Metellorum sepulcra vides, miseros putas illos?

A. Quoniam me verbo premis, posthac non dicam, *miseros esse*, sed tantùm, *miseros*, ob id ipsum quia non sunt. *M.* Non dicis igitur, *miser est M. Crassus*; sed tantùm,

57 *miser M. Crassus.* *A.* Ita planè. *M.* Quasi non necesse sit quicquid isto modo pronuncies, id aut esse, aut non esse. An tu dialecticis ne imbutus quidem es? in primis enim hoc traditur: Omne pronunciatum (sic enim mihi in præsentia occurrit, ut appellarem ἀξιωμα; utar post alio, sed si invenero melius) id ergo est pronunciatum, quod est verum aut falsum. Cùm igitur dicis, *Miser M. Crassus*, aut hoc dicis, *Miser est M. Crassus*, ut possit judicari verum id, falsumne sit: aut nihil dicis omnino. *A.* Age, jam concedo non esse miseros, qui mortui sunt: quoniam extorsisti ut faterer, qui omnino non essent, eos ne miseros quidem esse posse. Quid? qui vivimus, cùm moriendum sit, nonne miseri sumus? Quæ enim potest in vita esse jucunditas, cùm dies & noctes cogitandum sit, jam jamque esse moriendum?

58 VIII. *M.* Ecquid ergo intelligis, quantum malij de humana conditione dejeceris? *A.*

Quonam modo ? *M.* Quia , si mori etiam mortuis miserum esset , infinitum quoddam & sempiternum malum haberemus in vita. Nunc video calcem ; ad quam cum sit decursus , nihil sit præterea extimescendum. Sed tu mihi videris Epicharmi , acuti nec insulsi hominis , ut Siculi , sententiam sequi. *A.* Quam ? non enim novi. *M.* Dicam , si potero , latinè : scis enim me græcè loqui in latino sermone non plus solere , quàm in græco latinè. *A.* Et rectè quidem : sed quæ tandem est Epicharmi ista sententia ? *M.*

Emori nolo : sed me esse mortuum nihil æstimo.

A. Jam agnosco græcum : & quoniam coëgisti , ut concederem , qui mortui essent , eos miseros non esse ; perface , si potes , ut ne moriendum quidem esse miserum putem.

M. Jam istud quidem nihil negotii est : sed etiam majora molior. *A.* Quo modo nihil negotii est ? aut quæ sunt tandem ista majora ? *M.* Quia , quoniam post mortem nihil

est mali , ne mors quidem est malum ; cui proximum tempus est post mortem , in quo mali nihil esse concedis : ita ne moriendum quidem esse , malum est. Id est enim , perveniendum esse ad id , quod non esse malum confitemur. *A.* Uberius ista , quæso : hæc enim spinosiora prius , ut confitear , me cogunt , quàm ut assentiar. Sed quæ sunt ea , quæ dicis te majora moliri ? *M.* Ut doceam ; si possim , non modò malum non esse , sed bonum etiam esse mortem. *A.* Non postulo

id quidem ; ayeo tamen audire : ut enim

non efficias quod vis; tamen, mors ut malum non sit, efficies. Sed nihil te interpellabo: continentem orationem audire malo.

M. Quid? si te rogavero aliquid, nonne respondebis? *A.* Superbum id quidem est: sed, nisi quid necesse erit, malo ne roges.

IX. M. Geram tibi morem, & ea quæ vis, ut potero, explicabo: nec tamen quasi Pythius Apollo, certa ut sint & fixa quæ dixerò: sed ut homunculus unus è multis, 62 probabilia conjecturâ sequens. Ultrà enim quò progrediar, quàm ut veri videam similia, non habeo. Certa dicent ii, qui & percipi ea posse dicunt, & se sapientes esse profitentur. *A.* Tu, ut videtur: nos ad audiendum parati sumus. *M.* Mors igitur ipsa, quæ videtur notissima res esse, quid sit, primum est videndum. Sunt enim qui discessum animi à corpore putent esse mortem. Sunt qui nullum censeant fieri discessum, sed unà animum & corpus occidere, animumque in corpore extingui. Qui discedere animum censent; alii statim dissipari, alii diù permanere, alii semper. Quid sit porro ipse animus, aut ubi, aut unde, magna dissensio est. Aliis cor ipsum animus videtur: ex 63 quo excordes. vecordes, concordesque dicuntur; & Nasica ille prudens, bis consul, Corculum; &

Egregiè cordatus homo Catus Æliu' Sextus.

Empedocles animum esse censet cordi suffusum sanguinem. Aliis pars quædam cerebri

visa est animi principatum tenere. Aliis nec cor ipsum placet, nec cerebri quanquam partem esse animum: sed alii in corde, alii in cerebro dixerunt animi esse sedem & locum. Animum autem alii animam, ut ferè nostri; declarat nomen: nam & agere animam, & efflare dicimus, & animosos, & bene animatos, & ex animi sententia: ipse enim animus ab anima dictus est. Zenoni Stoico animus, ignis videtur.

X. Sed hæc quidem, quæ dixi, cor, sanguinem, cerebrum, animum, ignem, vulgò: reliqua ferè singuli, ut multi antè veteres. Proximè autem Aristoxenus, musicus, 64 idemque philosophus, ipsius corporis intentionem quandam, velut in cantu & fidibus, quæ harmonia dicitur: sic ex corporis totius natura & figura varios motus cieri tanquam in cantu sonos. Hic ab artificio suo non recessit: & tamen dixit aliquid, quod ipsum quale esset, erat multò antè & dictum & explanatum à Platone. Xenocrates animi 65 figuram & quasi corpus negavit esse, verum numerum dixit esse, cujus vis, ut jam antea Pythagoræ visum erat, in natura maxima esset. Ejus doctor Plato triplicem finxit animam: cujus principatum, id est, rationem, 66 in capite, sicut in arce, posuit: & duas partes separare voluit, iram & cupiditatem quas locis disclusit, iram in pectore, cupiditatem, subter præcordia locavit. Dicæarchus autem in eo sermone, quem Corinthi habitum tribus libris exponit; doctorum ho-

- minum disputantium, primo libro multos loquentes facit: duobus Pherecratem quandam Phthiotam senem, quem ait à Deucalione ortum, differentem inducit, nihil esse omninò animum, & hoc esse nomen totum inane, frustra que animalia & animantes appellari; neque in homine inesse animum vel animam, nec in bestia; vimque omnem eam, quâ vel agamus quid, vel sentiamus, in omnibus corporibus vivis æquabiliter esse fusam; nec separabilem a corpore esse; quippe quæ nulla sit: nec sit quidquam nisi corpus unum & simplex, ita figuratum, ut temperatione naturæ vigeat, & sentiat. Aristoteles longè omnibus (Platonem semper excipio) præstans & ingenio & diligentia, cum quatuor nota illa genera principiorum esset complexus, e quibus omnia orirentur,
- 67
68
69
XI. Nisi quæ me fortè fugiunt, hæ sunt ferè omnium de animo sententiæ. Democritum enim magnum quidem illum virum, sed levibus & rotundis corpusculis efficien-

tem animum concursu quodam fortuito ,
omittamus : nihil est enim apud istos , quod
non atomorum turba conficiat. Harum sen-
tentiarum quæ vera sit , Deus aliquis viderit ,
quæ veri simillima , magna quæstio est. 70
Utrum igitur inter has sententias dijudicare
malumus , an ad propositum redire ? *A.* Cu-
perem equidem utrumque , si posset : sed est
difficile confundere. Quare si , ut ista non
differantur , liberari mortis metu possumus ,
id agamus : sin id non potest nisi hac quæ-
stione animorum explicatâ , nunc , si vide-
tur , hoc ; illud aliàs. *M.* Quod malle te
intelligo , id puto esse commodius ; efficiet
enim ratio , ut , quæcumque vera sit earum
sententiarum , quas exposui , mors aut ma- 71
lum non sit , aut sit bonum potius. Nam si
cor , aut sanguis , aut cerebrum est animus ;
certè , quoniam est corpus , interibit cum
reliquo corpore : si anima est fortasse , diffi-
pabitur : si ignis , extinguetur : si est Aristo-
xeni harmonia , dissolvetur. Quid de Di-
cearcho , dicam , qui nihil omnino animum
dicat esse ? His sententiis omnibus nihil post
mortem pertinere ad quemquam potest :
pariter enim cum vita sensus amittitur. Non
sentientis autem , nihil est , ullam in partem
quod interfit. Reliquorum sententiæ spem
afferunt , si te fortè hoc delectat , posse ani-
mos , cùm e corporibus excesserint , in cœ-
lum quasi in domicilium suum pervenire.
A. Me verò delectat : idque primum ita esse 72
velim ; deinde , etiam si non sit , mihi tamen

persuaderi velim. *M.* Quid tibi ergo operâ nostrâ opus est ? num eloquentiâ Platonem superare possumus ? Evolve diligenter ejus eum librum , qui est de animo : amplius quod desideres , nihil erit. *A.* Feci mehercule , & quidem sæpius ; sed nesciò quo modo , dum lego , assentior : cùm posui librum , & mecum ipse de immortalitate animorum cœpi cogitare , assentio illa omnis elabitur. *M.* Quid hoc ? dasne aut manere animos post mortem , aut morte ipsa interire ? *A.* Do verò. *M.* Quid , si maneant ?

73 *A.* Beatos esse concedo. *M.* Si intereant ? *A.* Non esse miseros , quoniam ne sint quidem. Jam istuc , coacti à te , paullo antè concessimus. *M.* Quomodo igitur , aut cur mortem malum tibi videri dicis , quæ aut beatos nos efficiet , animis manentibus , aut non miseros , sensu carentes ?

74 XII. *A.* Expone igitur , nisi molestum est ; primùm animos , si potes , remanere : tum , si minùs id obtinebis , (est enim arduum) docebis carere omni malo mortem : ego enim istuc ipsum vereor ne malum sit , non dico carere sensu , sed carendum esse. *M.* Auctoribus quidem ad istam sententiam , quam vis obtineri , uti optimis possumus : quod in omnibus causis & debet & solet valere plurimum , & primùm quidem omni antiquitate ; quæ quo propiùs aberat ab ortu & divina progenie , hoc meliùs ea fortasse , quæ erant vera , cernebat. Itaque unum illud erat insitum priscis illis , quos Cascos

appellat Ennius, esse in morte sensum, neque excessu vitæ sic deleri hominem, ut funditus interiret. Idque cum multis aliis rebus, tum è pontificio jure & ceremoniis 75 sepulcrorum intelligi licet; quas maximis ingenjis præditi, nec tantâ curâ coluissent, nec violatas tam inexpiabili religione sanxissent, nisi hæsisset in eorum mentibus, mortem non interitum esse omnia tollentem atque delentem; sed quandam quasi migrationem commutationemque vitæ: quæ in claris viris & fœminis dux in cœlum solet esse; in cæteris humi & retineretur, & permaneret tamen. Ex hoc, & nostrorum opinione, *Romulus in cælo cum Diis agit ævum*, ut famæ assentiens dixit Ennius: & apud Græcos, indeque perlapsus ad nos, & usque ad Oceanum, Hercules tantus & tam præsens habetur deus. Hinc Liber deus, Semele natus, eâdemque famæ celebritate Tyndaridæ fratres, qui non modò adjuto- 76 res in præliis victoriæ populi Romani, sed etiam nuntii fuisse perhibentur. Quid? Ino Cadmi filia, nonne Leucothea nominata à Græcis, Matuta habetur à nostris? Quid? totum propè cœlum, ne plures persequar, nonne humano genere completum est?

XIII. Si verò scrutari vetera, & ex his ea quæ scriptores Græciæ prodiderunt, eruerre coner; ipsi illi majorum gentium Diij qui habentur, hinc à nobis profecti in cœlum reperientur. Quære, quorum demonstrantur sepulcra in Græcia; reminiscere, quoniam

es initiatus, quæ tradantur mysteriis : tum denique, quàm hoc latè pateat, intelliges. Sed qui nondum ea quæ multis post annis tractari cœpissent, Physica didicissent, tantum sibi persuaserant, quantum naturâ ad-
 77 monente cognoverant : rationes & causas rerum non tenebant ; visis quibusdam sæpe movebantur, hisque maxime nocturnis, ut viderentur ii, qui vitâ excefferant, vivere. Ut porro firmissimum hoc afferri videtur cur Deos esse credamus, quòd nulla gens tam fera, nemo omnium tam sit immanis, cujus mentem non imbuerit Deorum opinio : multi de Diis prava sentiunt : id enim vitioso more effici solet : omnes tamen esse vim & naturam divinam arbitrantur. Nec verò id collocutio hominum, aut consensus efficit : non institutis opinio est confirmata, non legibus. Omni autem in re consensus omnium gentium, lex naturæ putanda est. Quis est igitur, qui suorum mortem primum non eo lugeat, quòd eos orbatos vitæ commodis arbitretur ? Tolle hanc opinionem : luctum
 78 sustuleris. Nemo enim mœret suo incommodo. Dolent fortasse, & anguntur : sed illa lugubris lamentatio fletusque mœrens ex eo est, quòd eum, quem dileximus, vitæ commodis privatum arbitramur, idque sentire. Atque hæc ita sentimus naturâ duce, nullâ ratione, nullâque doctrinâ.

XIV. Maximum verò argumentum est naturam ipsam de immortalitate animorum tacitam judicare, quòd omnibus curæ sunt,

& maximæ quidem, quæ post mortem futura sint. *Serit arbores, quæ alteri sæculo profint*, ut ait Statius in Synephebis, quid spectans, nisi etiam postera sæcula ad se pertinere? Ergo arbores feret diligens agricola, quarum aspiciet baccam ipse nunquam? vir magnus leges, instituta, rempublicam non feret? Quid procreatio liberorum, quid propagatio nominis, quid adoptiones filiorum, quid testamentorum diligentia, quid ipsa sepulcrorum monumenta, quid elogia significant, nisi nos futura etiam cogitare? Quid illud? num dubitas, quin specimen naturæ capi deceat ex optima quaque natura? Quæ est igitur melior in hominum genere natura, quàm eorum qui se natos ad homines iuvandos, tutandos, conservandos arbitrantur? Abiit ad deos Hercules: numquam abiisset, nisi, cùm inter homines esset, eam sibi viam munivisset. Vetera jam ista. & religione omnium consecrata.

XV. Quid in hac republica tot tantosque viros ob rempublicam interfectos cogitasse arbitramur? iisdemne ut finibus nomen suum, quibus vita terminaretur? Nemo unquam sine magna spe immortalitatis se pro patria offerret ad mortem. Licuit esse otioso Themistocli; licuit Epaminondæ; licuit, ne & vetera, & externa quæram, mihi: sed nescio quomodo inhæret in mentibus quasi sæculorum quoddam augurium futurorum; idque in maximis ingeniis, altissimisque animis existit maximè, & apparet facillimè, Quo

quidem dempto; quis tam esset amens, qui semper in laboribus & periculis viveret? Loquor de principibus. Quid poëtæ? nonne post mortem nobilitari volunt? unde ergo illud?

Aspicite, ô cives, senis Ennii imagini formam:

- 81 *Hic vestrum panxit maxima facta patrum.*
Mercedem gloriæ flagitat, ab iis, quorum patres affecerat gloriâ. Idemque,

Nemo me lacrymis decoret, nec funera fletu Faxit. Cur? voluto vivu' per ora virum.

Sed quid poëtæ? Opifices etiam post mortem nobilitari volunt. Quid enim Phidias sui similem speciem inclusit in clypeo Minervæ, cum inscribere non liceret? Quid nostri philosophi? nonne in his libris ipsis, quos scribunt de contemnenda gloria, sua nomina inscribunt? Quod si omnium consensus naturæ vox est; omnesque, qui ubique sunt, consentiunt esse aliquid quod ad eos pertineat, qui vitâ cesserint? nobis quoque idem existimandum est. Et si, quorum aut ingenio aut virtute animus excellit, eos arbitramur, quia naturâ optimâ sunt, cernere naturæ vim maximè: verisimile est,

- 82 cum optimus quisque maximè posteritati serviat, esse aliquid, cujus is post mortem sensum sit habiturus.

XVI. Sed ut Deos esse naturâ opinamur; qualesque sint, ratione cognoscimus; sic permanere animos arbitramur consensu nationum omnium: qua in sede maneant, qualesque

lesque sint, ratione discendum est : cujus ignoratio finxit inferos, easque formidines, quas tu contemnere non sine causa videbare. In terram enim cadentibus corporibus, hisque humo testis, e quo dictum est humari, sub terra censebant reliquam vitam agi mortuorum. Quam eorum opinionem magni errores consecuti sunt ; quos auxerunt poëtae. Frequens enim confessus theatri, in quo sunt mulierculæ & pueri, movetur audiens tam grande carmen :

Adsum, atque advenio Acheronte vix viâ 83

altâ atque arduâ,

Per speluncas saxis structas asperis, pendentibus,

Maximis, ubi rigida constat crassa caligo inferûm.

Tantumque valuit error, qui mihi quidem jam sublatus videtur, ut, corpora cremata cum scirent, tamen ea fieri apud inferos fingerent, quæ sine corporibus, nec fieri possent, nec intelligi. Animos enim per se ipsos viventes non poterant mente completi ; formam aliquam, figuramque quærebant. Inde Homeri tota *νεκρῶν* : inde ea, quæ meus amicus Appius *νεκρομαντεία* faciebat : inde in vicinia nostra Averni lacus, *Unde animæ excitantur, obscurâ umbrâ, aperto ostio alti Acherontis, falso sanguine, imagines mortuorum.* Has tamen imagines loqui volunt ; quod fieri nec sine lingua, nec sine palato, nec sine faucium, laterumve, & pulmonum vi, & figura potest. Nihil enim animo vi-

- dere poterant : ad oculos omnia referebant.
- 85 Magni autem est ingenii revocare mentem a sensibus , & cogitationem ab consuetudine abducere. Itaque credo equidem etiam alios tot sæculis : sed , quod literis exstet , Pherecides Syrius primum dixit animos hominum esse sempiternos : antiquus sanè : fuit enim
- 86 meo regnante gentili. Hanc opinionem discipulus ejus Pythagoras maximè confirmavit : qui , cum Superbo regnante in Italiam venisset , tenuit magnam illam Græciam cum honore & disciplinâ , tum etiam auctoritate ; multaue sæcula postea sic viguit Pythagoreorum nomen , ut nulli alii docti viderentur.

- XVII. Sed redeo ad antiquos : rationem illi sententiæ suæ non ferè reddebant , nisi quid erat numeris aut descriptionibus explicandum. Platonem ferunt , ut Pythagoreos cognosceret , in Italiam venisse , & in ea cum alios multos , tum Archytam , Timæumque cognovisse , & didicisse Pythagorea omnia : primumque de animorum æternitate non solum sensisse idem , quod Pythagoras , sed rationem etiam attulisse : quam , nisi quid dicis , prætermittamus , & hanc totam spem
- 88 immortalitatis relinquamus. *A.* An tu , cum me in summam expectationem adduxeris , deferis ? Errare mehercule malo cum Platone , quem tu quanti facias scio , & quem ex tuo ore admiror , quàm cum istis vera sentire. *M.* Maeste virtute : ego enim ipse cum eodem ipso non invitus erraverim.

Num igitur dubitamus, an, sicut pleraque, sic & hoc? quanquam hoc quidem minimè; persuadent enim Mathematici, terram in medio mundo sitam ad universi cœli complexum quasi puncti instar obtinere, quod *κέντρον* illi vocant: eam porro naturam esse quatuor omnia gignentium corporum, ut quasi partita habeant inter se & divisa mo-
menta: terrena & humida suoapte nutu & suo pondere ad pares angulos in terram & in mare ferantur; reliquæ duæ partes, una ignea, altera animalis: ut illæ superiores in medium locum mundi gravitate ferantur & pondere, sic hæ rursus rectis lineis in cœlestem locum subvolent, sive ipsâ naturâ superiora appetente, sive quoddã gravioribus leviora naturâ repellantur. Quæ cum constent; perspicuum debet esse animos, cum e corpore excefferint, sive illi sint animales, id est, spirabiles, sive ignei, sublimè ferri. Si verò aut numerus quidam sit animus (quod subtiliter magis quàm dilucidè dicitur) aut quinta illa non nominata magis quàm non intellecta natura; multò etiam integriora ac puriora sunt, ut a terra longissimè se efferant. Horum igitur aliquid animus est, ne tam vegeta mens aut in corde, cerebrove, aut in Empedocleo sanguine
89 demersa jaceat.

XVIII. Dicæarchum verò cum Aristoxeno æquali & condiscipulo suo, doctos sanè homines, omittamus: quorum alter ne condoluisse quidem unquam videtur, qui ani-

num se habere non sentiat; alter ita delectatur suis cantibus, ut eos etiam ad hæc transferre conetur. Harmoniam autem ex intervallis sonorum nosse possumus; quorum varia compositio etiam harmonias efficit plures; membrorum verò situs & figura corporis, vacans animo, quam possit harmoniam efficere, non video. Sed hic quidem, quamvis eruditus sit, sicut est, hæc magistro concedat Aristoteli; canere ipse doceat: bene enim illo proverbio Græcorum præcipitur,

Quam quisque norit artem, in hac se exerceat.

- 91 Illam verò funditus ejiciamus individuorum corporum levium & rotundorum concursionem fortuitam: quam tamen Democritus concalefactam & spirabilem, id est, animalem esse voluit. Is autem animus, qui, si est horum quatuor generum, ex quibus omnia constare dicuntur, ex inflammata anima constat, ut potissimum videri video Panætio, superiora capeßat necesse est; nihil enim habent, hæc duo genera proni, & supera semper petunt. Ita, siue dissipantur, procul a terris id evenit: siue permanent & conservant habitum suum, hoc etiam magis necesse est ferantur ad cælum, & ab his perrumpatur & dividatur crassus hic & concretus aer, qui est terræ proximus. Calidior est enim, vel potius ardentior animus, quam est hic aer, quem modò dixi crassum atque concretum: quod ex eo sciri potest, quia corpora nostra terreno principiorum genere confecta, ardore animi concalescunt,

XIX. Accedit, ut eò faciliùs animus evā-
dat ex hoc aëre, quem sæpe jam appello,
eumque perrumpat, quòd nihil est animo 92
velocius; nulla est celeritas, quæ possit cum
animi celeritate contendere. Qui si perma-
net incorruptus, sui que similis; necesse est
ita feratur, ut penetret & dividat omne
cælum hoc, in quo nubes, imbres, venti-
que coguntur; quod & humidum & caligi-
nosum est propter exhalationes terræ. Quam
regionem cum superavit animus, naturam-
que sui similem contigit, & agnovit; jun-
ctus ex anima tenui, & ex ardore solis tem-
perato, ignibus insistit, & finem altiùs se
efferendi facit. Cum enim sui similem &
levitatem & calorem adeptus est, tanquam
paribus examinatus ponderibus, nullam in
partem movetur; eaque ei demum natura-
lis est sedes, cum ad sui simile penetravit,
in quo nullâ re egens aletur & sustentabitur
iisdem rebus, quibus astra sustentantur &
aluntur. Cumque corporis facibus inflam-
mari soleamus ad omnes ferè cupiditates;
eòque magis incendi, quòd iis æmulemur,
qui ea habeant, quæ nos habere cupiamus:
profectò beati erimus, cum, corporibus re-
lictis, & cupiditatum, & æmulationum eri-
mus expertes: quodque nunc facimus, cum 93
laxati curis sumus, ut spectare aliquid ve-
limus & visere: id multò tum faciemus li-
berius, totosque nos in contemplandis re-
bus perspiciendisque ponemus: propterea
quòd & naturâ inest mentibus nostris insa-

tiabilis quædam cupiditas veri videndi ; & oræ ipsæ locorum illorum , quò pervenerimus , quò faciliorem nobis cognitionem rerum cœlestium ; eò majorem cognoscendi cupiditatem dabunt. Hæc enim pulchritudo etiam in terris patriam illam & avitam , ut ait Theophrastus , philosophiam , cognitionis cupiditate incensam , excitavit. Præcipuè verò fruentur ea , qui tum etiam , cum , has terras incolentes , circumfusi erant caligine , tamen acie mentis dispicere cupiebant.

XX. Etenim si nunc aliquid assequi se putant , qui ostium Ponti viderunt , & eas angustias , per quas penetravit ea quæ est nominata Argo , quia

Argivi in ea delecti viri

Vestì petebant pellem inauratam arietis ;

aut hi , qui Oceani freta illa viderunt ,

Europam Libyamque rapax ubi dividit unda ;

quod tandem spectaculum fore putamus , cum totam terram contueri licebit ; ejusque cum situm , formam , circumscriptionem , tum & habitabiles regiones , & rursus omni cultu propter vim frigoris aut caloris vacantes ? nos enim ne nunc quidem oculis cernimus ea quæ videmus : neque enim est ullus sensus in corpore : sed (ut non solum physici docent , verum etiam medici , qui ista aperta & patefacta viderunt) viæ quasi quædam sunt ad oculos , ad aures , ad nares , a sede animi perforatæ. Itaque sæpe aut cogitatione , aut aliqua vi morbi impediti ,

apertis atque integris & oculis & auribus, nec videmus, nec audimus: ut facile intelligi possit, animum & videre & audire, non eas partes quæ quasi fenestræ sunt animi: quibus tamen sentire nihil queat mens, nisi id agat & adsit. Quid, quod eâdem mente res dissimillimas comprehendimus, ut colorem, saporem, calorem, odorem, sonum? quæ nunquam quinque nuntiis animus cognosceret, nisi ad eum omnia referrentur, & is omnium iudex solus esset. Atque ea profectò tum multò puriora & dilucidiora cernentur, cum, quò natura fert, liber animus pervenerit. Nam nunc quidem, quamquam foramina illa, quæ patent ad animum a corpore, callidissimo artificio natura fabricata est; tamen terrenis concretisque corporibus sunt intersepta quodammodo: cum autem nihil erit præter animum, nulla res objecta impediet, quò minùs percipiat, quale quidque sit.

XXI. Quamvis copiosè hæc diceremus; si res postularet, quàm multa, quàm varia, quanta spectacula animus in locis cœlestibus esset habiturus. Quæ quidem cogitans, soleo sæpe mirari nonnullorum insolentiam philosophorum, qui naturæ cognitionem admirantur, ejusque inventori & principi gratias exultantes agunt, eumque venerantur ut Deum. Liberatos enim se per eum dicunt gravissimis dominis, terrore sempiterno, diurno ac nocturno metu. Quo terrore? quo metu? Quæ est anus tam delira,

quæ timeat ista, quæ vos videlicet, si physica non didicissetis, timeretis :

*Acherontia templa, alta Orci, pallida
Leti, obnubila, obsita tenebris loca ?*

Non pudet philosophum in eo gloriari, quòd hæc non timeat, & quòd falsa esse cognoverit ? Ex quo intelligi potest, quàm acuti
97 naturâ sint, qui hæc sine doctrina credituri fuerint. Præclarum autem nescio quid adepti sunt, quod didicerunt, se, cùm tempus mortis venisset, totos esse perituros. Quod ut sit, (nihil enim pugno) quid habet ista res aut lætabile, aut gloriosum ? Nec tamen mihi sanè quidquam occurrit, cur non Pythagoræ sit & Platonis vera sententia. Ut enim rationem Plato nullam afferret, (vide, quid homini tribuam) ipsâ auctoritate me frangeret : tot autem rationes attulit, ut velle cæteris, sibi certè persuasisse videatur.

XXII. Sed plurimi contra nituntur, animosque quasi capite damnatos morte multant : neque aliud est quidquam, cur incredibilis his animorum videatur æternitas, nisi quòd nequeunt, qualis animus sit vacans corpore, intelligere & cogitatione compre-
98 hendere. Quasi verò intelligant, qualis sit in ipso corpore ; quæ conformatio ; quæ magnitudo ; qui locus : ut, si jam possent in homine vivo cerni omnia quæ nunc tecta sunt, casurusne in conspectum videatur animus ; an tanta sit ejus tenuitas, ut fugiat

aciem. Hæc reputent isti, qui negant animum sine corpore se intelligere posse: videbunt, quem in ipso corpore intelligant. Mihi quidem naturam animi intuenti, multò difficilior occurrit cogitatio, multòque obscurior, qualis animus in corpore sit, tanquam alienæ domui, quàm qualis, cum exierit, & in liberum cœlum, quasi in domum suam, venerit. Si enim, quod nunquam vidimus, id quale sit, intelligere non possumus; certè, & Deum ipsum, & divinum animum, corpore liberatum, cogitatione complecti non possumus. Dicæarchus quidem & Aristoxenus, quia difficilis erat animi quid aut qualis esset intelligentia, nullum omnino animum esse dixerunt. Est illud quidem vel maximum, animo ipso animum videre: & 99 nimirum hanc habet vim præceptum Apollinis, quo monet, *Ut se quisque noscat*. Non enim, credo, id præcipit, ut membra nostra aut staturam figuramve noscamus. Neque nos corpora sumus; nec ego tibi hæc dicens, corpori tuo dico. Cum igitur, *Nosce te*, dicit, hoc dicit, Nosce animum tuum: nam corpus quidem quasi vas est, aut aliquod animi receptaculum. Ab animo tuo quidquid agitur, id agitur a te. Hunc igitur nosse, nisi divinum esset, non esset hoc acrioris cujusdam animi præceptum, sic, ut tributum deo sit. Sed si, qualis sit animus, ipse animus nesciat; dic, quæso, ne esse quidem se sciet? ne moveri quidem se? ex 100

quo illa ratio nata est Platonis, quæ a Socrate est in Phædro explicata, a me autem posita est in sexto libro de Republica.

- 101 XXIII. Quod semper movetur, id æternum est: quod autem motum affert alicui, quodque ipsum agitur aliunde, quando finem habet motus, vivendi finem habeat necesse est. Solum igitur, quod se ipsum movet, quia nunquam deseritur a se, nunquam ne moveri quidem desinit. Quin etiam cæteris, quæ moventur, hic fons, hoc principium est movendi. Principiū autem nulla est origo: nam ex principio oriun-
- 102 tur omnia: ipsum autem nulla ex re alia nasci potest: nec enim esset id principium, quod gigneretur aliunde. Quod si nunquam oritur, ne occidit quidem unquam: nam principium extinctum, nec ipsum ab alio renascetur, nec a se aliud creabit; siquidem necesse est a principio oriri omnia. Ita fit, ut motus principium ex eo sit, quod ipsum a se movetur. Id autem nec nasci potest, nec mori: vel concidat omne cælum, omnisque natura consistat necesse est, nec vim ullam nanciscatur, quā, ut primò, impulsa moveatur. Cū pateat igitur, æternum id esse, quod se ipsum moveat: quis est, qui hanc naturam animis esse tributam neget? Inanimum est enim omne, quod pulsu agitur externo. Quod autem est animal, id motu cie-tur interiore, & suo. Nam hæc est propria natura animi, atque vis: quæ si est una ex omnibus, quæ se ipsa semper moveat; neque nata
- 103 certè est, & æterna est. Licet concurrant plebei omnes philosophi, (sic enim ii, qui a

Platone, & Socrate, & ab ea familia diffident, appellandi videntur) non modò nihil unquam tam eleganter explicabunt, sed ne hoc quidem ipsum, quàm subtiliter conclusum sit, intelligent. Sentit igitur animus se moveri: quod cùm sentit, illud unà sentit se vi suâ, non alienâ, moveri, nec accidere posse, ut ipse unquam a se deseratur. Ex quo efficitur æternitas; nisi quid habes ad hæc. *A.* Ego verò facilè sum pàssus, ne in mentem quidem mihi aliquid contra venire: ita isti faveo sententiæ.

XXIV. *M.* Quid? illa tandem num leviora censes? quæ declarant inesse in animis ho- 104
minum divina quædam: quæ si cernerem quemadmodum nasci possent, etiam, quemadmodum interirent, viderem. Nam sanguinem, bilem, pituitam, ossa, nervos, venas, omnem denique membrorum & totius corporis figuram videor posse dicere, unde concreta, & quo modo facta sint. Per animum ipsum, si nihil esset in eo, nisi id ut per eum viveremus, tam naturâ putarem hominis vitam sustentari, quàm vitis, quàm arboris: hæc enim etiam dicimus vivere. Item, si nihil haberet animus hominis, nisi ut appeteret aut refugeret, id quoque esset ei commune cum bestiis. Habet primum memoriam, & eam infinitam rerum innumerabilium, quam quidem Plato recordationem esse vult superioris vitæ. Nam in illo libro, qui inscribitur *Menon*, pusionem quendam Socrates interrogat quædam geo- 105

metrica de dimensione quadrati. Ad ea sic ille respondet, ut puer: & tamen ita faciles interrogationes sunt, ut gradatim respondens eodem perveniat, quò si geometrica didicisset. Ex quo effici vult Socrates, ut discere nihil aliud sit, nisi recordari. Quem locum multò etiam accuratius explicat in eo sermone, quem habuit eo ipso die, quo excessit e vita: docet enim quemvis, qui omnium rerum rudis esse videatur, bene interroganti respondentem, declarare se non tum illa discere, sed reminiscendo recognoscere: nec verò fieri ullo modo posse, ut a pueris tot rerum atque tantarum insitas, & quasi consignatas in animis notiones, quas *ἐννοίας* vocant, haberemus; nisi animus, antequam in corpus intravisset, in rerum cognitione viguisset. Cùmque nihil
 106 esset, ut omnibus locis à Platone differitur, (nihil enim ille putat esse, quod oriatur & intereat, idque solum esse, quod semper tale sit, qualem ideam appellat ille, nos speciem) non potuit animus hæc in corpore inclusus agnoscere, cognita attulit: ex quo tam multarum rerum cognitionis admiratio tollitur. Neque ea planè videt animus, cum repentè in tam insolitum tamque perturbatum domicilium immigravit: sed cum se collegit atque recreavit, tum agnoscit illa reminiscendo. Ita nihil est aliud discere, nisi recordari. Ego autem majore etiam quodam modo memoriam admiror. Quid est enim illud, quo meminimus? aut quam habet

Vim? aut unde natam? Non quæro quantâ memoriâ Simonides fuisse dicatur; quantâ Theodectes; quantâ is, qui a Pyrrho legatus ad senatum est missus, Cyneas; quantâ nuper Charmadas; quantâ, qui modò fuit, 107 Scephius Metrodorus; quantâ noster Hortensius: de communi memoria loquor, & eorum maximè, qui in aliquo majore studio & arte versantur: quorum quanta mens sit, difficile est existimare; ita multa meminere.

XXV. Quorsus igitur hæc spectat oratio? Quæ sit illa vis, & unde, intelligendum puto. Non est certè nec cordis, nec sanguinis, nec cerebri, nec atomorum. Anima sit animus, ignisve, nescio: nec me pudet, ut istos, fateri nescire quod nesciam. Illud, si ulla alia de re obscura affirmare possem, siue anima, siue ignis sit animus, eum jurarem esse divinum. Quid enim? obsecro te: terræne tibi, aut hoc nebuloso & caliginoso cœlo, aut sata, aut concreta videtur tanta vis memoriæ? Si, quid sit hoc, non vides: at, quale sit, vides. Si ne id quidem: at, quantum sit, profectò vides. Quid igitur? utrùm capacitatem aliquam in animo putamus esse, quò tanquam in aliquod vas ea quæ meminimus, infundantur? Absurdum id quidem; qui enim fundus, aut quæ talis animi figura intelligi potest? aut quæ tanta omnino capacitas? An imprimi quasi cern animum putamus, & memoriæ esse signatarum rerum in mente vestigia? Quæ pos-

sunt verborum, quæ rerum ipsarum esse vestigia? quæ porro tam immensa magnitudo, 109 quæ illa tam multa possit effingere? Quid? illa vis quæ tandem est, quæ investigat occulta, quæ inventio & excogitatio dicitur? Ex hacne tibi terrenâ mortalique naturâ & caducâ concreta ea videtur? aut qui primus, quod summæ sapientiæ Pythagoræ visum est, omnibus rebus imposuit nomina? aut qui dissipatos homines congregavit, & ad societatem vitæ convocavit? aut qui sonos vocis, qui infiniti videbantur, paucis literarum notis terminavit? aut qui errantium stellarum cursûs, progressiones, institutiones notavit? Omnes magni: etiam superiores, qui fruges, qui vestitum, qui tecta, qui cultum vitæ, qui præsidia contra feras in- 110 nerunt; a quibus mansuefacti & exculti, a necessariis artificiis ad elegantiora defluximus. Nam & auribus oblectatio magna parta est, inventâ & temperatâ varietate & naturâ sonorum; & astra suspeximus, tum ea quæ sunt infixæ certis locis, tum illa, non re, sed vocabulo, errantia. Quorum conversiones omnesque motus qui animo vidit, is docuit similem animum suum ejus esse, qui ea fabricatus esset in cælo. Nam cum Archimedes lunæ, solis, quinque errantium motus in sphæram illigavit; effecit idem, quod ille qui in Timæo mundum ædificavit Platonis deus, ut tarditate & celeritate dissimillimos motus una regeret conversio. Quod si in hoc mundo fieri sine deo non

potest; ne in sphæra quidem eosdem motus Archimedes sine divino ingenio potuisset imitari.

XXVI. Mihi verò ne hæc quidem notiora & illustriora carere vi divinâ videntur; ¹¹¹ ut ego, haud poëtam grave plenumque carmen sine cœlesti aliquo mentis instinctu putem fundere, aut eloquentiam sine quadam vi majore fluere, abundantem sonantibus verbis, uberibusque sententiis. Philosophia verò omnium mater artium quid est aliud, nisi ut Plato ait, *donum*, ut ego, *inventum deorum*? Hæc nos primùm ad illorum cultum; deinde ad jus hominum, quod situm est in generis humani societate; tum ad modestiam magnitudinemque animi erudit: eademque ab animo, tanquam ab oculis, caliginem dispulit, ut omnia supera, infera, prima, ultima, media videremus. Prorsus hæc divina mihi videtur vis, quæ tot res efficiat & tantas. Quid est enim memoria rerum & verborum? quid porro inventio? Profectò id, quo nec in deo quidquam majus intelligi potest. Non enim ambrosiâ deos ¹¹² aut nectare, aut Juventate pocula ministrante, lætari arbitror: nec Homerum audio, qui Ganymedem a diis raptum ait propter formam, ut Jovi bibere ministraret: non justa causa, cur Laomedonti tanta fieret injuria. Fingebat hæc Homerus, & humana ad deos transferebat: divina mallet ad nos. Quæ autem divina? vigere, sapere, invenire, meminisse. Ergo animus, ut ego dico,

divinus est; ut Euripides dicere audet, deus. Et quidem, si deus aut anima aut ignis est, idem est animus hominis. Nam ut illa natura cælestis & terrâ vacat & humore: sic utriusque harum rerum humanus animus est expers. Sin autem est quinta quædam natura ab Aristotele inducta: primum hæc & deorum est, & animorum.

- 113 XXVII Hanc nos sententiam secuti, his ipsis verbis in Consolatione hæc expressimus. *Animorum nulla in terris origo inveniri potest: nihil enim est in animis mixtum atque concretum, aut quod ex terra natum atque fictum esse videatur; nihil ne aut humidum quidem, aut stabile, aut igneum. His enim in naturis nihil inest, quod vim memoriæ, mentis, cogitationis habeat; quod & præterita teneat, & futura provideat, & complecti possit præsentia: quæ sola divina sunt. Nec invenietur unquam, unde ad hominem venire possint, nisi a deo. Singularis est igitur quædam natura atque vis animi, sejuncta ab his usitatissimisque naturis. Itaque quidquid est illud, quod sentit, quod sapit, quod vult, quod viget, cæleste & divinum est, ob eamque rem*
- 114 *æternum sit, necesse est. Nec verò deus ipse, qui intelligitur a nobis, alio modo intelligi potest, nisi mens soluta quædam & libera, segregata ab omni concretionem mortali, omnia sentiens & movens, ipsaque prædita motu sempiterno.*

XXVIII. Hoc e genere atque eâdem e natura est humana mens. ubi igitur, aut

qualis est ista mens ? Ubi tua, aut qualis ?
potesne dicere ? An, si omnia ad intelli-
gendum non habeo, quæ habere vellem ;
ne his quidem quæ habeo, mihi per te uti
licebit ? Non valet tantum animus, ut se
ipsum ipse videat : at, ut oculus, sic animus
se non videns alia cernit. Non videt autem,
quod minimum est, formam suam. Fortasse :
quanquam id quoque : sed relinquamus :
vim certè, sagacitatem, memoriam, mo- 115
tum, celeritatem videt. Hæc magna, hæc
divina, hæc sempiterna sunt. Quâ facie qui-
dem sit, aut ubi habitet, ne quærendum
quidem est. Ut cum videmus speciem pri-
mum candoremque cœli ; dein conversionis
celeritatem tantam, quantam cogitare non
possumus ; tum vicissitudines dierum atque
noctium, commutationesque temporum qua-
dripartitas, ad maturitatem frugum, & ad
temperationem corporum aptas ; eorumque
omnium moderatorem & ducem solem ; lu-
namque accretione & diminutione luminis,
quasi fastorum notantem & signantem dies ;
tum in eodem orbe in duodecim partes di- 116
stributo quinque stellas ferri, eosdem cursus
constantissimè servantes, disparibus inter se
motibus ; nocturnamque cœli formam undi-
que sideribus ornatam ; tum globum terræ
eminentem e mari, fixum in medio mundi
universi loco, duabus oris distantibus habita-
bilem & cultum ; quarum altera, quam nos
incolimus,

*Sub axe posita ad stellas septem , undè hor-
rifer*

Aquilonis stridor gelidas molitur nives :

altera Australis , ignota nobis , quam vocant
Græci ἀνιχθονα ; cæteras partes incultas ,
quòd aut frigore rigeant , aut urantur calo-
re ; hic autem , ubi habitamus , non inter-
mittit suo tempore

Cælum nitescere , arbores frondescere ,

Vites latificæ pampinis pubescere ,

Rami baccharum ubertate incurvescere ,

117 *Segetes largiri fruges , florere omnia ,*

Fontes scatere , herbis prata convestirier :

tum multitudinem pecudum partim ad ves-
cendum , partim ad cultus agrorum , par-
tim ad vehendum , partim ad corpora ve-
stienda ; hominemque ipsum quasi contem-
platorem cœli ac deorum , ipsorumque cul-
torem ; atque hominis utilitati agros omnes
& maria parentia.

XXIX. Hæc igitur & alia innumerabilia
cum cernimus ; possumusne dubitare , quin
his præsit aliquis vel effector , si hæc nata
sunt , ut Platoni videtur : vel , si semper fue-
rint , ut Aristoteli placet , moderator tanti
operis & muneris ? Sic mentem hominis ,
quamvis eam non videas , ut deum non vi-
des ; tamen ut deum agnoscis ex operibus
ejus , sic ex memoria rerum , & inventione
& celeritate motûs , omnique pulchritudine

118 virtutis , vim divinam mentis agnoscito. In

quo igitur loco est? Credo equidem in capite; & cur credam, afferre possum: sed aliàs. Nunc ubi sit animus, certè quidem in te est. Quæ est ei natura? Propria, puto, & sua. Sed fac igneam, fac spirabilem: nihil ad id, de quo agimus. Illud modò videto; ut deum noris, etsi ejus ignores & locum, & faciem; sic animum tibi tuum notum esse oportere, etiamsi ignores & locum, & formam. In animi autem cognitione, dubitare non possumus, nisi planè in physicis plumbei fumus, quin nihil sit animis admixtum, nihil concretum, nihil copulatum, nihil coagmentatum, nihil duplex. Quod cum sit, certè nec secerni, nec dividi, nec discerpi, nec distrahi potest; nec interire igitur. Est enim interitus quasi discessus, & secretio, ac diremptus earum partium, quæ ante interitum junctione aliquà tenebantur. His & talibus rationibus adductus Socrates, 119 nec patronum quæsit ad iudicium capitis, nec iudicibus supplex fuit; adhibuitque liberam contumaciam, a magnitudine animi ductam, non a superbia, & supremo vitæ die de hoc ipso multa differuit; & paucis ante diebus, cum facilè posset educi e custodia, noluit; & cum pene in manu jam mortiferum illud teneret poculum, locutus ita est, ut non ad mortem trudi, verum in cælum videretur ascendere.

XXX. Ita enim censebat, itaque differuit: duas esse vias, duplicesque cursus animorum e corpore excedentium. Nam qui se

humanis vitiis contaminavissent, & se totos libidinibus dedissent, quibus cæcati, vel domesticis vitiis atque flagitiis se inquinavissent, vel in Republicâ violandâ fraudes inexpressibiles concepissent, his devium quoddam iter esse, seclusum a concilio deorum: qui autem se integros castosque servavissent, quibusque fuisset minima cum corporibus contagio, seseque ab his semper sevocassent, essentque in corporibus humanis vitam imitati deorum, his ad illos, a quibus essent profecti, reditum facilem patere. Itaque commemorat, ut cygni, qui non sine causâ Apollini dicati sunt, sed quod ab eo divinationem habere videantur, quâ providentes quid in morte boni sit, cum cantu & voluptate moriantur; sic omnibus bonis & doctis esse faciendum. Nec verò de hoc quisquam dubitare posset, nisi idem nobis accideret diligenter de animo cogitantibus, quod iis sæpe usu venit, qui cum acriter oculis deficientem solem intuerentur, ut aspectum omnino amitterent: sic mentis acies se ipsa intuens, nonnunquam hebescit; ob eamque causam contemplandi diligentiam amittimus. Itaque dubitans, circumspectans, hæsitans, multa adversa revertens, tanquam ratis in mari immenso, nostra vehitur oratio. Sed hæc & vetera, & a Græcis. Cato autem sic abiit e vita ut causam moriendi nactum se esse gauderet. Vetat enim dominans ille in nobis deus injussu hinc nos suo demigrare: cum verò causam justam deus ipse dederit,

ut tunc Socrati, nunc Catoni, sæpe multis; nã ille medius fidius vir sapiens lætus ex his tenebris in lucem illam excesserit. Nec tamen illa vincla carceris ruperit: leges enim vetant: sed tanquam a magistratu, aut ab aliqua potestate legitima, sic a deo evocatus atque emissus exierit. *Tota enim philosophorum vita*, ut ait idem, *commentatio mortis est.* 123

XXXI. Nam quid aliud agimus, cum a voluptate, id est, a corpore, cum a re familiari, quæ est ministra & famula corporis, cum a republica, cum a negotio omni sevocamus animum? quid, inquam, tum agimus, nisi animum ad seipsum advocamus, secum esse cogimus, maximèque a corpore abducimus? Sècernere autem a corpore animum, nec quidquam aliud est quàm emori discere. Quare hoc commentemur, mihi crede, disjungamusque nos a corporibus, id est, consuecamus mori. Hoc &, dum erimus in terris, erit illi cœlesti vitæ simile; & cum illuc ex his vinculis emissi feremur, minùs tardabitur cursus animorum. Nam qui in compedibus corporis semper fuerunt, etiam 123 cum soluti sunt, tardiùs ingrediuntur; ut ii, qui ferro vincti multos annos fuerunt. Quò cum venerimus, tum denique vivemus: nam hæc quidem vita mors est; quam lamentari possem, si liberet. *A.* Satis quidem tu in Consolatione es lamentatus; quam cum lego, nihil malo quàm has res relinquere; his verò modò auditis, multò magis. *M.* Veniet tempus & quidem celeriter, &

sive retractabis, sive properabis: volat enim ætas. Tantum autem abest ab eo, ut malum mors sit, quod tibi dudum videbatur; ut verear, ne homini nihil sit non malum aliud certè, sed nihil bonum aliud potius: si quidem vel dii, ipsi, vel cum diis futuri

- 124 sumus. *A.* Quid refert? Adsunt enim qui hæc non probent. *M.* Ego autem nunquam ita te ex hoc sermone dimittam, ullâ ut ratione mors tibi videri malum possit. *A.* Qui potest, cum ista cognoverim? *M.* Qui possit, rogas? Catervæ veniunt contradicentium, nec solum Epicureorum, quos equidem non despicio, sed nescio quo modo doctissimus quisque contemnit: acerrimè autem deliciæ meæ Dicæarchus contra hanc immortalitatem disseruit. Is enim tres libros
125 scripsit, (qui Lesbiaci vocantur, quod Mytilenis sermo habetur) in quibus vult efficere animos esse mortales. Stoici autem usuram nobis largiuntur tanquam corniciibus: diu mansuros aiunt animos; semper, negant.

XXXII. Num vis igitur audire, cur, etiamsi ita sit, mors tamen non sit in malis? *A.* Ut videtur: sed me nemo de immortalitate depellet. *M.* Laudo id quidem; etsi nihil nimis oportet credere: movemur enim sæpe aliquo acutè concluso: labamus, mutamusque sententiam, clarioribus etiam in rebus: in his est enim aliqua obscuritas. Id igitur si acciderit, sumus armati. *A.* Sanè quidem: sed, ne accadat, providebo. *M.*

Num quid igitur est causæ, quin amicos nos- 126
tros Stoicos dimittamus? eos dico, qui
aiunt animos manere, cum e corpore ex-
cesserint, sed non semper. Istos verò, qui,
quod tota in hac causa difficillimum est,
suscipiant, posse animum manere corpore
vacantem: illud autem: quod non modò
facile ad credendum est, sed eo concessò
quod volunt, consequens, id certè non
dant, ut, cum diu permanserit, ne intereat.
A Bene reprehendis, & se isto modo res
habet. *M.* Credamus igitur Panætio, a Pla-
tone suo dissentienti? quem enim omnibus
locis *divinum*, quem *sapientissimum*, quem
sanctissimum, quem *Homerum philosophorum*
appellat, hujus hanc unam sententiam de
immortalitate animorum non probat. Vult 127
enim, quod nemo negat, quidquid na-
tum sit, interire; natci autem animos,
quod declarat eorum similitudo, qui pro-
creantur; quæ etiam in ingeniis, non solum
in corporibus appareat. Alteram autem affert
rationem: nihil esse, quod doleat, quin id
ægrum esse quoque possit; quod autem in
morbum cadat, id etiam interiturum: do-
lere autem animos, ergo etiam interire.

XXXIII. Hæc refelli possunt: sunt enim
ignorantis, cum de æternitate animorum
dicatur, de mente dici, quæ omni turbido
motu semper vacet, non de partibus iis,
in quibus ægritudines, iræ, libidinesque
versentur: quas is, contra quem hæc di-
cantur, semotas a mente & disclusas putat.

- Jam similitudo magis apparet in bestiis ;
 quarum animi sunt rationis expertes. Homi-
 128 num autem similitudo in corporum figura
 magis extat : & ipsi animi , magni refert
 quali in corpore locati sint. Multa enim e
 corpore existunt , quæ acuant mentem ; mul-
 ta , quæ obtundant. Aristoteles quidem ait ;
omnes ingeniosos melancholicos esse : ut ego
 me tardiorē esse non molestè feram. Enu-
 merat multos ; idque quasi constet , ratio-
 nem , cur ita fiat , affert. Quodd si tanta vis
 129 est ad habitum mentis in iis , quæ gignuntur
 in corpore : (ea sunt autem , quæcumque
 sunt , quæ similitudinem faciant) nihil ne-
 cessitatis affert , cur nascatur animi similitudo.
 Omi to similitudines. Vellem adesse posset
 Panætius : vixit cum Africano : quærerem
 ex eo , cujus suorum similis fuisset Africani
 fratris nepos ? facie , patris : vitâ , omnium
 perditorum ita similis , ut esset facilè deter-
 rimus. Cujus etiam similis P. Crassi & sa-
 pientis , & eloquentis , & primi hominis
 nepos , multorumque aliorum virorum cla-
 130 rorum , quos nihil attinet nominare . nepo-
 tes & filii ? Sed quid agimus ? Oblitine su-
 mus , hoc nunc nobis esse propositum , cum
 satis de æternitate dixissemus , ne , si inte-
 rirent quidem animi quidquam mali esse in
 morte ? A. Ego verò memineram ; sed te
 de æternitate dicentem aberrare a proposito
 facilè patiebar.

XXXIV. M. Video te altè spectare , &
 velle in cœlum migrare. Spero fore ut con-
 tingat

tingat id nobis : sed fac , ut isti volunt , animos non remanere post mortem. *A.* Video nos , si ita sit , privari spe beatoris vitæ. 131
M. Mali verò quid affert ista sententiâ ? Fac enim sic animum interire ut corpus : num igitur aliquis dolor , aut omnino post mortem sensus in corpore est ? Nemo id quidem dicit : etsi Democritum insimulat Epicurus : Democritici negant. Ne in animo quidem igitur sensus remanet : ipse enim nusquam est. Ubi igitur malum est ? quoniam nihil tertium est. An , quoniam ipse animi discessus a corpore non fit sine dolore ? Et credam ita esse , quàm est id exiguum ! & falsum esse arbitror : & fit plerumque sine sensu , nonnunquam etiam cum voluptate ; totumque hoc leve est , qualecumque est : 132
fit enim ad punctum temporis. *A.* Illud angit , vel potius excruciat , discessus ab omnibus iis quæ sunt bona in vita. *M.* Vide , ne a malis dici verius possit. Quid ego nunc lugeam vitam hominum ? Verè & jure possum. Sed quid necesse est , cum id agam ne post mortem miseros nos putemus fore , etiam vitam efficere deplorando miseriorem ? Fecimus hoc in eo libro , in quo nosmetipsos , quantum potuimus , consolati sumus. A malis igitur mors abducit , non a bonis ; verum si quærimus. Hoc quidem a Cyrenæico Hegesias , sic copiosè disputatur , ut is a rege Ptolemæo prohibitus esse dicatur illa in scholis dicere : quòd multi his auditis mortem sibi ipsi consciscerent. Callimachi quidem

133 epigramma in Ambraciotam Cleombrotum est : quem ait , cum ei nihil accidisset ad-
 versi , e muro se in mare abjecisse lecto Pla-
 tonis libro. Ejus autem , quem dixi , He-
 gegiæ liber est Α'ποκαρτερῶν , quodd a vita
 quidam per inediam discedens revocatur ab
 amicis : quibus respondens , vitæ humanæ
 enumerat incommoda. Possem id facere ;
 etsi minùs quàm ille , qui omnino vivere
 expedire nemini putat. Mitto alios : etiamne
 nobis expedit , qui & domesticis & forensi-
 bus solatiis ornamentisque privati , certè , si
 ante occidissemus , mors nos a malis , non
 a bonis abstraxisset ?

134 XXXV. Sit igitur aliquis , qui nihil mali
 habeat , nullum a fortuna vulnus acceperit.
 Metellus ille honoratus quatuor filiis. At
 quinquaginta Priamus , quibus septem &
 decem justâ uxore natis. In utroque eandem
 habuit fortuna potestatem ; sed usa in alte-
 ro est. Metellum enim multi filii , filia ,
 nepotes , neptes , in rogum imposuerunt :
 Priamum tantâ progenie orbatum , cum
 in aram confugisset , hostilis manus inte-
 remit. Hic si vivis filiis , incolumi regno
 occidisset ,

Astante ope barbarica ,

Tectis calatis , laqueatis ,

utrum tandem a bonis , an a malis discessis-
 135 set ? Tum profectò videretur a bonis : at
 certè ei melius evenisset ; nec tam flebiliter
 illa canerentur ,

Hæc omnia vidi inflammari,

Priamo vi vitam evitari,

Jovis aram sanguine turpari.

Quasi verò istà vi quidquam tum potuerit ei melius accidere. Quòd si ante occidisset, tamen eventum omnino amisisset : hoc autem tempore sensum malorum amisit. Pompeio nostro familiari, cum graviter ægrotaret Neapoli, melius est factum. Coronati Neapolitani fuerunt : nimirum etiam Puteolani : vulgò ex oppidis publicè gratulabantur : ineptum sanè negotium, & Græculum ; sed tamen fortunatum. Utrum igitur, si tum esset extinctus, a bonis rebus, an a malis discessisset ? Certè a miseris. Non enim cum focero bellum gessisset ; non imparatus arma sumpisset ; non domum reliquisset ; non ex Italia fugisset ; non, exercitu amisso, nudus in servorum ferrum & manus incidisset ; non liberi defleti ; non fortunæ omnes a victoribus possiderentur. Qui, si mortem tum obisset, in amplissimis fortunis occidisset ; is propagatione vitæ quot, quantas, quàm incredibiles hausit calamitates ?

XXXVI. Hæc morte effugiuntur ; etiam si non evenerint, quia tamen possunt evenire. Sed homines ea sibi accidere posse non cogitant. Metelli sperat sibi quisque fortunam, proinde quasi aut plures fortunati sint, quàm infelices ; aut certi quidquam sit in rebus humanis ; aut sperare sit prudentius, quàm timere. Sed hoc ipsum concedatur bonis rebus homines morte priva-

K ij

ri : ergo etiam carere mortuos vitæ commodis, idque esse miserum ? Certè ita dicant necesse est. An potest is, qui non est, re ullâ carere ? Triste enim est nomen ipsum carendi : quia subicitur hæc vis : Habuit, non habet, desiderat, requirit, indiget. Opinor, hæc incommoda sunt carentis. Caret oculis ? odiosa cæcitas : liberis ? orbitas. Valet hoc in vivis, mortuorum autem non modò vitæ commodis, sed ne vitâ quidem ipsâ quisquam caret. De mortuis loquor, qui nulli sunt. Nos, qui sumus, num aut si cornibus caremus, aut pennis, sit qui id dixerit ? Certè nemo. Quid ita ? quia cum id non habeas, quod tibi nec usu, nec naturâ sit aptum ; non careas, etiam si sentias te non habere. Hoc premendum etiam atque etiam est argumentum, confirmato illo, de quo, si mortales animi sunt, dubitare non possumus, quin tantus interitus in morte sit, ut ne minima quidem suspicio sensûs relinquatur. Hoc igitur probè stabilito & fixo, illud excutiendum est, ut sciatur quid sit *carere* ; ne relinquatur aliquid erroris in verbo. *Carere* igitur hoc significat, egere eo quod habere velis : inest enim velle in carendo ; nisi cum sic tanquam in febris dicitur, aliâ quâdam notione verbi. Dicitur enim alio modo etiam *carere*, cum aliquid non habeas, & non habere te sentias, etiam si id facillè patiare. *Carere* autem malo, id non dicitur ; nec enim esset dolendum. Dicitur illud, bono carere ; quod est malum,

Sed ne vivus quidem bono caret, si eo non indiget. Sed in vivo intelligi tamen potest, regno carere: dici autem hoc in te satis subtiliter non potest, posset in Tarquinio, cum regno esset expulsus; at in mortuo ne intelligi quidem. Carere enim sentientis est: nec sensus in mortuo: ne carere quidem igitur in mortuo est.

XXXVII. Quanquam quid opus est in hoc philosophari, cum rem non magnopere philosophiâ egere videamus? Quoties non modò ductores nostri, sed universi etiam exercitus ad non dubiam mortem concurrunt? Quæ quidem si timeretur, non L. Brutus, arcens eum reditu tyrannum quem ipse expulerat, in prælio concidisset: non cum Latinis decertans pater Decius, cum Etruscis filius, cum Pyrrho nepos, se hostium telis objecissent: non uno bello pro patria cadentes, Scipiones Hispaniâ vidisset, Paulum & Geminum Cannæ, Venusia Marcel-
lum, Latini Albinum, Lucani Gracchum. Num quis horum miser hodie? Ne tum quidem post spiritum extremum: nec enim potest esse miser quisque, sensu preëmpto. At id ipsum quidem odiosum est, sine sensu esse. Odiosum, si id esset carere. Cum verò perspicuum sit nihil posse in eo esse, qui ipse non sit: quid potest esse in eo odiosum, qui nec careat, nec sentiat? Quanquam hoc quidem nimis sæpe: sed eo, quòd in hoc inest omnis animi contractio, ex metu mortis. Qui enim satis viderit, id

quod est luce clarius, animo & corpore consumpto, totoque animante deleto, & facto interitu universo, illud animal, quod fuerit, factum esse nihil: is planè perspiciet, inter Hippocentaurum qui nunquam fuerit, & regem Agamemnonem nihil interesse: nec pluris nunc facere M. Camillum, hoc civile bellum, quàm ego illo vivo fecerim Romam captam. Cur igitur & Camillus doleret, si hæc post trecentos & quinquaginta ferè annos eventura putaret? & ego cur doleam, si ad decem millia annorum gentem aliquam urbem nostram potituram putem? Quia tanta caritas patriæ est, ut eam non sensu nostro, sed salute ipsius metiamur.

XXXVIII. Itaque non deterret sapientem mors quæ propter incertos casus quotidie imminet, propter brevitatem vitæ nunquam longè potest abesse, quò minùs in omne
 341 tempus Reipublicæ suisque consulat; & posteritatem ipsam, cujus sensum habiturus non sit, ad se putet pertinere. Quare licet, etiam mortalem esse animum judicantem, æterna moliri, non gloriæ cupiditate, quam sensurus non sis; sed virtutis, quam necessariò gloria, etiamsi tu id non agas, consequatur. Natura verò se sic habet; ut, quo modo initium nobis rerum omnium ortus noster afferat, sic exitum mors. Ut nihil pertinuit ad nos ante ortum, sic nihil post mortem pertinebit. In quo quid potest esse mali? cum mors nec ad vivos pertineat, nec ad

mortuos : alteri nulli sunt , alteros non attingit. Quam qui leviozem faciunt , somni simillimam volunt esse. Quasi verò quisquam ita nonaginta annos velit vivere , ut , cum sexaginta confecerit , reliquos dormiat. Ne ¹⁴² fues quidem id velint. Endymion verò , si fabulas audire volumus , nescio quando in Latmo obdormivit , qui est mons Cariæ : nondum , opinor , est experrectus. Num igitur eum curare censes , cum Luna laborez , a qua consopitus putatur , ut eum dormientem oscularetur ? Quid curet autem , qui ne sentit quidem ? Habes somnum imaginem mortis , eamque quotidie induis ; & dubitas , quin sensus in morte nullus sit , cum in ejus simulacro videas esse nullum ?

XXXIX. Pellantur ergo istæ ineptiæ pæne aniles , ante tempus mori miserum esse. Quod tandem tempus ? Naturæne ? at ea quidem dedit usuram vitæ , tanquam pecuniæ , nullâ præstitutâ die. Quid est igitur quod querare , si repetit cum vult ? eâ enim conditione acceperas. Idem , si puer parvus occidit , æquo animo ferendum putant , si verò in cunis , ne querendum quidem. ¹⁴³ Atqui ab hoc acerbius exegit natura , quod dederat. Nondum gustaverat , inquiunt , vitæ suavitatem : hic autem jam sperabat magna , quibus frui cœperat. At id quidem ipsum in cæteris rebus melius putatur , aliquam partem , quàm nullam , attingere : cur in vita secus ? Quamquam non malè ait Callimachus , *multò sapiùs lacrymasse Pri-*

mum, quàm Troilum. Eorum autem, quæ exactâ ætate moriuntur, fortuna laudatur.

Cur? Nam, reor, nullis, si vita longior
 244 daretur, posset esse jucundior: nihil est enim
 profectò homini prudentiâ dulcius: quam;
 ut cætera auferat, affert certè senectus. Quæ
 verò ætas longa est? aut quid omnino ho-
 mini longum? nonne modò pueros, modò
 adolescentes, in cursu, a tergo insequens,
 nec opinantes assecuta est senectus? Sed
 qui ultra nihil habemus, hoc longum duci-
 mus. Omnia ista, perinde ut cuique data
 sunt, pro rata parte aut longa, aut brevia
 dicuntur. Apud Hypanim fluvium, qui ab
 Europæ parte in Pontum influit, Aristote-
 les ait bestiolas quasdam nasci, quæ unum
 diem vivant. Ex his igitur horâ octavâ quæ
 mortua est, provectâ ætate mortua est: quæ
 verò occidente sole, decrepita: eò magis,
 si etiam solstitiali die. Confer nostram lon-
 gissimam ætatem cum æternitate; in eadem
 propemodum brevitatem, quâ illæ bestiolæ,
 reperiemur.

145 XL. Contemnamus igitur omnes inep-
 tias, (quod enim levius huic levitati nomen
 imponam?) totamque vim bene vivendi in
 animi robore ac magnitudine, & in om-
 nium rerum humanarum contemptione ac
 despicientia, & in omni virtute ponamus.
 Nam nunc quidem cogitationibus molestis-
 simis effeminamur; ut si ante mors adven-
 tet, quàm Chaldæorum promissa consecuti
 sumus, spoliati magnis quibusdam bonis,

illusi, destituti que videamur. Quodd si expectando & desiderando pendemus animis, cruciamur, angimur: proh dii immortales, quàm iter illud jucundum esse debet, quo confecto, nulla reliqua cura, nulla sollicitudo futura sit! Quàm me delectat Theramenes! quàm elato animo est! Etsi enim flemus, cum legimus; tamen non miserabiliter vir clarus emoritur, qui, cum conjectus in carcerem triginta jussu tyrannorum, venenum ut sitiens obduxisset, reliquum sic e poculo ejecit, ut id resonaret: quo sonitu reddito, arridens, *Propino*, inquit, *hoc pulchro Critiæ*, qui in eum fuerat teterimus. Græci enim in conviviiis solent nominare, cui poculum tradituri sint. Lukt vir egregius extremo spiritu; cum jam præcordiis conceptam mortem contineret, verèque ei, qui venenum præbuerat, mortem est eam auguratus, quæ brevi consecuta est. Quis hanc animi maximi æquitatem in ipsa morte laudaret, si mortem malum judicaret? Vadit in eundem carcerem, atque in eundem paucis post annis scyphum Socrates; eodem scelere judicum, quo tyrannorum Theramenes. Quæ est igitur ejus oratio, quâ facit eum Plato usum apud judices, jam morte multatum?

XLI. *Magna me, inquit, spes tenet, judices, bene mihi evenire, quodd mittar ad mortem. Neceffe est enim sit alterum de duobus; ut, aut sensus omnino mors omnes auferat, aut in alium quendam locum ex his locis*

- morte migretur. Quamobrem, siue sensus ex-
 singuitur, morsque ei somno similis est, qui
 nonnunquam etiam sine visis somniorum pla-
 centissimam quietem affert, dii boni! quid lucrū
 est emori? aut quā multi dies reperiri possunt,
 qui tali nocti anteponantur, cui similis futura
 est perpetuitas omnis consequentis temporis?
 quis me beator? Sin vera sunt quæ dicuntur,
 migrationem esse mortem, in eas oras, quas
 qui e vita exceſſerunt, incolunt; id multo jam
 148 beatus est, te, cum ab iis, qui se iudicum
 numero haberi volunt, evaseris, ad eos venire
 qui verè iudices appellentur, Minoem, Rha-
 damanthum, Æacum, Triptoleum: conve-
 nireque eos, qui iustè & cum fide vixerint.
 Hæc peregrinatio mediocris vobis videri potest?
 Ut verò colloqui cum Orpheo, Musæo, Ho-
 mero, Hesiodo liceat, quanti tandem æstimatis?
 Equidem sæpe emori, si fieri posset, vellem;
 ut ea quæ dico, mihi liceret invenire. Quantā
 delectatione autem afficerer, cum Palamedem,
 cum Ajacem, cum alios, iudicio iniquorum
 circumventos, convenirem? Tentarem etiam
 149 summi regis, qui maximas copias duxit ad
 Trojam, & Ulyſſis, Sisyphique prudentiam:
 nec ob eam rem, cum hæc exquirerem, sicut
 hic faciebam, capite damnarer. Ne vos qui-
 dem, iudices, ii qui me absolvistis, mortem
 timueritis; nec enim cuiquam bono mali quid-
 quam evenire potest nec vivo, nec mortuo: nec
 unquam ejus res a diis immortalibus negligetur.
 Nec mihi ipsi hoc accidit fortuito. Nec
 verò ego iis, a quibus accusatus, aut a quibus

condemnatus sum, habeo quod succenseam; nisi quod mihi nocere se crediderunt. Et hæc quidem hoc modo; nihil autem melius extremo. Sed tempus est, inquit, jam hinc abire me, ut moriar; vos, ut vitam agatis. Utrum autem sit melius, dii immortales sciunt: hominem quidem scire arbitror neminem.

XLII. Næ ego haud paulò hunc animum malim, quàm eorum omnium fortunas, qui de hoc judicaverunt. Et, quod præter deos negat scire quemquam, id scit ipse, utrum sit melius: nam dixit ante: sed suum illud, nihil ut affirmet, tenet ad extremum. Nos autem teneamus, ut nihil censeamus esse malum quod sit a natura datum omnibus: intelligamusque, si mors malum sit, esse sempiternum malum: nam vitæ miseræ mors finis esse videtur; mors si est misera, finis esse nullus potest. Sed quid ego Socratem, aut Theramenem, præstantes viros virtutis & sapientiæ gloriâ, commemoro? cum Lacedæmonius quidam, cujus ne nomen quidem proditum est, mortem tantopere contemplerit, ut, cum ad eam duceretur damnatus ab Ephoris, & esset vultu hilari atque læto, dixissetque ei quidam inimicus, *Contemnisme leges Lycurgi?* responderit, *Ego verò illi maximam gratiam habeo, qui me eâ penâ multaverit, quam sine mutatione & sine versura possem dissolvere.* O virum Spartâ dignum! ut mihi quidem, quæ tantæ magnæ animo fuerit, innocens damnatus esse videatur. Tales innumerabiles nostra civitas

tulit. Sed quid duces & principes nominem ? cum legiones scribat Cato sæpe alacres in eum locum profectas, unde reddituras se non arbitrarentur ? Pari animo Lacedæmonii in Thermopylis occiderunt : in quos Simo-

nides,
Dic hospes Sparta, nos te hinc vidisse ja-
centes,

Dum sanctis patriæ legibus obsequimur. :
Quid ille dux Leonidas dicit ? *Pergite animo forti, Lacademonii ; hodie apud inferos fortasse cænabimus.* Fuit hæc gens fortis, dum Licurgi leges vigeant : e quibus unus, cum Perse hostis in colloquio dixisset glorians, *Solem præ jaculorum multitudine, & sagittarum non videbitis : In umbra igitur, inquit, pugnabimus.* Viros commemoro ? Qualis tandem Lacæna ? quæ cum filium in prælium misisset, & interfectum audisset ; *Idcirco, inquit, genueram, ut esset qui pro patria mortem non dubitaret occumbere.*

XLIII. Esto : fortes, & duri Spartiata : magnam habet vim reipublicæ disciplina.
353 Quid ? Cyrenæum Theodorum, philosophum non ignobilem, nonne miramur ? cui cum Lyfimachus rex crucem minaretur, *Istis, quæso, inquit, ista horribilia minitare purpuratis tuis : Theodori quidem nihil interest, humine, an sublimè putrescat.* Cujus hoc dicto admoneor, ut aliquid etiam de humanatione & sepulturâ dicendum existimem : rem non difficilem ; iis præsertim cogitis, quæ de nihil sentiendo paulò ante dicta sunt.

De qua Socrates quidem quid senserit, apparet in eo libro, in quo moritur: de quo jam tam multa diximus. Cum enim de immortalitate animorum disputavisset, & jam moriendi tempus urgeret; rogatus a Critone, quemadmodum sepeliri vellet: *Multam* verò, inquit, *operam, amici, frustra consumpsi: Critoni enim nostro non persuasi, me hinc avolaturum, neque quidquam mei relicturum.* Veruntamen, Crito, si me assequi poteris, aut sicubi nactus eris, ut tibi videbitur, sepelito. Sed mihi crede, nemo me vestrum, cum hinc excessero, consequetur. Præclare id quidem; qui & amico permiserit, & se ostenderit de hoc toto genere nihil laborare. Durior Diogenes, & id quidem sentiens, sed, ut Cynicus, asperius, projici se jussit inhumatum: tum amici, *Volucrisne & feris?* Minimè verò, inquit, sed bacillum propter me, quo abigam, ponitote. Quis poteris? illi: non enim senties. Quid igitur mihi ferarum laniatus oberit nihil sentienti? Præclare Anaxagoras: qui cum Lampfaci moreretur, quærentibus amicis, velletne Clazomenas in patriam, si quid aceidisset, auferri: *Nihil necesse est,* inquit, *undique enim ad inferos tantiundem viæ est.* Totaque de ratione humanationis unum tenendum est, ad corpus illam pertinere, sive occiderit animus, sive vigeat. In corpore autem perspicuum est, vel extincto animo, vel elapso, nullum residere sensum.

XLIV. Sed plena errorum sunt omnia.

Trahit Hectorem ad currum religatum Achil-
les : lacerari eum , & sentire , credo , pu-
rat. Ergo hic ulciscitur , ut quidem sibi
videtur. At illa sicut acerbissimam rem
moeret :

Vidi , videre quod me passa ægerimè ,

Hectorem quadriugo curru raptarier.

Quem Hectorem ? aut quamdiù ille erit He-
ctor ? melius Accius , & aliquando sapiens
Achilles :

Immo enimverò corpus Priamo reddidi ;

Hectorem abstuli.

- 156 Non igitur Hectora traxisti ; sed corpus quod
fuerat Hectoris. Ecce alius exoritur e terra ,
qui matrem dormire non sinat.

*Mater , te appello , quæ curam somno sus-
pensam levas ,*

*Neque te mei miseret : surge , & sepeli
natum.*

Hæc cum pressis & flebilibus modis , qui
totis theatris mœstitiam inferant , concinun-
tur ; difficile est non eos , qui inhumati sunt ,
miseros judicare.

Priusquam feræ , volucresque...

- 157 Metuit , ne laceratis membris minùs bene
utatur ; ne combustis , non extimescit.

*Heu reliquias semiassæ regis , denudatis
ossibus ,*

*Per terram sanie delibutas fœdè divexa-
rier.*

Non intelligo quid metuat , cum tam bonos
septenarios fundat ad tibiam. Tenendum est
igitur , nihil curandum esse post mortem ,

cum multi inimicos etiam mortuos poeniantur. Execratur luculentis sanè versibus apud Ennium Thyestes, primum ut naufragio pereat Atreus. Durum hoc sanè: talis enim interitus non est sine gravi sensu. Illa inania:

Ipse summis saxis fixus asperis, eviscera- 158
tus,

*Latere pendens, saxa spargens tabo, sanie
& sanguine atro.*

Non ipsa saxa magis sensu omni vacabunt, quàm ille latere pendens, cui se hic cruciatum censet optare. Quàm essent dura, si sentiret! nulla sine sensu sunt. Illud verò perquam inane:

*Neque sepulcrum, quo recipiat, habeat;
portum corporis:*

Ubi, remissâ humanâ vitâ, corpus requiescat malis.

Vides quanto hæc in errore versentur: portum esse corporis, & requiescere in sepulcro putat mortuum. Magna culpa Pelopis, qui non erudierit filium, nec docuerit: quatenus esset quidque curandum. 159

XLV. Sed quid singulorum opiniones animadvertam, nationum varios errores perspicere cum liceat? Condiunt Ægyptiî mortuos, & eos servant domi. Persæ etiam cerâ circumlitos condunt, ut quàm maximè permaneant diuturna corpora. Magorum mos est, non humare corpora suorum, nisi a ferient ante laniata. In Hyrcania, plebs publicos alit canes; optimates, domesticos. Nobile autem genus canum illud scimus esse:

sed pro sua quisque facultate parat a quibus
 lanietur; eamque optimam illi esse censent se-
 pulturam. Permulta alia collegit Chrysippus;
 ut est in omni historia curiosus: sed ita tetra
 sunt quædam, ut ea fugiat & reformidet
 260 oratio. Totus igitur hic locus est contem-
 nendus in nobis, non negligendus in nostris:
 ita tamen, ut mortuorum corpora nihil sen-
 tire sentiamus. Quantum autem consuetudinẽ
 famæque dandum sit, id curent vivi: sed
 ita ut intelligant, nihil id ad mortuos per-
 tinere. Sed profectò mors tum æquissimo
 animo appetitur, cum suis se laudibus vita
 occidens consolari potest. Nemo parum diu
 vixit, qui virtutis perfectæ perfecto functus
 est munere. Multa mihi ipsi ad mortem tem-
 pestiva fuerunt, quæ utinam potuisssem obi-
 re! Nihil enim jam acquirebatur: cumulata
 erant officia vitæ: cum fortunâ bella resta-
 bant. Quare, si ipsa ratio minùs perficiet:
 ut mortem negligere possimus; at vita acta
 261 perficiat, ut satis superque vixisse videamur.
 Quanquam enim sensus abierit, tamen sum-
 mis & propriis bonis & laudis & gloriæ,
 quamvis non sentiant, mortui non carent.
 Et si enim nihil in se habeat gloria, cur ex-
 petatur, tamen virtutem tanquam umbra se-
 quitur. Verùm multitudinis iudicium de bo-
 nis, si quando est, magis laudandum est,
 quàm illi ob eam rem beati.

XLVI. Non possum autem dicere, quo-
 quo modo hoc accipiatur, Lycurgum, So-
 lonem, legum & publicæ disciplinæ carere.

gloriâ ; Themistoclem , Epaminondam , bel-
licæ virtutis. Ante enim Salaminam ipsam
Neptunus obruet , quàm Salaminii tropæi
memoriam ; priusque Bœotia Leuctra tol-
lentur , quàm pugnæ Leuctricæ gloria. Mul-
tò autem tardius fama deferet Curium , Fa-
bricium , Calatinum , duo Scipiones , duo
Africanos , Maximum , Marcellum , Paulum ,
Catonem , Lælium ; innumerabiles alios :
quorum similitudinem aliquam qui arripue-
rit , non eam famâ populari , sed verâ bo-
norum laude metiens , fidenti animo (si ita
res feret) gradietur ad mortem , in qua aut
summum bonum , aut nullum malum esse
cognovimus. Secundis verò suis rebus volet
etiam mori : non enim tam cumulus bono-
rum jucundus esse potest , quàm molesta
decessio. Hanc sententiam significare vide-
tur Laconis illa vox , qui , cum Rhodius
Diagoras , Olympionices nobilis , uno die
duos suos filios victores Olympiæ vidisset ,
accessit ad senem , & gratulatus , *Morere ,*
Diagora , inquit , *non enim in calum ascen-*
surus es. Magna hæc , & nimium fortasse ,
Græci putant ; vel tum potius putabant : is-
que , qui hoc Diagoræ dixit , permagnum
existimans tres Olympionicas una e domo
prodire , cunctari illum diutius in vita , for-
tunæ objectum , inutile putabat ipse. Ego
autem , tibi quidem quod satis esset , paucis
verbis , ut mihi videbar , responderam : con-
cesseras enim nullo in malo mortuos esse.
Sed ob eam causam contendi , ut plura di-

cerem; quòd in desiderio & luctu hæc est consolatio maxima. Nostrum enim, & nostrâ causâ susceptum dolorem modicè ferre debemus, ne & nosmetipsos amare videamur. Illa suspicio intolerabili dolore cruciat, si
 164 opinamur eos quibus orbatî sumus, esse cum aliquo sensu in iis malis, quibus vulgò opinantur. Hanc excutere opinionem mihimet volui radicitus, eoque fui fortasse longior.

XLVII. *A.* Tu longior? non mihi quidem. Prior enim pars orationis tuæ faciebat, ut mori cuperem: posterior, ut modò non nollem, modò non laborarem: omni autem oratione illud certè perfectum est, ut mortem non ducerem in malis. *M.* Num igitur etiam rhetorum epilogum desideramus, an jam hanc artem planè relinquimus? *A.* Tu verò istam ne reliqueris, quam semper ornasti: & quidem jure: illa enim te, verum
 165 si loqui volumus, ornaverât. Sed quinam est iste epilogus? Aveo enim audire, quidquid est. *M.* Deorum immortalium judicia solent in scholis proferre de morte: nec verò ea fingere ipsi: sed Herodoto auctore, aliisque pluribus. Primùm Argiæ sacerdotis Cleobis & Biton filii prædicantur. Nota fabula est. Cum enim illam ad solemne & statum sacrificium curru vehi jus esset, satis longè ab oppido ad fanum, morarenturque jumenta: tum juvenes hi, quos modò nominavi, veste positâ corpore oleo perunxerunt, ad jugum accesserunt. Ita sacerdos advecta in fanum, cum currus esset ductus a filiis,

precata a dea dicitur, ut illis præmium daret pro pietate, quod maximum homini dari posset a deo: post epulatos cum matre adolescentes somno se dedisse; manè inventos esse mortuos. Simili precatione Throphonius & Agamedes usi dicuntur, qui, cum Apollini Delphis templum exædificavissent, venerantes deum petiverunt mercedem non parvam quidem operis & laboris sui, nihil certi, sed quod esset optimum homini. Quibus Apollo se id daturum ostendit, post ejus diei diem tertium: qui ut illuxit, mortui sunt reperti. Judicavisse deum dicunt, & eum quidem deum, cui reliqui dii concessissent ut præter cæteros divinaret.

XLVIII. Affertur etiam de Sileno fabella quædam; qui cum a Mida captus esset, hoc ei muneris pro sua missione dedisse scribitur; docuisse regem, non nasci homini longè optimum esse; proximum autem, quamprimum mori. Quâ est sententiâ in Cresphonte usus Euripides.

Nam nos decebat, cætus celebrantes domu, 167

Lugere, ubi esset aliquis in lucem editus,

Humanæ vitæ varia reputantes mala:

At, qui labores morte finisset graves,

Hunc omnes amicos laude & latitiâ exequi.

Simile quiddam est in consolatione Crantoris: ait enim Terinæum quemdam Elysium, cum graviter filii mortem mœreret; venisse in Psychomantium, quærentem, quæ fuisset tantæ calamitatis causa: huic in tabellis tres hujusmodi versiculos datos:

- 168 *Ignaris homines in vita mentibus errant.
Euthinous potitur, fatorum munere, letho.
Sic fuit utilius finire ipsique, tibi que.*

His & talibus auctoribus usi, confirmant; causam rebus a diis immortalibus judicatam. Alcidas quidem, rhetor antiquus in primis nobilis, scripsit etiam laudationem mortis, quæ constat ex enumeratione humanorum malorum: cui rationes eæ, quæ exquisitiùs a philosophis colliguntur, defuerunt: ubertas orationis non defuit. Claræ verò mortes pro patria oppetitæ, non solum gloriøsæ rhetoribus, sed etiam beatæ videri solent. Repetunt ab Erechtheo, cujus etiam filia cupidè mortem expetiverunt pro vita civium: Codrum, qui se in medios immisit hostes, veste famulari, ne posset agnosci, si esset ornatu regio; quòd oraculum erat datum, si Rex interfectus esset, victrices Athenas fore. Menæceus non prætermittitur, qui, oraculo edito, largitus est patriæ suum sanguinem. Iphigenia Aulide duci se immolendam jubet, ut hostium sanguis eliciatur suo.

- XLIX. Veniunt inde ad propiora. Harmodius in ore, & Aristogiton, Lacedæmonius Leonidas, Thebanus Epaminondas, vige-
170 gent. Nostros verò non norunt, quos enumerare longum est: ita sunt multi, quibus videmus optabiles mortes fuisse cum gloria. Quæ cum ita sint: magnâ tamen eloquentiâ est utendum, atque ita velut superiore loco concionandum? ut homines mortem

vel optare incipiant, vel certè timere desistant. Nam si supremus ille dies non extinctionem, sed commutationem affert loci; quid optabilius? Sin autem perimit, ac de-¹⁷¹let omnino; quid melius, quàm in mediis vitæ laboribus obdormiscere, & ita conniventem somno consopiri sempiterno? Quod si fiat melior Ennnii, quàm Solonis oratio: hic enim noster,

*Nemo me lacrymis decoret, inquit, nec
funera fletu
Faxit.*

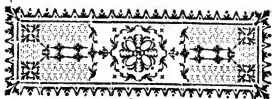
At verò sapiens ille;

*Mors mea ne careat lacrimis: linguamus
amicis*

Mærorem, ut celebrent funera cum gemitu.
Nos verò, si quid tale acciderit, ut a deo denunciatum videatur, ut exeamus e vita, læti & agentes gratias pareamus; emitti-
que nos e custodia, & levare vinculis arbitremur: ut aut in æternam, & planè in nostram domum remigremus, aut omni sensu molestiâque careamus. Sin autem nihil denuntiabitur; eo tamen firmo animo, ut hor-¹⁷²ribilem illum diem aliis, nobis faustum putemus: nihilque in malis ducamus, quod sit vel a diis immortalibus, vel a natura parente omnium constitutum. Non enim temerè nec fortuito sati & creati sumus: sed profectò fuit quædam vis, quæ generi consuleret humano; nec id gigneret, aut aleret, quod, cum exantlavisset omnes labores, tum incideret in mortis malum sempiternum.

- 173 Portum potius paratum nobis & perfugium putemus : quò utinam velis passis pervehi liceat ! Sin resstantibus ventis rejiciemur , tamen eodẽ paulò tardius referamur necesse est. Quod autem omnibus necesse est , idne miserum esse uni potest ? Habes epilogum ; ne quid prætermissum , aut relictum putes. *A.* Ego verò : & quidem fecit etiam iste me epilogus firmiorem. *M.* Optimè , inquam. Sed nunc quidem valetudini tribuamus aliquid. Cras autem , & quot dies erimus in Tusculano , agamus hæc , & ea potissimum , quæ levationem habeant , ægritudinum , formidinum , cupiditatum : qui omni e philosophia est fructus uberimus.





S E C O N D E
T U S C U L A N E ,
T R A D U I T E

Par M. l'Abbé D'OLIVET.

DE LA DOULEUR.

Qu'on doit la supporter.

PYRRHUS , dans Ennius , dit qu'il a besoin de philosopher , mais seulement un peu , & sans vouloir s'y livrer tout entier. Pour moi , BRUTUS , je crois en avoir besoin aussi. Que pourrois-je faire de mieux , sur-tout dans un temps où je n'ai (1) rien à

(1) Pendant les troubles de la Républi-

faire ? Mais je ne veux pas , à l'exemple de Pyrrhus , me prescrire des bornes. Car , à moins que d'avoir embrassé toute la Philosophie , ou presque toute , il est difficile d'en bien savoir quelques points détachés : & l'on ne peut d'ailleurs , ni faire un choix , sans connoître ce qu'on rejette ; ni posséder une partie de cette science , sans se sentir pour le reste une égale curiosité.

A l'égard d'un homme occupé , & d'un Guerrier ; tel qu'étoit (2) alors Pyrrhus , j'avoue que ce peu même qu'il fait , ne laisse pas de lui être souvent d'un grand secours ; & qu'il en retire des avantages , non pas tels que les produiroit une parfaite connoissance de la Philosophie , mais qui suffisent

que , l'an de Rome DCCVIII , Cicéron étant âgé de 62 ans. Tous ces Ouvrages Philosophiques , le plus précieux reste de l'Antiquité , sont le fruit des trois dernières années qu'il vécut.

(2) *Alors*, c'est-à-dire , dans la circonstance de sa vie , où la Tragédie d'Ennius le suppose. Il y a *Néoptolème* dans le Texte , mais ce fils d'Achille est plus connu en notre langue sous le nom de *Pyrrhus*.

pour

pour le délivrer, au moins en partie, des maux que la cupidité, que le chagrin, que la crainte feroit capable de lui causer.

Par exemple, depuis notre dernière conférence de Tusculum, la mort m'a paru ne mériter qu'un grand mépris : & ce mépris ne contribue pas peu à nous tranquilliser l'ame. Car de craindre une chose inévitable, c'est ne pouvoir de sa vie compter sur un moment de repos. Au lieu qu'en regardant la mort, non-seulement comme nécessaire, mais comme une chose qui d'elle-même n'a rien de terrible, on se ménage par-là une puissante ressource pour vivre heureux.

Je n'ignore cependant pas, que bien des gens prendront à tâche de me contredire. Mais pour n'en pas courir les risques, je n'avois qu'un moyen ; ne point écrire du tout.

Par mes Oraisons même, où je me proposois de plaire à la multitude, parce qu'en effet l'Eloquence, qui est un art populaire, a pour but l'approbation des auditeurs, j'ai éprouvé combien les jugemens du Public étoient

partagés. Il se trouvoit de ces esprits qui sont disposés à ne louer que ce qu'ils croient pouvoir imiter ; & qui prennent les bornes de leur talent , pour les bornes de l'art. Je les accablois par une profusion de pensées , & d'expressions. Ils eussent mieux aimé , disoient-ils , un style décharné & affaîmé , que tant de fécondité & d'abondance. Voilà d'où sortit cette secte de prétendus (3) Attiques , qui ne sa-

(3) Il y avoit entre les Orateurs Attiques , & les Asiatiques , cette différence : que le style des premiers étoit pur , sain , précis , toujours proportionné à la nature de leur sujet ; mais celui des autres , enflé , diffus , énérvé. Or quelques contemporains de Cicéron , comme il s'en plaint ici , & dans beaucoup d'autres endroits , l'accusèrent de mettre trop d'esprit & de fleurs dans ses discours ; en un mot , d'être un peu Asiatique. Ils donnèrent , eux , dans un style tout opposé , & n'eurent point de succès. Voyez Quintilien , liv. XII , chap. 10 , où il est à remarquer que le style de Cicéron , blâmé comme trop fleuri par ses contemporains , passoit au contraire pour être maigre & sec dans le siècle de Quintilien. Tant il est difficile qu'une même nation conserve pendant

voient pas eux-mêmes ce que c'est qu'Atticisme , & qui ayant été presqu'efflés en plein Barreau , ont pris enfin le parti de se taire.

Que n'ai-je donc pas à craindre , lorsque je m'engage dans un genre d'écriture , où le peuple , sur qui j'avois à compter pour le succès de mes Oraisons , ne peut m'être bon à rien ? Car il ne faut à la Philosophie , qu'un petit nombre de Juges ; & c'est à dessein qu'elle fuit la multitude , à qui elle est tellement suspecte , tellement odieuse , que si quelqu'un veut la blâmer en général , & sans restriction , il aura sûrement le peuple pour approbateur ; & qu'en particulier , si l'on veut attaquer la secte à laquelle je me suis principalement attaché , on y fera encore aidé par les partisans de toutes les autres sectes.

J'ai répondu dans mon (4) Horten-

long-temps le bon goût , qui consiste dans un juste milieu , également éloigné des extrémités vicieuses.

(4) *Hortensius* est le titre que Cicéron avoit donné à un de ses ouvrages , qui s'est

fius à ceux qui se déclarent contre toute Philosophie en général ; & je crois n'avoir pas mal développé dans mes quatre livres (5) Académiques , ce qu'il y avoit à dire pour la défense de l'Académie.

Mais enfin , bien-loin de trouver étrange qu'on écrive contre moi , c'est au contraire ce que je souhaite passionnément. Jamais la Philosophie n'auroit été si fort en honneur parmi les Grecs , sans l'éclat que lui attiroient les disputes & les altercations de leurs Savans. Ainsi j'exhorte tous ceux qui en sont capables , à enlever jusqu'à cette sorte de mérite à la Grèce , où présentement tout languit. Qu'ils transportent ici la Philosophie , comme nos ancêtres ont travaillé à y transporter les autres arts , qui lui paroissent utiles : & comme nous avons vû l'Eloquence , dont les

perdu , & dont le but étoit d'exciter les hommes à l'étude de la Philosophie.

(3) Des quatre livres connus sous le titre de *Questions Académiques* ; il n'en reste qu'un complet intitulé , *Lucullus* , avec le commencement d'un autre.

commencemens furent si foibles parmi nous, y arriver à un si haut point de perfection, que déjà, selon le cours naturel de presque toutes choses, elle décline, & va bientôt, ce me semble, retomber dans le néant.

Pour hâter donc les progrès de la Philosophie, qui commence seulement à naître dans Rome, donnons toute liberté de nous attaquer, & de nous réfuter. C'est à quoi ne peuvent se résoudre qu'avec peine, ceux qui ont épousé des dogmes, dont ils ne peuvent se départir; & qui, par l'enchaînement de leurs principes, sont dans la nécessité d'admettre des conséquences, que sans cela ils rejetteroient. Mais pour nous Académiciens, qui nous en tenons aux probabilités, & qui, le vrai-semblable étant trouvé, ne pouvons étendre nos vûes au-delà; nous sommes disposés, & à réfuter les autres sans opiniâtreté, & à souffrir sans émotion, que les autres nous réfutent.

Que si nos Romains prennent du goût pour la Philosophie, nous n'aurons plus besoin des bibliothèques Grec-

ques, où l'on est accablé d'une infinité de volumes, parce que cette nation a produit une infinité d'auteurs, qui, pour la plupart, se copient les uns les autres : & il en arrivera de même à nos écrivains, si nous en avons beaucoup qui se tournent de ce côté-là.

Portons-y le plus que nous pourrons ; ceux qui ont un fonds de belle littérature, & qui sont en état d'écrire élégamment, solidement, méthodiquement. Car nous avons déjà (6) une espèce de gens, qui veulent qu'on leur donne le nom de Philosophes, & dont les ouvrages latins ne sont pas, dit-on, en petite quantité. J'aurois tort de les mépriser, n'ayant rien lû de leur façon. Puisqu'eux-mêmes ils se donnent pour écrire sans ordre, sans méthode, sans élégance, sans ornement, je laisse là une lecture, qui ne me promet point de plaisir. Quant à leur doctrine, pour peu que l'on ne soit pas tout-à-fait ignorant, on fait en quoi elle consiste. Ainsi du moment qu'ils ne s'étudient

(6) Les Epicuriens. Voyez pag. 43.

point à plaire , je ne vois pas pourquoi hors de leur patrie , ils auroient des lecteurs. Platon , les autres disciples de Socrate & leurs Successeurs , sont lûs de tout le monde : même de ceux qui n'approuvent pas , ou qui du moins n'épousent pas leurs opinions. Mais ni Epicure ni Métrodore ne sont guère qu'entre les mains de leurs sectateurs : & ceux de nos auteurs latins , qui marchent sur leurs traces , n'ont de même pour lecteurs que ceux qui pensent comme eux.

Pour moi , sur quelque sujet qu'on écrive , je crois que ce doit être de manière à se faire lire par tous ceux qui ont du goût : & si je n'y réussis point , ce n'est pas qu'il me semble qu'on puisse s'en dispenser.

Aussi ai-je toujours aimé la méthode des Péripatéticiens & des Académiciens , qui est de traiter le pour & le contre sur chaque matière ; non-seulement , parce que c'est l'unique moyen de voir où se trouve la vraisemblance , mais encore parce qu'il n'y a rien de si propre à nous exercer dans l'art de la parole. Aristote suivit cette méthode

le premier, & ses disciples l'ont retenue. Philon, qui a vécu de nos jours, & que j'ai beaucoup entendu, nous enseignoit la Rhétorique dans un temps, la Philosophie dans un autre. J'ai fait, à la prière de mes amis, un semblable partage du loisir que j'ai dans ma maison de Tusculum. Aujourd'hui, comme hier, nous avons donné la matinée à l'art oratoire ; & nous sommes descendus après midi dans (7) l'Académie, où, en nous promenant, nous avons philosophé. Voici donc, non pas un simple récit de notre conférence, mais notre conférence même ; rendue presque mot pour mot. Tel en a été le début.

L'AUDITEUR.

On ne sçauroit dire combien j'eus

(7) Cicéron avoit dans sa maison de *Tusculum*, aujourd'hui *Frascati*, deux endroits particulièrement destinés à des entretiens littéraires. Il nommoit l'un *le Lycée*, où étoit sa Bibliothèque ; & l'autre *l'Académie*, qui étoit, selon Corradus, une espèce de Gymnase ; situé au bas de ses jardins. Voyez *Att.* I, 4, & *Diyn.* I, 5.

hier de plaisir à vous entendre, ou plutôt combien j'y ai gagné. Il est vrai, & je puis m'en répondre à moi-même, que jamais la vie ne m'avoit paru être d'un certain prix. Mais pourtant, lorsqu'il m'arrivoit de songer qu'un jour mes yeux se feroient à la lumière, & que je perdrois tous les agrémens de la vie, cette idée de temps en temps m'effrayoit un peu, & m'attristoit. Vous m'avez si bien guéri, qu'à l'heure qu'il est, croyez-moi, la mort me paroît la chose du monde, qui mérite le moins qu'on s'en occupe.

CICÉRON.

Il n'y a rien là d'étonnant; c'est l'effet de la Philosophie. Elle guérit les maladies de l'ame, dissipe les vaines inquiétudes, nous affranchit des passions, nous délivre de la peur. Mais sa vertu n'opère pas également sur toute sorte d'esprits. Il faut que la nature y ait mis certaines dispositions. Car non-seulement *la Fortune*, comme dit (8) le

(8) Proverbe tiré du Phormion de Térence, Acte I, scène 4, vers 26.

proverbe, *aide ceux qui ont du cœur* ; mais cela est bien plus vrai encore de la Raison. Il lui faut des ames courageuses, si l'on veut que leur force naturelle soit aidée & soutenue par ces préceptes. Vous êtes né avec des sentimens élevés, sublimes, qui ne vous inspirent que du mépris pour les choses humaines : & de là vient que mon discours contre la mort s'est aisément imprimé dans une ame forte. Mais sur combien peu de gens ces sortes de réflexions agissent-elles, parmi ceux même qui les ont mises au jour, approfondies dans leurs disputes, étalées dans leurs écrits ? Trouve-t-on beaucoup de Philosophes, dont les mœurs, dont la façon de penser, dont la conduite soit conforme à la raison : qui fassent de leur art, non une ostentation de savoir, mais une règle de vie : qui s'obéissent à eux-mêmes, & qui mettent leurs propres maximes en pratique ? On en voit quelques-uns si pleins de leur prétendu mérite, qu'il leur seroit plus avantageux de n'avoir rien appris ; d'autres, avides d'argent ; d'autres, de gloire ; plusieurs, esclaves de

leurs plaisirs. Il y a entre ce qu'ils disent & ce qu'ils font, un étrange contraste. Rien, à mon avis, de plus honteux. En effet, qu'un Grammairien parle mal, qu'un Musicien chante mal, ce leur sera une honte d'autant plus grande, qu'ils péchent contre leur art. Un Philosophe donc, lorsqu'il vit mal, est d'autant plus méprisable, que l'art où il se donne pour maître, c'est l'art de bien vivre.

L'AUDITEUR.

Mais, si cela est, n'y a-t-il pas à craindre que les louanges, dont vous comblez la Philosophie, ne soient bien mal fondées ? Car, puisque ses plus habiles maîtres ne sont pas toujours d'honnêtes gens, ne s'ensuit-il pas de là qu'elle n'est bonne à rien ?

CICÉRON.

On auroit tort de conclure ainsi. Car, de même que tous les champs, quoique cultivés, ne rapportent pas ; & qu'il n'est point vrai, comme l'a

dit (9) un de nos Poètes,

*Que de soi le bon grain, sans besoin
d'aliment,*

*Dans un champ, même ingrat, fait
croître heureusement ;*

de même, tous les esprits, quoique cultivés ne fructifient point. Et pour continuer ma comparaison, je dis qu'il en est d'une ame heureusement née, comme d'une bonne terre. Qu'avec leur bonté naturelle, l'une & l'autre ont encore besoin de culture, si l'on veut qu'elles rapportent. Or la culture de l'ame, c'est la Philosophie. Elle déracine les vices, elle prépare l'ame à recevoir de nouvelles semences, elle les y jette, les y fait germer ; & avec

(9) Accius nommé dans le Texte, si l'on se rend à la correction de Muret, rapportée dans le Cicéron Dauphin, & que j'ose adopter ici, sans craindre que les Critiques m'en blâment.

Au reste, non-seulement les deux vers suivans, mais la plupart de ceux que j'emploie dans cette seconde Tusculane, sont de feu M. de la Moynaye.

TUSCULANE II. 253

Le temps il s'y trouve abondance de fruits. Remettons-nous donc à philosopher, comme nous faisons hier; & si bon vous semble, proposez-moi le sujet.

L'AUDITEUR.

Je trouve que la douleur est de tous les maux le plus grand.

CICÉRON.

Plus grand même que le déshonneur ?

L'AUDITEUR.

Je n'ose dire cela : & j'ai honte de me voir si-tôt obligé à rétracter ma proposition.

CICÉRON.

Y persister seroit bien plus honteux. Qu'y auroit-il de moins digne de vous, que de croire qu'il y ait quelque chose de pis que l'ignominie, le crime, l'infamie ? Plutôt que de s'en voir souillé, quelles douleurs, quels tourmens ne doit-on pas souffrir, braver, affronter ?

L'AUDITEUR.

Oui , c'est ainsi que je pense. Mais la douleur , pour n'être pas le plus grand des maux , ne laisse pas d'en être un.

CICÉRON.

Voyez-vous comme déjà un petit mot d'avis vous a bien fait rabattre de l'idée que vous en aviez ?

L'AUDITEUR.

Il est vrai ; mais il me faut encore quelque chose de plus.

CICÉRON.

J'y ferai mes efforts : mais l'entreprise n'est pas petite , & j'ai besoin de trouver un esprit docile.

L'AUDITEUR.

Vous ferez content de moi. Par-tout où la raison me conduira , je la suivrai , comme je fis hier.

CICÉRON.

Premièrement donc , parlons des

Philosophes qui ont marqué ici de la foiblesse. Il y en a eu plusieurs ; & de sectes différentes. A la tête de tous , soit pour l'ancienneté , soit pour l'autorité , est Aristippe , disciple de Socrate. Il a bien osé dire que la douleur étoit le souverain mal. Epicure s'est aisément prêté à cette opinion lâche & féminine. Après lui , est venu Hieronymus le Rhodien , qui a dit que le souverain bien étoit de vivre sans douleur : tant il a cru la douleur un grand mal. Tous les autres , excepté Zénon , Ariston , & Pyrrhon , disent comme vous , qu'effectivement la douleur est un mal , mais qu'il y en a de plus grands.

Ainsi cette opinion , *Que la douleur est le plus grand des maux* , quoique la nature elle-même , quoique toute ame généreuse la défavoue , & qu'il n'ait fallu pour vous le faire rejeter , que vous mettre la douleur en parallèle avec le déshonneur , est cependant une opinion enseignée depuis tant de siècles , & par des Philosophes , les précepteurs du genre humain !

Avec de telles maximes , qui ne croira que ni la vertu , ni la gloire ;

256 DE LA DOULEUR.

ne méritent d'être achetées au prix de quelque douleur corporelle ? Ou plutôt, à quelle infamie se refusera-t-on, pour éviter ce qu'on croit le souverain mal ?

Mais, d'ailleurs, sur ce principe, quel homme ne seroit à plaindre ? Car, ou l'on souffre actuellement de vives douleurs, ou l'on a toujours à craindre qu'il n'en survienne. Personne donc dans aucun temps ne peut être heureux.

Un homme parfaitement heureux selon Métrodore, c'est celui *qui se porte bien, & qui a certitude qu'il se portera toujours bien*. Mais cette certitude, quelqu'un peut-il l'avoir ?

Quant à Epicure, je crois qu'il a voulu plaisanter. *Qu'un Sage soit au milieu des flammes, ou sur la roue*, dit-il quelque part ; & peut-être vous attendez-vous qu'il ajoute : *il le prendra en patience, ne succombera point à ses douleurs*. Par Hercule, ce seroit beaucoup, & l'on ne demanderoit rien de plus à cet Hercule même, par qui je viens de jurer. Mais pour Epicure, ce grand ennemi de la mollesse, cet hom-

me si austère , ce n'est point assez. Juste que dans le Taureau de Phalaris , un Sage dira : *Que ceci est agréable ! Que j'en suis peu ému !*

Agréable ! Trouver cela indifférent ; ce seroit donc trop peu ? Mais ceux même qui nient que la douleur soit un mal , ne vont point jusqu'à dire que , d'être à la torture , ce soit quelque chose d'*agréable*. Ils disent que cela est fâcheux ; que cela est sensible ; que la nature y répugne ; mais non pas que ce soit un mal. Et lui , dans la persuasion où il est que la douleur n'est pas seulement un mal , mais le plus grand des maux , il ne laisse pas de vouloir qu'un Sage la trouve *agréable*. Je n'en exige pas tant de vous. Laissons ce Voluptueux tenir dans le Taureau de Phalaris , le langage qu'il tiendrait dans un lit mollet. Pour moi je ne crois point la Sagesse capable d'un si grand effort. C'est remplir son devoir , que de marquer du courage en pareil cas. Mais de la joie , n'allons pas si loin. Car la douleur est assurément , quelque chose d'incommode , d'affligeant , de triste , d'odieux à la

258 *DE LA DOULEUR.*

nature , de pénible à souffrir , à endurer.

Jugez-en par Philoctète. On peut bien lui pardonner de gémir , puisqu'il avoit eu devant les yeux l'exemple d'Hercule même , qui , dans l'excès de ses douleurs , pouffoit de hauts cris sur le mont *Æta*. Philoctète donc , héritier des flèches (1) d'Hercule , ne trouve

(1) Hercule , sur le point de mourir , fit présent à Philoctète de son carquois , rempli de flèches teintes du sang de l'Hydre ; mais à condition qu'il ne découvreroit jamais à personne le lieu de sa sépulture. Plusieurs années après , il arriva que les Grecs ayant été avertis par l'Oracle , que sans ces flèches fatales ils ne pourroient pas prendre Troie , ils eurent recours à Philoctète , & voulurent le forcer à leur dire où étoit le tombeau d'Hercule. Philoctète le leur montra en frappant du pied dessus : persuadé que comme il ne parloit point , ce n'étoit pas violer son serment. Mais lorsqu'il se fut embarqué avec eux pour aller au siège de Troie , une de ces flèches sortant par hasard du carquois , lui tomba sur ce même pied , dont il avoit frappé la terre ; ce qu'il regarda comme une punition de son parjure ; & le venin de l'Hydre lui causa un abcès , dont l'infection fut telle dans le vaisseau ,

pas ce présent d'une grande res-
source,

*Quand le poison malin , qui pénètre
mes veines ,*

*Me livre sans relâche à de cruelles
peines ,*

dit-il ; & appelant au secours , désirant
la mort , il ajoute :

*Qui de vous à mes cris se laissera
toucher ?*

*Qui , me précipitant du haut de ce
rocher ,*

*Me fera dans les flots éteindre ce
bitume ,*

*Ce venin dont le feu jusqu'aux os
me consume ?*

Puisque la douleur arrache de sem-
blables cris , il est difficile de ne pas dire
qu'elle est un mal , & un grand mal.

que les Grecs prirent le parti de le débar-
quer dans l'île de Lemnos. On peut voir
ailleurs la suite de ses aventures , qui ne fait
rien aux vers que nous expliquons ici.

Voyons Hercule lui-même , qui ; dans un temps où la mort le conduisoit à l'immortalité , fut vaincu par la douleur. Quand Déjanire lui eut fait mettre cette robe teinte du sang d'un Centaure , & qu'il en sentit l'impression au dedans de ses entrailles , à quelles plaintes ne se laissoit-il pas aller , si l'on en croit (2) Sophocle ?

(2) Dans les *Trachiniennes* de Sophocle : c'est le titre d'une de ses Tragédies.

Quant à l'histoire dont il s'agit ici , elle se trouve par-tout. Hercule ayant épousé Déjanire , fille d'un Roi d'Etolie , il alloit l'emmener. Mais sur leur route il se trouvoit une rivière à passer. Hercule accepta l'offre que lui fit le Centaure Nessus , de passer Déjanire : & quand le Centaure fut avec elle à l'autre bord , il voulut la ravir. Hercule décocha sur lui une de ses flèches. Nessus , blessé à mort , donna sa robe à Déjanire , en l'assurant que tant qu'Hercule auroit cette robe sur le corps , jamais il n'aimeroit d'autre femme qu'elle. Déjanire , à quelque temps de là , fut qu'Hercule étoit arrêté dans l'Eubée par une nouvelle passion : d'abord elle lui envoya la robe du Centaure : Hercule ne l'eut pas plus-tôt sur lui , qu'il devint furieux , & se jetta lui-même dans le feu qu'il venoit de faire allu-

Où, les plus durs combats, les as-
sauts les plus forts,
Les plus cruels travaux de l'esprit
& du corps,
De Junon contre moi la fureur ir-
ritée,

Les ordres foudroyans du barbare
Euristhée,

Tous ces maux ont été moins fune-
stes pour moi,

Que n'est d'une robe empestée
Le fatal & sinistre envoi.

Il en sort un poison, une brûlante
cire,

Qui s'attache à mon corps, le suce,
le déchire.

Mais, ô destin trop outrageant !
Est-ce pour mon honneur, à l'inhu-
maine lance

Ou d'un Centaure, ou d'un
Géant,

Que je puis imputer l'excès de ma
souffrance ?

Sont-ce tous les Grecs assemblés ;

mer pour un sacrifice. La crédule Déja-
nira ne put survivre à son mari ; & se tua
de désespoir.

262 DE LA DOULEUR.

Qui me font à leur tour éprouver
leur vengeance ?

Sont-ce ces peuples reculés,
Où par des efforts trop zélés
J'ai tâché de porter les mœurs & la
science ?

Ma défaite, opprobre éternel !
De la main d'une femme est le per-
fide ouvrage.

O mon fils, mon vrai fils, si l'a-
mour paternel

Aujourd'hui sur le maternel
Dans ton cœur, comme il doit,
remporte l'avantage ;

Vas, cours, j'attens ici ta mère à
mes genoux.

Que ton bras l'abandonne à mon
juste courroux.

Ose te faire voir digne fils de ton
père.

Au seul récit de mes douleurs,
Un jour le monde entier, du tribut
de ses pleurs

Honorera notre misère.

Quelle horreur, dira-t-on, a contraint
de gémir,

Ainsi qu'une femme timide,
Le fier, le magnanime Alcide,

TUSCULANE II. 263

*Que nul affieux danger ne fit jamais
frémir ?*

*Témoin du tourment qui me tue ;
Viens , approche , mon fils : sur mon
corps déchiré ,
Vi l'effet du venin dont je suis
dévoré.*

*Voyez tous , par quels maux ma
constance abattue*

*Cède au funeste sort que l'on m'a
préparé.*

*Et toi , Pere des Dieux , lançant sur
moi ta foudre ,*

*Achève , par pitié , de me réduire en
poudre.*

*Ah ! je sens de mon mal , de mon
feu dévorant ,*

*Que dans cet instant même un accès
me reprent.*

*Quelle cuisante ardeur ! quelles poin-
tes aigües !*

*O qu'Hercule aujourd'hui d'Hercule
est différent !*

*Mes forces , ma vigueur , qu'étes-
vous devenues ?*

*Est-ce par vous que j'ai dompté
Le Lion terreur de Némée ?*

*Que j'ai défait Nessus , monstre si
redouté ?*

*Abattu l'Hydre enfin , tant de fois
ranimée ?*

*Est-ce par vous que j'ai tiré
Des portes de l'Enfer le chien à triple
tête ?*

*Que j'ai d'Erymanthe atterré
A mes pieds l'effroyable bête ?*

*Que j'ai forcé le flanc du Dragon
furieux ,*

*Qui des filles d'Hesper gardoit l'or
précieux ?*

*Hélas ! à quoi me sert qu'on chante
Mon nom si grand , si glorieux ?*

*Hélas ! à quoi me sert qu'on vante
Mon bras toujours victorieux ?*

Pouvons-nous après cela mépriser la
douleur , nous , dis-je , quand nous
voyons Hercule même souffrir avec si
peu de fermeté ?

Autre exemple , tiré d'Eschyle , non-
seulement Poète , mais , à ce qu'on
dit , Pythagoricien. Quels sentimens
met-il dans la bouche de Prométhée ,
souffrant

souffrant pour son larcin (3) de Lemnos ?

Quand à l'insu des Dieux, sa téméraire main,

Par un art pour lui trop funeste ;

Dans la boutique de Vulcain

Sut dérober le feu céleste,

Dont il fit part au genre humain.

Jupiter, pour l'en punir, l'attachâ sur le mont Caucafé ; & c'est dans cette situation, que Prométhée tient ce discours.

Titans, race du ciel, à ce triste rocher

Venez contempler votre frere ;

Qu'ici de Jupiter attache la colère ;

Ainsi que l'on voit un nocher,

De nuit, dans la peur de l'orage,

Attacher sa barque au rivage.

Trop ingénieux pour mon mal,

Vulcain, par l'ordre de son pere,

(3) Platon dans son *Protagoras*, raconte comment Prométhée déroba le feu de Vulcain, & la sagesse de Minerve. Mais ce qu'en dit Cicéron, n'a pas besoin ici d'un plus ample éclaircissement.

Est venu me clouer sur ce mont infernal,
 Où de trois en trois jours un Aigle
 meurtrière,
 Avide de mon sang, vient d'un bec
 inhumain
 Me déchirer le cœur pour repaître sa
 faim,
 Et ne donne à ce cœur le loisir de re-
 naître,
 Que pour recommencer toujours à s'en
 repaître.

Je voudrois écarter en vain
 L'impitoyable oiseau, ministre de
 mes peines :
 Mes bras sont arrêtés par d'invisi-
 bles chaînes.
 Tel est de Jupiter le decret souverain.
 En proie à la douleur, pour la mort
 je soupire ;
 Mais n'obtenant pas même un instant
 de sommeil,
 Je sens fondre mon corps goutte à
 goutte au soleil,
 Et n'expirant jamais, à tout mo-
 ment j'expire.
 On ne sauroit donc, ce semble,
 ne pas croire misérable un homme

réduit à cette extrémité : ni , par conséquent , ne pas regarder la douleur comme un mal.

L'AUDITEUR. •

Jusqu'ici vous plaidez ma cause. J'y reviendrai dans un moment. Mais en attendant , voilà des vers que je ne connois point : dites-m'en , je vous prie , l'auteur.

CICÉRON.

Je vous le dirai. Vous n'avez pas tort de ne les pas connoître. J'ai , comme vous voyez , un grand loisir.

L'AUDITEUR.

Hé bien ?

CICÉRON.

Quand vous étiez à Athènes ; vous alliez souvent , je crois , aux écoles des Philosophes.

L'AUDITEUR.

Oui , & avec plaisir.

M ij

CICÉRON.

Quoique pas un alors ne se piquât d'éloquence , vous aurez remarqué , sans doute , que leurs discours étoient mêlés de vers.

L'AUDITEUR.

Particulièrement ceux de Denys le Stoïcien.

CICÉRON.

Oui ; mais sans choix , & sans grace ; on eût dit qu'il récitoit une leçon : au lieu que notre Philon (4) choisissoit de beaux vers , les plaçoit bien , & en faisoit sentir la cadence. Ainsi , depuis que j'ai pris goût aux conférences (5) philosophiques , non-seulement je fais grand usage de nos Poètes , mais , à leur défaut , j'ai traduit exprès divers passages des Grecs , afin que ces sortes d'entretiens ne fussent dépourvus en

(4) Philon étoit Académicien : voilà pour quoi Cicéron dit , *notre*.

(5) Cicéron dit : *à cette espèce de déclaration , qui convient assez à un vieillard*.

notre langue, d'aucun des ornemens ; dont ils étoient susceptibles.

Remarquez-vous, au reste, combien les Poètes sont pernicious ? Voilà les plus grands courages qu'il y eût jamais, & ils nous les donnent pour des lâches, qui se lamentoient de la manière la plus foible. Par là ils nous amollissent l'ame. Tel est cependant le charme des vers, que non-seulement on les lit, mais on les retient. Aux mauvais principes de l'éducation domestique, & à la délicatesse d'une vie oisive, ajoutez le commerce des Poètes, il n'y aura vertu qui n'en soit énervée. Platon (6) avoit donc bien raison de ne vouloir point d'eux dans sa République, bâtie sur le plan qu'il jugeoit le plus convenable aux mœurs, & au bon ordre. Pour nous, qui nous

(6) Platon bannissoit de sa République, non tous les Poètes indistinctement, mais seulement ceux dont la Théologie étoit impie, ou la Morale corrompue. Vrai-semblablement il auroit souffert Despréaux & Molière, à peu de chose près : il auroit même récompensé la Fontaine pour ses Fables : mais il auroit congédié Quinault.

formons d'après les Grecs, dès l'enfance nous étudions les Poètes ; & c'est un genre d'érudition, dont les personnes bien nées se font honneur.

Mais pourquoi nous mettre ici en colère contre les Poètes, puisque des Philosophes même, qui sont chargés d'enseigner la vertu, ont prétendu que la douleur étoit le souverain mal ?

Vous qui d'abord étiez de ce sentiment ; vous l'avez, tout jeune que vous êtes, abandonné, du moment que je vous ai mis la douleur en parallèle avec l'ignominie. Mais que je tienne le même discours à Epicure : il répondra qu'une douleur médiocre l'emporte sur l'ignominie la plus marquée ; parce que l'ignominie, à son avis, n'est point d'elle-même un mal, à moins qu'elle n'occasionne de la douleur. Hé quelle douleur éprouve-t-il donc, je vous prie, pour avoir avancé une semblable proposition, qui est, selon moi, la plus grande ignominie, dont un Philosophe puisse jamais être couvert ?

Vous m'avez dit qu'en matière de maux, l'ignominie est pire que la dou-

leur. Je n'en veux pas d'avantage. Avec ce seul principe, vous comprendrez jusqu'à quel point il faut braver la douleur : & il s'agit bien plus ici de nous armer contre elle, que d'examiner si c'est un mal, ou non.

Parmi les Stoïciens, on a recours à de petites subtilités, pour prouver que ce n'est pas un mal : comme s'il étoit question du mot, & non de la chose. Zénon, pourquoi me tromper ? Vous m'assurez que ce qui me paroît horrible, n'est point un mal ; & moi, curieux de savoir par quelle raison, je vous le demande. *Parce que rien, dites-vous, n'est un mal, que ce qui déshonore, que ce qui est un crime.* Réponse pitoyable, & qui ne fait pas que je ne souffre point. Je sais que la douleur n'est pas un crime : cessez de vouloir me l'apprendre : mais prouvez-moi qu'il m'est indifférent, ou de souffrir, ou de ne souffrir pas.

Très-indifférent, ajoute Zénon, par rapport à la vraie félicité, qui consiste uniquement dans la vertu. Mais on fera bien cependant d'écarter la douleur. Pourquoi ? Parce que c'est une chose triste,

dure, fâcheuse, contre nature, difficile à supporter. Amas de paroles, pour ne signifier que ce qu'en un seul mot nous nommons *un mal*. Appeler la douleur une chose triste, contre nature, à peine supportable, c'est me la définir, & dire vrai : mais ce n'est pas m'en délivrer. Toutes ces grandes & orgueilleuses maximès, *Qu'il n'y a de vrai bien, que ce qui est honnête ; de vrai mal, que ce qui est honteux*, échouent ici : & c'est supposer, non ce qui est réellement, mais ce qu'on voudroit qui fût.

Je trouve bien plus raisonnable d'avouer, *Qu'il faut mettre au rang des maux tout ce qu'abhorre la nature ; & au rang des biens tout ce qu'elle désire.* Partons de là, & mettant à part toute dispute de mots, reconnoissons qu'entre cette espèce de bien, qui est le digne objet des Stoïciens, & que nous appelons l'honnête, le juste, le convenable, ou, en un mot, la vertu : reconnoissons, dis-je, qu'entre cette espèce de bien, & les biens qui regardent le corps, ou qui dépendent de la fortune, il y a cette différence, que les derniers, au prix de l'autre, doivent,

paroître infiniment petits ; & si petits , que tous les maux du corps , fussent-ils confondus ensemble , ne seroient pas équivalens à cette autre espèce de mal , qui résulte d'une action honteuse.

Puisque l'ignominie est donc , & de votre aveu , quelque chose de pire que la douleur ; il s'ensuit que la douleur n'est à compter pour rien. Car tant que vous regarderez comme honteux pour un homme , de gémir , de crier , de se lamenter , de se laisser accabler par la douleur ; il ne faudra que vous respecter vous-même , que consulter l'honneur , la bienséance ; & sûrement à l'aide de vos réflexions , la vertu sera victorieuse de la douleur.

Ou la vertu n'est rien de réel , ou la douleur ne mérite que du mépris. Admettez-vous la prudence , sans quoi nulle idée de vertu ne subsiste ? Hé quoi , vous conseillera-t-elle des faiblesses , qui ne peuvent être bonnes à rien ? Quoi , la modération vous permettra-t-elle des emportemens ? Quoi , la justice sera-t-elle bien observée par un homme , qui , plutôt que de souffrir , aimera mieux révéler un secret ,

trahir ses confidens, renoncer à ses devoirs ? Quant à la force, & à ses compagnes la grandeur d'ame, la gravité, la patience, le mépris des choses humaines, que deviendront-elles ? Pendant que vous êtes consterné, & que tout retentit de vos cris plaintifs, dira-t-on de vous, *O l'homme courageux !* Pas même, que vous soyez un homme. Vous n'avez point de courage, si vous ne faites taire la douleur.

Or savez-vous qu'il n'en est pas des vertus, comme de vos (7) bijoux ? Que vous en perdiez un, les autres vous restent. Mais si vous perdez une seule des vertus, ou, pour parler plus juste, (car la vertu (8) est inamissible)

(7) Il y a dans le Texte *un de vos vases d'airain de Corinthe*. Pour savoir ce que c'étoit que cette sorte d'airain, & quel cas les Anciens en faisoit, voyez Muret, *Var. Lect.* III, 5. Bisciola, *Hor. subs.* XV. 10.

Touchant ce dogme des Stoïciens, *Que la vertu est une, & qu'on ne peut être vertueux en un point, sans l'être généralement en tout*, voyez Juste Lipse, *Manud.* III, 4.

(8) Autre dogme des Stoïciens. Voyez Juste Lipse, *ibid.* ou plutôt les *Elementa*

si vous avouez qu'il vous en manque une seule , sachez qu'elles vous manquent toutes.

Vous regarderez-vous donc , ou plutôt , afin que ceci ne tombe pas sur vous personnellement , regarderez-vous ce Prométhée , ou ce Philoctète dont nous parlions , comme des personnages courageux , magnanimes , patiens , graves , pleins de mépris pour les choses humaines ? Un tel éloge ne convient pas à un homme , qui , couché dans une caverne ,

Par ses cris redoublés , par ses gémissemens ,

Répandoit dans les airs l'horreur de ses tourmens.

Je ne nie pas que la douleur ne soit douleur. A quoi , sans cela , nous serviroit le courage ? Mais je dis que la patience , si c'est quelque chose de réel , doit nous mettre au-dessus de la douleur. Ou si c'est quelque chose d'i-

Philosophiæ Stoicæ de Scioppius , qui est plus méthodique , & plus instructif.

276. *DE LA DOULEUR.*

maginaire , à quel propos vanter la Philosophie , & nous glorifier d'être ses disciples ?

Voilà que la douleur vous pique ? Hé bien , je veux qu'elle vous déchire. Prêtez le flanc , si vous êtes sans défense. Mais si vous êtes revêtu (9) d'une bonne armure , c'est-à-dire , si vous avez du courage , résistez. Autrement le courage vous abandonnera : & avec lui , votre honneur , dont il étoit le gardien.

Par les loix de Lycurgue , & par celles que Jupiter a données aux Crétois , ou que Minos a reçues de ce Dieu , comme le disent les Poètes , il est ordonné qu'on endurecisse la Jeunesse au travail , en l'exerçant à la chasse & à la course , en lui faisant souffrir la faim , la soif , le chaud , le froid. A Sparte on fouette les enfans au pied de l'autel , jusqu'à effusion de sang : quelquefois même , à ce qu'on m'a dit sur les lieux , il y en a qui expirent sous les coups : & cela , sans

(9) Il y a dans le Texte , *d'armes fabriquées par Vulcain,*

que pas un d'eux ait jamais laissé échapper , je ne dis pas un cri , mais un simple gémissement. Voilà ce que des enfans peuvent : & des hommes ne le pourront pas ? Voilà ce que fait la coutume : & la raison n'en aura pas la force ?

Travail & *Douleur* ne sont pas précisément la même chose quoiqu'ils se ressemblent assez. *Travail* signifie fonction pénible , soit de l'esprit , soit du corps : *Douleur* , mouvement incommode , qui se fait dans le corps , & qui est contraire aux sens. Quand (1) on coupoit les varices à Marius , c'étoit douleur : quand il conduisoit des troupes par un grand chaud , c'étoit travail. Mais l'un approche de l'autre , car l'habitude au travail nous donne de la facilité à supporter la douleur. Et

(1) Je supprime quatre ou cinq lignes , où Cicéron reproche aux Grecs de n'avoir qu'un seul & même mot pour signifier *Travail* & *Douleur*. Outre que ce reproche pourroit n'être pas bien fondé , c'est un fait étranger à la question , & qui n'auroit rien ici d'intéressant pour un François. On peut voir là-dessus Muret , *Var. Lett.* XIX, 4.

278 *DE LA DOULEUR.*

c'est dans cette vûe que ceux qui formèrent les républiques de la Grèce, voulurent qu'il y eût de violens exercices pour les jeunes gens. On y oblige à Sparte les femmes même, qui partout ailleurs sont élevées avec une extrême délicatesse, &, pour ainsi dire, à l'ombre.

*Mais à Sparte on les voit, dès l'avril
de leurs ans,*

Braver les injures du temps ;

*Et chercher dans les Jeux une noble
poussière.*

*On leur voit dédaigner la laine, le
fuseau,*

Et faire leur art le plus beau

De la lutte & de la carrière.

Quelquefois, dans ces rudes exercices, la douleur accompagne le travail. On s'y entre-choque, on s'y frappe, on s'y terrasse; on y fait des chûtes: & par le travail même il se forme une espèce de calus, qui fait qu'on ne sent point la douleur.

Parlerai-je (2) de nos armées ? Quel travail pour un soldat , lorsqu'il marche , de porter des vivres pour plus de quinze jours ; & de porter outre cela son bagage & un pieu ? A l'égard du casque , du bouclier , & de l'épée , il ne les compte non plus pour un fardeau , que ses épaules , ses bras , ses mains. Un langage usité parmi les soldats , c'est que leurs armes sont leurs membres : & en effet , si l'occasion se présente , ils mettent bas le reste de leur fardeau , & se servent aussi lestement de leurs armes , que si elles faisoient partie de leurs corps.

Quel travail que celui de nos légions ; dans leurs divers (3) exercices ! Or

(2) Il y a dans le Texte une parenthèse , où il est dit *que les armées des Lacédémoniens marchaient au son de la flûte , & que pour les animer au combat , on employoit toujours la cadence des Anapestes*. Mais je n'ai pas eu l'art d'enchaîner ce petit trait d'érudition , de manière qu'il n'interrompît pas un peu la suite du discours.

Je supprime aussi l'étymologie du mot *exercitus* , qui n'a pas lieu en françois.

(3) Il y en a trois de spécifiés dans le

c'est précisément de là que leur vient cette intrépidité, qui brave les coups. Amenez-moi un soldat, qui ait dans l'ame le même degré de valeur, mais qui n'ait point passé les mêmes exercices ; on le prendra pour une femme. Aussi l'avons-nous (4) bien éprouvé, qu'entre nouvelles & vieilles troupes, il y a une différence infinie. Ordinairement le nouveau soldat est d'un âge plus vigoureux : mais d'être fait à la fatigue, & d'aller aux coups tête baissée, c'est ce qui ne s'apprend que par l'habitude. Vous verrez lorsqu'après une bataille on emporte les blessés, vous verrez le nouveau soldat pleurer honteusement pour une légère

Texte, *clamor, cursus, concursus*. Mais pour en donner une idée suffisante, il faudroit transcrire ici plusieurs pages de Végèce. Je me contente de renvoyer au Traité de Juste Lipse de *Militia Romana*, où l'on peut consulter principalement le Dialogue XI du livre IV, & le Dial. XIII du liv. V.

(4) Dans les dernières Guerres civiles ; César avoit nommé de Vétérans dans son parti : & Pompée beaucoup de nouvelle milice.

blessure : pendant que l'ancien, dont le courage est relevé par l'expérience, demande seulement un Médecin qui lui bande sa plaie. Témoin Eurypyle, qui parle ainsi.

*Patrocle, à mon secours : sans vous
ma mort est sûre.*

*Arrêtez, s'il se peut, le sang de ma
blessure.*

*Les enfans d'Esculape ailleurs sont
dispersés,*

*Et ne peuvent suffire au nombre des
blessés.*

Voilà bien le caractère d'un vieux Guerrier, à qui la douleur ne coupe point la parole. Remarquez comme Eurypyle, loin de le prendre sur un ton pleureux, ajoute lui-même pour quelle raison il doit patiemment souffrir sa disgrâce.

*Quiconque au sein d'un autre a cru
porter la mort,*

*A dû craindre pour lui l'effet d'un
même sort,*

dit-il : & moi l'à-dessus , je m'imagine que Patrocle va l'emmener , le mettre au lit , bander sa plaie. Oui , si Patrocle étoit un homme ordinaire. Mais il lui demande des nouvelles de l'action.

*Après ce grand combat , Seigneur ,
apprenez-moi ,
Quel aujourd'hui des Grecs est l'es-
poir , ou l'effroi.*

Au lieu donc (5) de songer à sa blessure , le malade reprend :

(5) Je ne rends point ici ces paroles , *non esset Æsopus* , par lesquelles il paroît que Cicéron passe du Personnage à l'Acteur.

Avouons que ces passages découfus pouvoient avoir des graces pour les contemporains de Cicéron , comme d'heureuses citations de Molière & de Corneille ne manqueroient pas de nous plaire aujourd'hui : mais avouons en même temps , sous le bon plaisir des Commentateurs , que ces mêmes passages , ainsi estropiés , ont aujourd'hui quelque obscurité pour nous ; comme des citations de Molière & de Corneille en auront , sans doute , pour ceux qui viendront dans deux mille ans. Je ne puis que renvoyer ici au Cicéron de M. le Dauphin , où l'on trouvera des éclaircissemens , qui ne sont point ailleurs.

*Hector , à qui les Dieux prêtoient
leur assistance ,*

*Voyant de nos guerriers mollir la
résistance ,*

& le reste , car il en vient au détail ;
malgré sa douleur ; emporté par cette
intempérance de gloire , dont un Brave
ne peut se défendre

Un homme éclairé , un Philosophe
ne pourra-t-il donc pas aussi-bien qu'un
vieux Guerrier , montrer de la patience
dans ses douleurs ? Oui sans doute il le
pourra , & incomparablement mieux.
Mais nous n'en sommes pas encore aux
secours , qui se tirent de la raison : il
s'agit présentement de ceux qui naissent
de l'habitude.

Une petite femme décrépite jeûnera
sans peine deux & trois jours. Retran-
chez la nourriture à un athlète pendant
vingt-quatre heures , il se croira mort ,
& appellera Jupiter à son aide , ce Ju-
piter l'Olympien , à qui ses travaux
sont consacrés. Telle est la force de
l'habitude. Passer les nuits au milieu
des neiges , & se brûler toute la jour-
née au soleil , c'est l'ordinaire des

chasseurs. On n'entend pas même gémir ces athlètes, qui se meurtrissent à coups de cestes. Que dis-je ? Une victoire remportée aux Jeux Olympiques est à leurs yeux ce qu'a été autrefois le Consulat dans Rome.

Mais les Gladiateurs, des scélérats, des barbares, jusqu'où ne poussent-ils point la constance ? Pour peu qu'ils sachent bien leur métier, n'aiment-ils pas mieux recevoir un coup, que de l'esquiver contre les règles ? On voit que ce qui les occupe davantage, c'est le soin de plaire, & à leur maître, & aux spectateurs. Tout couverts de blessures, ils envoient demander à leur maître s'il est content : que s'il ne l'est pas, ils sont prêts à tendre la gorge. Jamais le moindre d'entre eux a-t-il, ou gémí, ou changé de visage ? Quel art dans leur chûte même, pour en dérober la honte aux yeux du Public ? Renversés enfin aux pieds de leur adversaire, s'il leur présente le glaive, tournent-ils la tête ?

Voilà ce que l'exercice, la réflexion, & l'habitude ont de pouvoir. Quoi donc,

*Un Samnite, un coquin, le dernier
des mortels*

pourra s'élever à ce degré de courage ? & il y aura dans le cœur d'un homme né pour la gloire, un endroit si foible, que ni raison ni réflexion ne puissent le fortifier ? Quelques personnes traitent d'inhumanité le spectacle des Gladiateurs : & je ne fais, si tel qu'il est aujourd'hui, on ne doit pas effectivement le regarder ainsi. Mais lorsque des criminels étoient seuls employés à ces fortes de combats, il ne pouvoit y avoir, du moins pour les yeux, une école où l'on apprît mieux à mépriser la douleur & la mort.

J'ai parlé de l'exercice, de la coutume, & des ressources que l'esprit trouve en lui-même. Voyons ce qu'y ajoute le raisonnement ! à moins que vous n'ayez quelque objection à me faire.

L'AUDITEUR.

Que je vous interrompe, moi ? J'en ferois bien fâché ; tant votre discours me semble persuasif.

CICÉRON.

Rechercher si la douleur est un mal, ou non, c'est l'affaire des Stoïciens, qui veulent nous prouver la négative par de petits argumens entortillés, où il n'y a rien de palpable. Pour moi, sans entrer dans cette question, je ne pense pas que la douleur soit tout ce qu'on la croit : il me paroît que l'on a là-dessus des idées fausses, outrées : & je soutiens qu'il est possible à qui le voudra, de supporter quelque douleur que ce soit.

Par où commencer à le prouver ? Vous rappellerai-je d'abord en peu de mots, pour amener la suite de mon discours, le principe que j'ai déjà établi ? Qu'il est d'un homme courageux, magnanime, patient, supérieur à tout événement humain, de supporter constamment la douleur ; que telle est l'opinion, je ne dis pas seulement des savans, mais des ignorans ; & que personne au monde n'a jamais douté qu'un homme qui souffroit de la sorte, ne méritât d'être loué :

Puisqu'on attache donc tant de gloire

à la patience , qu'elle fait essentiellement le caractère d'une ame forte ; n'est-il pas honteux , ou que l'on craigne de se trouver dans l'occasion de la pratiquer , ou que l'on en manque , l'occasion étant venue ?

Remarquez même , qu'entre toutes les perfections de l'ame , il n'y a proprement que le Courage , à qui le nom de *Virtu* appartienne , si l'on s'en rapporte à (6) l'étymologie. Or c'est par le mépris de la mort , & de la douleur , que le courage doit principalement se montrer. Voulons-nous être vertueux , où , pour mieux dire , voulons-nous être hommes ? Qu'à l'égard de ces deux objets , notre courage opère donc.

Mais me direz-vous , comment ? Vous avez raison de m'en demander le secret , puisque la Philosophie fait profession de l'enseigner.

Voici d'abord ce que vous en ap-

(6) *Virtus*, de *Vir*. Je ne fais que glisser sur ce passage , afin de ne rien dire qui ne soit entendu par ceux qui n'entendent que le françois.

prenez d'Epicure , le meilleur homme du monde , & qui vous dira tout ce qu'il fait de mieux. *Regardez*, dit-il, *la douleur comme rien*. Hé qui parle ainsi ? Un homme persuadé que la douleur est le plus grand des maux , J'y trouve quelque contradiction. Mais écoutons. *Une douleur extrême*, continue-t-il, *est nécessairement courte*. Répétez un peu , car je n'entens pas bien ici ce que c'est , ni qu'extrême , ni que court. *J'appelle extrême*, *ce qu'il y a de plus violent* ; & court, *ce qui dure très-peu*. Or je méprise une douleur violente , dont un court espace de temps me délivrera , presque avant qu'elle soit venue.

Mais si c'est une douleur comparable à celle (7) de Philoctète ? Elle me paroît bien vive , mais non pas extrême , car il ne souffre que d'un pied. Les yeux , la tête , les côtés , les poumons , tout le reste se porte bien. Ainsi sa douleur n'est pas extrême , à beaucoup près. Et dans une douleur de longue durée : con-

(7) Voyez ci-dessus , pag. 258.

clut Epicure , il y a moins de peine que de plaisir.

Je n'ose dire qu'un si grand homme n'a su ce qu'il disoit : mais ce que j'en pense , c'est qu'il se moquoit de nous. Une douleur peut très-bien , ce me semble , être des plus violentes , & n'être pas courte. Je l'appellerai *extrême* , quand même il y en auroit une autre , donc la violence iroit à dix (8) atomes de plus. Quantité d'honnêtes gens , que je pourrois nommer , sont depuis plusieurs années horriblement tourmentés de la goutte. Mais telle a été l'adresse d'Epicure , qu'il n'a fixé , ni grandeur , ni durée : en sorte qu'on ne fait , ni ce que c'est qu'*extrême* à l'égard de la douleur , ni ce que c'est que *court* à l'égard du temps. Ainsi laissons ce diseur de rien : & quoique lui-même tourmenté de la colique & de la (9) strangurie tout à la fois , il ait donné quelque signes de courage ;

(8) Cicéron , en calculant ainsi , veut se moquer d'Epicure , qui prétendoit que tout fût composé d'atomes.

(9) Difficulté d'uriner.

avouons qu'un homme persuadé que la douleur est de tous les maux le plus grand, n'est pas propre à nous enseigner l'art de la supporter.

Adressons-nous donc ailleurs, & donnons la préférence, il est juste, à ceux qui comptent l'Honnête pour le souverain bien, & le Honteux pour le souverain mal. Vous n'oserez en leur présence vous plaindre, vous agiter : car la Vertu elle-même vous parlant par leur bouche, Quoi, diroit-elle, vous aurez vû les enfans à Sparte, les jeunes gens à Olympie, les barbares dans l'arène, recevoir en silence les coups les plus douloureux ; & vous à la moindre piqure, vous crierez comme une femme ? Vous n'aurez ni fermeté, ni patience ?

Je ne puis, direz-vous : la nature s'y oppose. Mais des enfans même le peuvent, une infinité de gens le font, les uns animés par l'honneur, les autres contenus par la honte, ou par la crainte : & ce qui se pratique si communément, vous le croirez opposé à la nature ? Il l'est si peu, que non seulement la nature vous le permet, mais elle

vous le demande ; car il n'y a rien à quoi elle se porte avec plus d'ardeur , qu'à ce qui est (1) honnête & louable. Rien , qui réponde si parfaitement à ses vœux , que ce qui est un écoulement de la vertu , ou la vertu même : & si je ne l'appelois pas le souverain bien , ce feroit pour l'appeler le bien unique. Rien , au contraire , qui soit plus odieux , plus méprisable , plus indigne de l'homme , que ce qui est honteux.

Vous qui pensez ainsi , puisque dès l'entrée de ce discours vous avez reconnu que l'ignominie l'emportoit sur la douleur , vous n'avez donc plus qu'à vous commander à vous-même. J'avoue que c'est une manière de parler singulière ; & qui suppose qu'on soit deux , l'un pour commander, l'autre pour obéir. Mais elle n'est pas sans fondement : car notre ame se divise en deux parties , l'une raisonnable , l'autre privée de raison. Ainsi , lorsqu'on nous or-

(1) Il y a ici dans le Texte une abondance de synonymes , qu'il seroit difficile & inutile de rendre en françois.

donne de nous commander à nous-mêmes , c'est nous dire que nous faisons prendre le dessus à la partie raisonnable , sur celle qui ne l'est pas.

Toutes les ames renferment , en effet , je ne fais quoi de mou , de-lâche , de bas , d'énervé , de languissant : & s'il n'y avoit que cela dans l'homme , rien ne seroit plus hideux que l'homme. Mais en même temps il s'y trouve bien à propos cette maîtresse , cette reine absolue , la Raison , qui , par les efforts qu'elle a d'elle-même le pouvoir de faire , se perfectionne , & devient la suprême vertu. Or il faut , pour être vraiment homme , lui donner pleine autorité sur cette autre partie de l'ame , dont le devoir est d'obéir.

Mais , direz-vous , de quelle manière commandera-t-elle ? Ou comme un maître à son esclave , ou comme un capitaine à son soldat , ou comme un pere à son fils.

Quand cette portion de l'ame , qui a la foiblesse en partage , se livre avec une mollesse efféminée aux pleurs , & aux gémissemens : c'est aux amis & aux parens du malade à veiller sur lui , tel-

lement qu'ils le tiennent , pour ainsi dire , enchaîné. On voit bien des gens , sur qui la raison ne gagne rien , & que la honte maîtrise. A ceux-là il faut un traitement d'esclaves , les garrotter en quelque sorte , & les garder comme en prison.

Pour d'autres , qui sont plus fermes , mais qui ne le sont pas encore autant qu'il faudroit , on s'y prend avec eux , comme on feroit avec de braves soldats ; on leur fait sentir par une simple remontrance , à quoi l'honneur les engage.

Ulysse blessé , par exemple , n'avoit donné qu'une légère marque d'impatience , lorsqu'il avoit dit à ceux qui le portoient :

Amis , ne me secouez pas.

*Vous irritez mon mal. Lentement :
pas à pas.*

Pacuve (2) a rectifié ici Sophocle ,

(2) Pacuve , neveu d'Ennius , avoit traduit en latin une Tragédie de Sophocle , intitulée *les Niptres* , comme qui diroit *les Bains*. Mais ces Poètes Latins , en tradui-

qui nous représente le plus sage des Grecs se lamentant pitoyablement. Mais, quoiqu'Ulysse n'eût laissé voir qu'une sensibilité bien pardonnable, cependant, surpris de la voir dans un si grand personnage, ceux qui le portoient osent lui parler ainsi :

*Un si fameux guerrier , Ulysse est
abattu !*

Une blessure peut étonner sa vertu ?

Pacuve sachant que l'habitude est une excellente maîtresse dans l'art de souffrir, lui remet devant les yeux sa profession de Guerrier. Rien d'outré non plus dans les vers suivans, vû l'état où il est.

*Tenez-moi , serrez-moi , ne m'aban-
donnez pas.*

*Qu'on lève l'appareil. Ah quel tour-
ment ! hélas !*

fant les Grecs, ne s'affervissoient point à les suivre pas à pas : ils se contentoient d'en prendre l'idée : ils la tournoient, ils la rectifioient à leur gré, comme on le voit ici, & comme nous l'apprenons d'Aulu-Gelle, II, 23, & IX. 9.

Il se laisse ensuite (3) tomber, & ne dit plus que ces paroles :

*Laissez-moi. De vos mains le poids
insupportable*

*Ne sert qu'à redoubler la douleur
qui m'accable.*

Remarquez, je vous prie, comme la douleur s'est condamnée au silence : non celle du corps, puisqu'elle agit toujours : mais celle de l'ame, qui s'est corrigée. Jusque-là même, qu'à la fin de la Tragédie, il fait aux autres cette leçon :

*Pour ressourcer une femme a les cris
& les pleurs ;*

*Mais l'homme, sans gémir, fait
plaindre ses malheurs.*

(3) Je crois que Cicéron nous représente ici ce qui se passoit sur le Théâtre, lorsqu'on jouoit cette Tragédie. Ulysse, jusqu'à cet endroit, avoit été soutenu par dessous les bras ; mais à la vûe de sa plaie, *incipit labi*, il se laisse tomber sur un petit lit, ou sur un fauteuil mis là exprès, où il ne fait plus dans cette même scène, que prononcer les deux vers qui suivent. C'est un jeu de théâtre, qu'il est aisé de se mettre devant les yeux.

Ainsi , dans Ulyffe , la partie foible de l'ame s'est soumise à la Raison : de même qu'un soldat qui a de l'honneur , obéit aux ordres d'un sévère Capitaine.

Venons au Sage. On n'en a point encore vû de parfait : mais les Philosophes nous donnent l'idée de ce qu'il doit être , supposé qu'il y en ait jamais quelqu'un. Un Sage donc , ou plutôt sa Raison , parvenue au plus haut degré de perfection , saura commander à la partie inférieure , comme un bon pere à de bons enfans. Tout ce qu'il voudra , il l'obtiendra d'un coup d'œil , sans peine , sans chagrin. Pour faire tête à la douleur , comme à un ennemi , il réveillera son courage , rassemblera ses forces , prendra ses armes. Quelles armes ? Un généreux effort , une ferme résolution , & un entretien avec soi-même , où l'on se dit : Prends bien garde , ne fais rien de honteux , rien de lâche , rien d'efféminé.

On se proposera de grands exemples. Zénon d'Elée , qui ayant trempé dans une Conspiration , aima mieux souffrir toutes sortes de tortures , que de nommer ses complices au Ty-

ran. Anaxarque, disciple de Démocrite, qui se voyant dans l'île de Cypre au pouvoir du Roi Nicoréon, ne lui montra, ni effroi, ni répugnance pour aucun genre de supplices. Un homme sans lettres, un barbare né au pied du mont Caucafé, l'Indien Calanus, qui de son propre mouvement se fit brûler vif.

Mais nous, que nous souffrions par tout le corps, ou même rien qu'à un pied, à une dent, nous ne savons plus où nous en sommes. Par la douleur, comme par le plaisir, nos ames sont amollies : elle se liquéfient, si j'ose ainsi parler : & nous devenons efféminés à un tel point, qu'il ne faut qu'une piqure d'abeille pour nous arracher des cris.

Quand Marius, homme rustique, mais vraiment homme, souffrit l'opération, dont j'ai (4) parlé, il ne voulut point qu'on le liât : & il est, dit-on, le premier qui l'ait hasardée sans cette précaution. Pourquoi d'autres depuis n'en ont-ils pas fait difficulté ? Parce

(4) Voyez ci-dessus, page 277.

que l'exemple les avoit enhardis. Ainsi l'opinion, comme vous voyez, a plus de part dans nos souffrances, que la réalité. Une preuve cependant que la douleur de Marius fut aiguë, c'est qu'il ne donna point son autre jambe. Pour une première opération, le courage l'avoit emporté : mais ensuite la sensibilité naturelle usa de ses droits.

Tout consiste donc à favoir vous commander : & je vous ai expliqué ce que c'étoit que cette espèce de commandement.

Penfer à quoi la patience, à quoi la force, à quoi la grandeur d'ame nous oblige ; non seulement c'est nous rendre l'esprit plus tranquille, mais c'est affoiblir en quelque sorte la douleur. Car, comme dans une bataille il arrive qu'un poltron, qui, à la vûe de l'ennemi, aura jeté son bouclier, & fui de toutes ses forces, trouve dans sa fuite même, l'occasion de sa mort ; & qu'au contraire le soldat intrépide qui n'aura point quitté son poste, sort de là sain & sauf : de même un malade qui s'écoute, tombe dans l'anéantissement, tandis que ceux qui entreprennent de résister à la dou-

leur , ne manquent guère d'en triompher.

A certains égards , il en est de l'ame comme du corps. Que le corps s'évertue , il portera aisément une charge , sous laquelle , s'il vient à mollir , il succombe. Que l'ame se roidisse pareillement , elle rendra son fardeau léger. Qu'elle se relâche , elle demeure accablée dessous. Parlons vrai , il n'est aucun de nos devoirs qui n'exige qu'on ait la force de prendre sur soi. Rien sans cela ne peut répondre de notre fidélité à les remplir.

Un homme qui souffre , doit sur-tout marquer du courage , & ne se rien permettre qui sente la bassesse d'un esclave , ou la délicatesse d'une femme. Qu'il se garde bien d'imiter les doléances (5) de Philoctète. Quelquefois , mais rarement , il sera permis à un homme de gémir. Pas même à une femme de hurler : espèce de lamentation , dont les douze Tables ont défendu l'usage (6) dans les funérailles.

(5) Voyez ci-dessus , page 258.

(6) Voyez Cicéron , de *Legibus* , II , 23..

Que si l'on permet quelquefois à un homme courageux de gémir, c'est dans le cas seulement où ce lui seroit un moyen d'acquérir de nouvelles forces, à l'exemple des athlètes, qui poussent de grands cris (7) en se battant à coups de cestes; non que la douleur ou la crainte leur arrachent ces sortes de gémissemens; mais c'est qu'en poussant un cri, tous les nerfs se tendent, & le coup est porté avec plus de vigueur. Pour crier, on ne se contente pas de faire jouer les organes destinés à la parole, tels que les côtés, le gozier, la langue: mais tout le corps agit. J'ai vû (8) Antoine frapper la terre de son genou, par la véhémence avec laquelle il plaidoit dans une certaine occasion. Plus (9) l'arc est bandé, plus la flèche

(7) Cicéron dit la même chose des athlètes qui s'exerçoient à la course, &c. Mais un exemple m'a paru suffire.

(8) Marc Antoine, non pas le Triumvir, mais son aïeul, célèbre Orateur, dont Cicéron fait un grand éloge dans son *Brutus*, chap. xxxvii.

(9) Au lieu d'arc & de flèches, Cicéron parle de *Balistes*, machines dont les Anciens

est impétueusement dardée. Ainsi, lorsqu'un cri peut servir à réveiller, à redoubler les forces de l'ame, on ne le défend pas à un malade. Mais pousser des cris accompagnés de pleurs, c'est ne pas mériter le nom d'homme. Quand il nous en reviendrait quelque soulagement, encore faudroit-il voir si l'honneur ne s'y opposeroit pas. Mais pourquoi nous avilir en pure perte ? Qu'y a-t-il, en effet, de plus honteux pour un homme, que de pleurer comme une femme ?

Je viens de vous donner, touchant la douleur, une leçon importante, qui est d'appeler les forces de l'ame au secours. On en a besoin dans toute sorte d'occasions. Que la colère s'allume en nous, que la volupté nous attaque, il faut recourir aux mêmes armes, se réfugier dans le même fort. Mais pour ne point nous écarter, ne parlons que de la douleur.

se servoient pour jeter des pierres. J'ai cru encore ici, que cet exemple suffisoit ; d'autant plus que les divers genres d'athlètes étant peu connus aujourd'hui, on est moins frappé des comparaisons tirées de leur art.

Pour souffrir donc paisiblement, il est bon d'avoir toujours ce principe devant les yeux, que c'est là ce que l'honneur exige de nous. J'ai déjà dit, mais on ne peut trop le répéter, que l'honneur a naturellement pour nous de puissans attraits : & si puissans, qu'à la première lueur, au travers de laquelle il se fera entrevoir, on trouve doux & léger tout ce qui peut y conduire. Poussés, entraînés par ces desirs violens, dont la gloire embrase nos cœurs, nous allons la chercher dans les combats. Un homme courageux, lorsqu'il est blessé dans la mêlée, ne le sent point : ou s'il le sent, plutôt mourir que de faire une brèche à son honneur. Quand les Décies se jetèrent à corps perdu dans l'armée ennemie, ils voyoient luire des épées prêtes à les percer : mais l'idée d'une noble, d'une glorieuse mort leur faisoit mépriser les coups. Pensez-vous qu'Epaminondas, au moment qu'il vit sa vie s'écouler avec son sang, ait gémi ? Il avoit trouvé sa patrie accablée sous le joug des Lacédémoniens : en mourant il la laissoit leur maîtresse, & c'étoit son ouvrage.

Point de souffrance qui ne soit adoucie par de tels lénitifs.

Mais hors des batailles, me direz-vous, & chez soi, dans un lit, quels motifs de consolation ?

Vous me ramenez aux Philosophes, gens qui ne vont guère aux coups. Un d'eux, homme frivole, qui avoit appris la constance sous Zénon, fut endoctriné tout autrement par la douleur. Je parle de Denys d'Héaclée. Tourmenté d'un mal de reins, il hurloit, & il crioit de toutes ses forces que ce qu'il avoit crû de la douleur, étoit bien faux. Arriva Cléanthe son condisciple, qui lui demanda par quelle raison il changeoit de sentiment. *Parce, dit-il, qu'un bon argument, pour prouver, que la douleur est un mal, c'est de ne pouvoir la supporter, après qu'on a si longtemps étudié la philosophie. Je l'ai étudiée plusieurs années, & je ne puis supporter la douleur ; c'est donc un mal.* A ces mots Cléanthe frappa du pied contre terre ; & cita, dit-on, cet endroit (1) des Epigones :

(1) Tragédie d'Eschyle, qui n'est aujourd'hui connue que par son titre.

*Quoi , d'Amphiaraüs aux enfers
descendu ,
Cet insolent propos sera-t-il en-
tendu ?*

Par-là Cléanthe désignoit Zénon, dont il étoit fâché de voir le disciple d'égénérer.

On n'en dira pas autant de Posidonius. Je l'ai fort connu, & voici ce que Pompée nous en a souvent raconté. Qu'à son retour de Syrie, passant par Rhodes, il eut dessein d'aller entendre un Philosophe de cette réputation : que comme il apprit que la goutte le retenoit chez lui il voulut au moins lui rendre visite : & qu'après lui avoir fait toutes sortes de civilités, il lui témoigna quelle peine il ressentoit de ne pouvoir l'entendre. *Vous le pouvez*, reprit Posidonius, *& il ne sera pas dit qu'une douleur corporelle soit cause qu'un si grand homme ait inutilement pris la peine de se rendre chez moi.* Pompée nous disoit qu'ensuite ce Philosophe, dans son lit, discourut gravement, éloquentement, sur ce principe même, *Qu'il n'y a de bon que ce qui est honnête* : & qu'à diverses reprises, dans les

momens où la douleur s'élançoit avec plus de force , *Douleur* , s'écrioit-il , *tu as beau faire ; quelque importune que tu sois , jamais je n'avouerai que tu sois un mal.*

On supporte aisément tous les travaux qui font honneur. Voit-on que la douleur effraye les athlètes , dans les pays où les Jeux (2) Gymniques sont estimés ? Ailleurs , où c'est un mérite de chasser , & de monter à cheval , fait-elle peur à ceux qui veulent se distinguer par-là ? Que dirai-je de nos brigues ? A quoi nos ambitieux ne s'exposent-ils point ? Par quels braziers (3) ne traversoient-ils pas autrefois , pour chercher à s'assurer tous les suffrages ?

Aussi (4) Xénophon , disciple de

(2) Jeux où les athlètes étoient nuds , ou presque nuds ; comme la Lutte , la Course , le Pugilat , &c.

(3) Cela est dit métaphoriquement.

(4) Il s'agit de la *Cyropédie* , ouvrage qu'on doit regarder , non comme une Histoire véritable , mais plutôt comme un es-pèce de Roman philosophique , où l'on trace le modèle d'un bon & sage Gouvernement. Voyez Cicéron *ad Quintum* , 1 , 8.

Socrate, dit-il très-bien, que *les mêmes travaux ne sont pas également pénibles pour le Général & pour le soldat, parce qu'à l'égard des Généraux, la peine est adoucie par la gloire* : & cette maxime étoit plus souvent citée que toute autre par Scipion l'Africain, qui avoit toujours Xénophon entre les mains.

Tout incapable qu'est le Vulgaire, de voir en quoi consiste l'Honnête, il ne laisse pas d'y être sensible ; & comme il règle ses idées sur ce qu'il entend dire le plus communément, il croit que l'Honnête, c'est ce qui est loué par le plus grand nombre. Pour vous, quand même vous seriez exposé à la vûe du Public, je ne voudrois pas que sa manière de penser vous fit la loi. Tenez-vous-en à vos lumières. Quand elles seront justes, & que vous chercherez à vous plaire, non seulement vous serez victorieux de vous-même, comme je vous l'ordonnois tout à l'heure ; mais il n'y aura ni homme, ni quoi que ce puisse être dans le monde, qui vous maîtrise.

Regardez donc une ame qui s'est agrandie, qui s'est élevée jusqu'au plus

haut point , & dont la supériorité brille sur-tout dans le mépris de la douleur , regardez-la comme l'objet le plus digne d'admiration. Je l'en croirai bien plus digne encore , si loin des spectateurs , & ne mendiant point d'applaudissemens , elle ne veut que se plaire à elle-même. Rien de si louable que ce qui se fait sans ostentation , & sans témoins : non que les yeux du Public soient à éviter , car les belles actions demandent à être connues : mais enfin , le plus grand théâtre qu'il y ait pour la vertu , c'est la conscience.

Reffouvenons-nous sur-tout , que notre patience , soutenue , comme je l'ai dit tant de fois , par de continuels efforts de l'ame , doit être la même dans toutes les occasions , qu'elle peut avoir de s'exercer. Car souvent il arrive qu'on a montré de la fermeté , ou en attaquant l'ennemi , pour se faire un nom , ou simplement pour se défendre ; mais que dans une maladie , ces gens-là succombent. Ils avoient dû leur fermeté , non à la raison & à la sagesse ; mais à l'ardeur , & à la gloire qui les guidoient. Ainsi les Barbares savent ,

le fer à la main , se battre à outrance : & malades , ils ne savent pas être hommes. Au contraire les Grecs , nation peu brave , mais aussi sensée qu'il y en ait , n'osent regarder l'ennemi en face : & malades , ils ont de la patience & du courage. Une bataille transporte de joie les (5) Cimbres , & les Celtibériens : une maladie les consterne. Pour avoir une conduite uniforme , il faudroit partir d'un principe. Mais du moins , puisqu'on voit des hommes , à qui la passion où le préjugé font braver la douleur , concluez de là , ou qu'elle n'est pas un mal ; ou que si l'on veut l'appeler un mal , parce qu'elle n'accorde pas la nature , c'est un mal si petit , qu'il disparoit à l'aspect de la vertu.

Jour & nuit , je vous en prie , occupez-vous de ces réflexions. Il y a bien d'autres conséquences à en tirer.

(5) *Les Cimbres* , peuple qui habitoit cette partie du Danemarck , aujourd'hui nommée la Presqu'île de Jutland.

Les Celtibériens , Celtes ou Gaulois , qui s'étoient établis le long de l'*Iber* , aujourd'hui l'Ebre , fleuve d'Espagne.

Car si nous faisons de l'honneur notre unique loi, dès-lors nous mépriserons, non-seulement les traits de la douleur, mais les foudres même de la fortune : sur-tout puisque notre conférence d'hier nous montre un refuge, qui ne peut nous manquer. Un passager, poursuivi par des pirates, seroit bien-tôt rassuré, si un Dieu lui disoit : » Jette-toi dans » la mer ; un Dauphin, comme celui » (6) d'Arion, est à l'erte pour te recevoir ; ou les chevaux de Neptune, » qui firent, dit-on, rouler sur l'onde » le char (7) de Pélops, accourront » pour te porter ou tu voudras. Vous avez une ressource non moins certaine, si vos douleurs en viennent à un tel excès que vous ne puissiez les supporter.

Voilà, à peu près, ce que j'ai cru devoir vous dire, quant à présent. Mais peut-être persistez-vous dans votre opinion ?

(6) Lucien, dans son *Dialogue de Neptune & des Dauphins*, conte l'aventure d'Arion, Joueur de luth, & Poète célèbre.

(7) Allusion à la première des Odes Olympiques de Pindare, vers 140.

L'AUDITEUR.

Point du tout : me voilà en deux jours délivré , ou du moins je m'en flatte , de mes deux plus grandes frayeurs.

CICÉRON.

A demain donc. Rhétorique d'abord , puisque nous en sommes convenus ; & Philosophie ensuite , car vous ne m'en quittez pas.

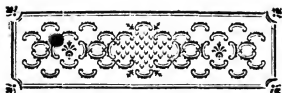
L'AUDITEUR.

Je vous demande l'un , avant midi ; & l'autre , à cette même heure.

CICÉRON.

Volontiers. Je me prêterai à de si louables désirs.





M. TULLII CICERONIS
TUSCULANARUM
QUÆSTIONUM

Liber II. *De tolerando dolore.*

I. **N**EOPTOLEMUS quidem apud Ennium philosophari sibi ait necesse esse, sed paucis : nam omninò haud placere. Ego autem, Brute, necesse mihi quidem esse arbitror philosophari : nam quid possum, præsertim nihil agens, agere melius ? sed non paucis, ut ille. Difficile est enim, in ²⁴⁰ philosophia pauca esse ei nota, cui non sint aut pleraque, aut omnia. Nam nec pauca, nisi e multis, eligi possunt ; nec, qui pauca perceperit, non idem reliqua eodem studio persequetur. Sed in vita tamen occupata, atque, ut Neoptolemi tum erat, militari, pauca ipsa multum sæpe profunt, & ferunt fructus, si non tantos, quanti ex universa ²⁴¹ philosophia percipi possunt : tamen eos quibus aliquâ ex parte interdum aut cupiditate, aut ægritudine, aut metu liberemur. Velut ex ea disputatione, quæ mihi nuper habita est

in Tusculano, magna videbatur mors effecta contemptio : quæ non minimùm valet ad animum metu liberandum. Nam qui id, quod vitari non potest, metuit, is vivere animo quieto nullo modo potest. Sed qui, non modò quia necesse est mori, verùm etiam quia nihil habet mors, quod sit horrendum, mortem non timet, magnum is sibi præsidium ad beatam vitam comparat. Quanquam non sumus ignari, multos studiosè contra esse dicturos; quod vitare nullo modo potuimus, nisi nihil omnino scriberemus: Etenim si orationes, quas nos multitudinis iudicio probari volebamus, (Popularis est enim illa facultas, & effectus eloquentiæ est audientium approbatio) sed si 242 reperiebantur nonnulli, qui nihil laudarent, nisi quod se imitari posse confiderent, quemque sperandi sibi, eundem & bene dicendi finem proponerent, & cum obruerentur copiâ sententiarum atque verborum, jejunitatem & famem se malle, quam ubertatem & copiam dicerent, (unde erat exortum genus Atticorum, iis ipsis, qui id sequi se profitebantur, ignotum: qui jam conticuere, 243 pæne ab ipso foro irrisi,) quid futurum putamus, cum, adjutore populo, quo utebamur antea, nunc minimè nos uti posse videamus? Est enim philosophia paucis contenta iudicibus, multitudinem consultò ipsa fugiens, eique ipsi & suspecta & invisæ: ut vel, si quis universam velit vituperare, secundo id populo facere possit: vel si in eam, quam

quam nos maximè sequimur, conetur invadere, magna habere possit auxilia a reliquorum philosophorum disciplinis. Nos autem universæ philosophiæ vituperatoribus respondimus in Hortensio.

244

II. Pro Academia autem quæ dicenda essent, satis accuratè in Academicis quatuor libris explicata arbitramur: sed tamen tantum abest, ut scribi contra nos nolumus, ut id etiam maximè optemus: in ipsa enim Græcia philosophia tanto in honore nunquam fuisset, nisi doctissimorum contentionibus, dissensionibusque viguisset. Quamobrem horrores omnes, qui facere id possunt, ut hujus quoque generis laudem jam languenti Græciæ eripiant, & perferant in hanc urbem; sicut reliquas omnes, quæ quidem erant expetendæ, studio atque industriâ suâ majores nostri transtulerunt. Atque oratorum quidem

245

laus ita ducta ab humili venit ad summum, ut jam, quod natura fert in omnibus fere rebus, senescat, brevique tempore ad nihilum ventura videatur. Philosophia nascatur Latinis quidem literis ex his temporibus, eamque nos adjuvemus: nosque ipsos redargui, refellique patiamur. Quod ii ferunt animo iniquo, qui certis quibusdam, destinatisque sententiis quasi addicti, & consecrati sunt, eaque necessitate constrikti, ut, etiam quæ non probare soleant, ea cogantur constantiæ causâ defendere. Nos, qui sequimur probabilia, nec ultra quàm id, quod verisimile occurrerit, progredi possumus.

Tome I,

O

mus, & refellere sine pertinacia, & refelli
 sine iracundia parati sumus. Quod si hæc stu-
 246 dia traducta erunt ad nostros, ne bibliothecis
 quidem Græcis egebimus, in quibus mul-
 titudo infinita librorum est propter eorum
 multitudinem, qui scripserunt: eadem enim
 dicuntur a multis: ex quo libris omnia re-
 ferferunt. Quod accidet etiam nostris, si ad
 hæc studia plures confluxerint. Sed eos, si
 possum, excitemus, qui liberaliter eruditi,
 adhibitâ etiam differendi elegantia, ratione
 & viâ philosophantur.

III. Est enim quoddam genus eorum, qui
 se philosophos appellari volunt, quorum
 dicuntur esse Latini sanè multi libri: quos
 non contemno equidem, quippe quos nun-
 quam legerim: sed quia profitentur ipsi illi,
 qui eos scribunt, se neque distinctè, neque
 distributè, neque eleganter, neque ornatè
 scribere: lectionem sine ulla delectatione
 negligo. Quid enim dicant, & quid sentiant
 ii, qui sunt ab ea disciplina, nemo medio-
 criter quidem doctus ignorat. Quamobrem,
 247 quoniam, quemadmodum dicant, ipsi non
 laborant: cur legendi sint, nisi ipsi inter se,
 qui idem sentiunt, non intelligo. Nam ut
 Platonem, reliquosque Socraticos, & dein-
 cept eos, qui ab his profecti sunt, legunt
 omnes, etiam qui illa aut non approbant,
 aut non studiosissimè consectantur: Epicu-
 rum autem, & Mettodorum non fere præ-
 ter suos quisquam in manus sumit: sic hos
 Latinos ii soli legunt, qui illa rectè dici pu-

tant. Nobis autem videtur, quidquid literis mandetur, id commendari omnium eruditorum lectioni decere: nec, si ipsi minùs consequi possumus, idcirco minus id ita faciendum esse sentimus. Itaque mihi semper Peripateticorum, Academiæque consuetudo, de omnibus rebus in contrarias partes disse-
rendi, non ob eam causam solùm placuit, quòd aliter non posset, quid in unaquaque re verisimile esset, inveniri: sed etiam quòd esset ea maxima dicendi exercitatio, quâ princeps usus est Aristoteles: deinde eum ²⁴⁸
qui secuti sunt. Nostrâ autem memoriâ Philo, quem nos frequenter audivimus, instituit alio tempore rhetorum præcepta tradere, alio philosophorum. Ad quam nos consuetudinem a familiaribus nostris adducti, in Tusculano, quod datum est temporis nobis, in eo consumpsimus. Itaque cum ante meridiem dictioni operam dedissemus, sicut pridie feceramus: post meridiem in Academiam descendimus. In qua disputationem habitam non quasi narrantes exponimus, sed eisdem fere verbis, ut actum, disputatumque est.

IV. Est igitur ambulantibus ad hunc modum sermo ille nobis institutus, & a tali quodam inductus exordio. *A.* Dici non potest, quàm sim hesternâ disputatione tuâ de- ²⁴⁹
lectatus, vel potius adjutus. Etsi enim mihi sum conscius, nunquam me nimis cupidum fuisse vitæ, tamen objiciebatur interdum animo metus quidam, & dolor, cogitanti,

O ij

fore aliquando finem hujus lucis, & amissionem omnium vitæ commodorum. Hoc genere molestiæ sic, mihi crede, sum liberatus, ut nihil minùs curandum putem.

M. Minimè mirum id quidem, nam efficit hoc philosophia: medetur animis: inanes sollicitudines detrahit: cupiditatibus liberat: pellit timores. Sed hæc ejus vis non idem potest apud omnes: tum valet multum, cum est idoneam complexa naturam. Fortes enim non modò fortuna adjuvat, ut est in

250 *vetere proverbio*, sed multò magis ratio, quæ quibusdam quasi præceptis confirmat vim fortitudinis. Te natura excelsum quendam videlicet, & altum, & humana despicientem genuit: itaque facilè in animo forti contra mortem habita insedit oratio. Sed hæc eadem num censes apud eos ipsos valere, nisi admodum paucos, a quibus inventa, disputata, conscripta sunt? Quotus enim quisque philosophorum invenitur, qui sit ita moratus, ita animo, ac vitâ constitutus, ut ratio postulat? qui disciplinam suam: non ostentationem scientiæ, sed legem vitæ putet? qui obtemperet ipse sibi, & decretis suis pareat? Videre licet alios tantâ levitate, & jactatione, iis ut fuerit non didicisse melius: alios pecuniæ cupidos, gloriæ nonnullos, multos libidinum servos:

251 *ut cum eorum vitâ mirabiliter pugnet oratio.* Quod quidem mihi videtur esse turpissimum. Ut enim, si grammaticum se professus quispiam, barbarè loquatur, aut si

absurdè canat is, qui se haberi velit musticum, hoc turpior sit, quodd in eo ipso peccet, cujus profitetur scientiam: sic philosophus in ratione vitæ peccans, hoc turpior est, quodd in officio, cujus magister esse vult, labitur, artemque vitæ professus, delinquit in vita.

V. A. Nonne verendum igitur, si est ita, ut dicis, ne philosophiam falsâ gloriâ exornes? Quod est enim majus argumentum, nihil eam prodesse, quàm quosdam perfectos philosophos turpiter vivere? M. Nul- lum verò id quidem argumentum est. Nam ut agri non omnes frugiferi sunt, qui coluntur, falsumque illud Accii,

Probæ etsi in segetem sunt deteriozem data 252

Fruges, tamen ipsæ suapte naturâ enitent: sic animi non omnes culti fructum ferunt. Atque, ut in eodem simili verfer, ut ager, quamvis fertilis, sine cultura fructuosus esse non potest: sic sine doctrina animus. Ita est utraque res sine altera debilis. Cultura autem animi, philosophia est: hæc extrahit vitia radicitus, & præparat animos ad satus accipiendos, eaque mandat his, &, ut ita dicam, ferit, quæ adulta fructus uberrimos ferant. Agamus igitur, ut cœpinus. Dic, si 253
vis, de quo disputari velis. A. Dolorem existimo maximum malorum omnium. M. Etiamne majus, quàm dedecus? A. Non audeo id dicere quidem, & me pudet tam citò de sententia esse dejectum, M. Magis esset pudendum, si in sententia permaneres.

Quid enim minus est dignum, quàm tibi pejus quidquam videri dedecore, flagitio, turpitudine? Quæ ut effugias, quis est non modò non recusandus, sed non ultrò appetendus, subeundus, excipiendus dolor? *A.*

- 254 Ita prorsus existimò. Quare ne sit sanè summum malum dolor: malum certè est. *M.* Videtne igitur quantum, breviter admonitus, de doloris terrore dejeceris? *A.* Video plane: sed plus desidero. *M.* Experiar equidem: sed magna res est, animoque mihi opus est non repugnante. *A.* Habebis id quidem: ut enim heri feci, sic nunc rationem, quò ea me cumque ducet, sequar.

- VI. *M.* Primùm igitur de imbecillitate multorum, & de variis disciplinis philosophorum loquar. Quorum princeps & auctoritate, & antiquitate Socraticus Aristippus non dubitavit summum malum dolorem dicere. Deinde ad hanc enervatam, muliebremque sententiam satis docilem se Epicurus præbuit. Hunc post Rhodius Hieronymus, dolore vacare, summum bonum dixit: tantum in dolore duxit mali. Cæteri, præter Zenonem, Aristonem, Pyrrhonem, idem ferè, quod modò tu, malum illud quidem, sed alia pejora. Ergo, id quod natura ipsa, & quædam generosa virtus statim respuit, ne dolorem summum malum diceret, oppositoque dedecore, sententiâ depellere, in eo magistra vitæ philosophia tot sæcula permanet. Quod huic officium, quæ laus, quod
- 256 decus erit tanti, quod adipisci cum dolore

corporis velit; qui dolorem summum malum sibi esse persuaferit? Quam porro quis ignominiam, quam turpitudinem non pertulerit, ut effugiat dolorem, si id summum malum esse decreverit? Quis autem non miser non modò tunc, cum premetur summis doloribus, si in his est summum malum, sed etiam cum sciet id sibi posse evenire? Et quis est cui non possit? Ita fit, ut omnino nemo esse possit beatus. Metrodorus quidem eum perfectè putat beatum, *cui corpus bene constitutum sit, & exploratum ita semper fore*: quis autem est iste, cui id exploratum possit esse?

VII. Epicurus verò ea dicit, ut mihi quidem risus captare videatur. Affirmat enim quodam loco, *Si uratur sapiens, si crucietur*: expectas fortasse dum dicat, Patietur, perferet, non succumbet. Magna mehercule laus, & eo ipso, per quem iuravi, Hercule digna: sed Epicuro homini aspero & duro non est hoc satis: in Phalaridis tauro si erit, dicet, *Quàm suave est hoc! quàm hoc non curo!* Suave etiam? an parum est, si non amarum? At id quidem illi ipsi, qui dolorem malum esse negant, non solent dicere, cuiquam suave esse cruciari: asperum, difficile, odiosum, contra naturam dicunt, nec tamen malum. Hic, qui solum hoc malum dicit, & malorum omnium extremum, sapientem censet id suave dicturum. Ego à te non postulo, ut dolorem eisdem verbis afficias, quibus Epicurus voluptatem, homo, ut scis, voluptarius. Ille dixerit sanè idem in

320 TUSCULANARUM

Phalaridis tauro, quod, si esset in lectulo.
 Ego tantam vim non tribuo sapienti contra
 dolorem. Sit fortis in perferendo, officio
 satis est: ut lætetur etiam, non postulo.
 Tristis enim res est sine dubio, aspera, ama-
 258 ra, inimica naturæ, ad patiendum, toleran-
 dumque difficilis. Adspice Philoctetam: cui
 concedendum est gementi: ipsum enim
 Herculem viderat in Oeta magnitudine dolo-
 rum ejulantem. Nihil igitur hunc virum fa-
 259 gittæ, quas ab Hercule acceperat, tum
 consolabantur;

*Cum e viperino morsu venæ viscerum
 Veneno imbutæ tetros cruciatus cierent.*

Itaque exclamat auxilium expetens, mori
 cupiens:

*Heu quis falsis flustibus mandet
 Me ex sublimi vertice saxi?
 Jam jam absumor: conficit animam
 Vis vulneris, ulceris æstus.*

Difficile dictu videtur, eum non in malo
 esse, & magno quidem, qui ita clamare
 cogatur.

260 VIII. Sed videamus Herculem ipsum:
 qui tum dolore frangebatur, cum immorta-
 litatem ipsâ morte quærebat. Quas hic vo-
 ces apud Sophoclem in Trachiniis edit? cui
 cum Deianira sanguine centauri tinctam tu-
 nicam induisset, inhæsissetque ea visceribus,
 ait ille,

261 *O multa dictu gravia, perpeffu aspera,
 Quæ corpore exantlavi, atque animo pertuli!
 Nec mihi Junonis terror implacabilis,*

*Nec tantum invexit tristis Euristheus mali,
 Quantum una vecors Oenei partu edita.
 Hæc me irretivit veste furiali inscium,
 Quæ lateri inhærens morsu lacerat viscera,
 Urgensque graviter pulmonum haurit spi-
 ritus.*

*Jam decolorem sanguinem omnem exforbuit;
 Sic corpus clade horribili absumptum exta-
 buit.*

*Ipse illigatus peste interimor textili.
 Hos non hostilis dextra, non terrâ edita
 Moles gigantum, non biformato impetu
 Centaurus ictus corpori inflixit meo,
 Non Graia vis, non barbara ulla imma-
 nitas,*

*Non sava terris gens relegata ultimis, 262
 Quas peragrans, undique omnem hinc feri-
 tatem expuli:*

*Sed fæmineâ vi, fæmineâ interimor manu.
 O nate, verè hoc nomen usurpa patri,
 Nec me occidentem matris superet caritas:
 Huc arripe ad me manibus abstractam piis.
 Jam cernam, mene, an illam potiore
 putes.*

*Perge, aude, nate, illacryma patris pesti-
 bus:*

*Miserere. Gentes nostras flebunt miseras.
 Heu virginalem me ore ploratum edere,
 Quem vidit nemo ulli ingemiscens malo? 263
 Sic fæminata virtus afflictâ occidit.*

*IX. Accede, nate, assiste, miserandum
 adspice*

Evisceratum corpus lacerati patris.

O v

322 TUSCULANARUM

*Videte cuncti, tuque Cælestium sator,
Jace, obsecro in me vim coruscam fulminis:
Nunc, nunc dolorum anxiferi torquent ver-*
tices:

*Nunc serpit ardor. O ante viatrices manus,
O pectora, ô terga, ô lacertorum tori,*
264 *Vestronæ pressu quondam Nemæus leo
Frendens efflavit graviter extremum ha-*
litum?

Hæc dextra Lernam tetram, mactatâ ex-
cetrâ,

*Placavit: hæc bicorpoream afflixit manum:
Erymanthiam hæc vastificam abjecit belluam
Hæc a Tartarea tenebrica abstractum plagâ
Tricipitem eduxit Hydrâ generatum canem:*

*Hæc interemit tortu multiplicabili
Draconem, auriferam obtutu observantem
arborem.*

*Multa alia victrix nostra lustravit manus,
Nec quisquam e nostris spolia cepit laudibus.
Possumusne nos contemnere dolorem, cum
ipsum Herculem tam intoleranter dolere
videamus?*

X. Veniat Æschilus non poëta solum,
sed etiam Pythagoreus: sic enim accepi-
265 mus. Quo modo fert apud eum Prometheus
dolorem, quem excipit ob furtum Lem-
nium,

*Unde ignem cluet mortalibus
Clam divis doctus Prometheus
Clepsisse dolo, pœnasque Jovi
Fato expendisse supremæ.*

Has igitur pœnas pendens, affixus ad Cau-
casum hæc dicit,

*Titanam soboles, socia nostri sanguinis,
Generata cœlo, adspicite religatum asperis
Vinctumque saxis, navem ut horrissono freto
Noctem paventes timidi adnectunt navitæ.
Saturnius me sic infixit Jupiter,
Jovisque numen Mulcibri adscivit manus:
Hos ille cuneos fabricâ crudeli inferens,
Perrupit artus: quâ miser solertiâ
Transverberatus, castrum hoc furiarum in-*
colo.

Jam tertio me quoque funesto die, 266
*Tristi advolatu, aduncis lacerans unguibus
Jovis satelles pastu dilaniat fero.
Tum jecore opimo farta, & satiata affatim
Clangorem fundit vastum, & sublimè ad-*
volans

*Pinnatâ caudâ nostrum adulat sanguinem:
Cum verè adestum inflatu renovatum est jecur:
Tum rursus tetros avida se ad pastus refert.
Sic hunc custodem masti cruciatûs alo:
Qui me perenni-vivum fœdat miserâ.
Namque, ut videtis, vinculis constrictus Jo-*
vis,

*Arcere nequeo diram volucrem a pectore.
Sic me ipse viduus pestes excipio anxias,
Amore mortis terminum anquirens mali.
Sed longè a leto numine aspellor Jovis.
Atque hæc vetusta fuclis glomerata horridis,
Luctifica clades nostro infixæ est corpori,
E quo liquatæ solis ardore excidunt
Gutta, quæ saxa assiduè instillant Cauca-*

- XI. Vix igitur posse videmur ita affectum
 267 non miserum dicere: & , si hunc miserum,
 certè dolorem malum. *A.* Tu quidem adhuc
 meam causam agis. Sed hoc mox videro.
 Interea unde isti versus? non enim agnosco.
M. Dicam hercle: etenim rectè requiris.
 Videsne abundare me otio? *A.* Quid tum?
M. Fuisti sæpe, credo, cùm Athenis esses,
 in scholis philosophorum. *A.* Verò, ac li-
 benter quidem. *M.* Animadvertebas igitur,
 268 etsi tum nemo erat admodum copiosus,
 verumtamen versus ab his admisceri oratio-
 ni. *A.* Ac multos quidem a Dionysio Stoico.
M. Probè dicis. Sed is quasi dictata, nullo
 delectu, nullâ elegantîâ. Philo noster & pro-
 prium numerum, & lecta poëmata, & loco
 adjugebat. Itaque postquam adamavi hanc
 quasi senilem declamationem, studiosè equi-
 dem utor nostris poëtis. Sed, sicubi illi de-
 fecerunt, verti ipse multa de Græcis, ne
 69 quo ornamento in hoc genere disputationis
 careret Latina oratio. Sed videsne, poëtæ
 quid mali afferant? Lamentantes inducunt
 fortissimos viros: molliunt animos nostros:
 ita sunt deinde dulces, ut non legantur
 modò, sed etiam ediscantur. Sic ad malam
 domesticam disciplinam, vitamque umbrati-
 lem & delicatam cum accesserunt etiam poë-
 tæ, nervos omnis virtutis elidunt. Rectè
 igitur a Platone educuntur ex ea civitate,
 quam finxit ille, cum mores optimos, &
 optimum reipublicæ statum exquireret. At
 yero nos, docti scilicet a Græcia, hæc & a

pueritia legimus, & discimus: hanc erudi-
tionem liberalem, & doctrinam putamus. 270

XII. Sed quid poëtis irascimur? Virtutis magistri philosophi inventi sunt, qui summum malum dolorem docerent. At tu adolescens, cum id tibi paulò ante dixisses videri, rogatus a me etiamne majus, quàm dedecus, verbo de sententia destitisti. Rogo hoc idem Epicurum: majus dicet esse malum; mediocre dolorem, quàm maximum dedecus. In ipso enim dedecore mali nihil esse, nisi sequantur dolores. Quis igitur Epicurum sequitur dolor, cum hoc ipsum dicit, summum malum esse dolorem, quo dedecus majus a philosopho nullum exspecto? Quare satis mihi dedisti, cum respondisti, majus 271 tibi videri malum, dedecus, quàm dolorem. Hoc ipsum enim si tenebis, intelliges, quàm sit obliſtendum dolori. Nec tam quærendum est, dolor malumne sit, quàm firmandus animus ad dolorem ferendum. Concludunt ratiunculis Stoici, cur non sit malum: quasi de verbo: non de re laboretur. Quid me decipis, Zeno? nam cum id, quod mihi horribile videtur, tu omnino malum esse negas, capior, & ſcire cupio, quo modo id, quod ego miſerrimum exiſtimem, ne malum quidem ſit. Nihil eſt, inquit, malum, niſi quod turpe, atque vitioſum eſt. Ad ineptias redis. Illud enim, quod me angebat, non eximis. Scio dolorem non eſſe nequitiam. Deſine id me docere: hoc doce, doleam, necne doleam, nihil intereſſe.

Nunquam quidquam, inquit, ad beatè quidem vivendum, quod est in una virtute positum: sed est tamen rejiciendum. Cur?

272 *Asperum est, contra naturam, difficile perpesu, triste, durum.*

XIII. Hæc est copia verborum, quod omnes uno verbo malum appellamus, id tot modis posse dicere. Definis tu mihi, non tollis dolorem, cum dicis asperum, contra naturam, vix quod ferri, tolerarique possit: nec mentiris: sed re succumbere non oportebat, verbis gloriantem, dum nihil bonum, nisi quod honestum; nihil malum, nisi quod turpe. Optare hoc quidem est, non docere. Illud & melius, & verius: omnia, quæ natura aspernatur, in malis esse: quæ adiscat, in bonis. Hoc posito, & verborum concertatione sublatâ, tantum tamen excellet illud, quod rectè amplexantur isti, quod honestum, quod rectum, quod decorum appellamus, quod idem interdum virtutis nomine amplectimur, ut omnia præterea, quæ bona
273 corporis, & fortunæ putantur, perexigua, & minuta videantur: ne malum quidem ullum, nec, si unum in locum collata omnia sint, cum turpitudinis malo comparanda. Quare, si, ut initio concessisti, turpitudine pejus est, quàm dolor: nihil est planè dolor. Nam dum tibi turpe, nec dignum viro videbitur, gemere, ejulare, lamentari, frangi, debilitari, dolere, tum honestas, tum dignitas, tum decus aderit: tuque in ea intueberis, te continebis: cedit profectò virtutē

dolor, & animi inductione languescet. Aut enim nulla virtus est? aut contemnendus omnis dolor. Prudentiamne vis esse, sine qua ne intelligi quidem ulla virtus potest? quid ergo? ea patietur te quidquam facere nihil proficientem, & laborantem? An temperantia sinet te immoderatè facere quidquam? An coli iustitia poterit ab homine propter vim doloris enuntiante commissa, prodente conscios, multa officia relinquente? Quid fortitudini, comitibusque ejus, magnitudini animi, gravitati, patientiæ, rerum humanarum despicientiæ, quò modo respondebis? Afflictusne, & jacens, & lamentabili voce deplorans, audies? O virum fortem! te vero ita affectum, ne virum quidem dixerit quisquam. Amittenda igitur fortitudo est, aut sepeliendus dolor. 274

XIV. Ecquid scis igitur, si quid de Corinthiis tuis amiseris, posse habere te reliquam suppellectilem salvam: virtutem autem si unam amiseris: etsi amitti non potest virtus: sed si unam confessus fueris te non habere, nullam te esse habiturum? Num igitur fortem virum, num magno animo, num patientem, num gravem, num humana contemnentem potes dicere, Prometheum, aut Philoctetam? illos enim malo, quàm te. Sed ille certè non fortis, qui jacet in lecto humido, 275

*Quod ejulatu, questu, gemitu, fremitibus,
Resonando, mutum flebiles voces refert.*

Non ego dolorem, dolorem esse nego: cur

enim fortitudo desideratur? sed eum opprimi dico sapientiâ, si modò est aliqua patientia: si nulla est, quid exornamus philosophiam? aut quid ejus nomine gloriosi sumus? Pungit dolor. Vel fodiat sanè. Si nudus es, da jugulum. Siñ tectus Vulcaniis armis, id est, fortitudine; resiste. Hæc enim te, nisi ita facies, custos dignitatis, relinquet, & deferet. Cretum quidem leges (quas sive Jupiter, sive Minos sanxit, de Jovis quidem sententia, ut poëtæ ferunt) itemque Lycurgi, laboribus erudiunt juventutem, venando, currendo, esuriendo, sitiendo, algendo, æstuando. Spartæ verò pueri ad aram sic verberibus accipiuntur, ut multus e visceribus sanguis exeat; nonnunquam etiam, ut, cum ibi essem, audiebam, ad necem: quorum non modò nemo exclamavit unquam, sed ne ingemuit quidem. Quid ergo? hoc pueri possunt, viri non poterunt? & mos valet, ratio non valebit?

XV. Interest aliquid inter laborem; & dolorem. Sunt finitima omnino, sed tamen differunt aliquid. Labor est functio quædam vel animi, vel corporis, gravioris operis, & muneris: dolor autem, motus asper in corpore, a sensibus alienus. Hæc duo Græci illi, quorum copiosior est lingua, quàm nostra, uno nomine appellant πόνον; itaque industrios homines, illi studiosos, vel potiùs amantes doloris appellant: nos commodiùs laboriosos. Aliud est enim laborare; aliud

dolere. O verborum inops interdum, quibus abundare te semper putas, Græcia! Aliud, inquam, est dolere, aliud laborare. Cum varices secabantur C. Mario, dolebat: 278 cùm æstu magno ducebat agmen, laborabat. Est inter hæc tamen quædam similitudo: consuetudo enim laborum, perpeffionem dolorum efficiet faciliorem. Itaque illi, qui Græciæ formam rerum publicarum dederunt, corpora juvenum firmari labore voluerunt. Quod Spartiatæ etiam in foeminas transtulerunt: quæ cæteris in urbibus; mollissimo cultu, parietum umbris occuluntur. Illi autem voluerunt,

Nihil horum simile esse apud Lacænas virgines,

Quibu' magi' palestra, Eurotas, sol, pulvis, labos,

Militia studio est, quàm fertilitas barbara.

Ergo his laboriosis exercitationibus & dolor intercurrit nonnunquam. Impelluntur, feriuntur, abjiciuntur, cadunt: & ipse labor quasi callum quoddam obducit dolori.

XVI. Militiam verò (nostram dico, non 279 Spartiatarum, quorum procedit ad modum, ad tibiam, nec adhibetur ulla sine anapæstis pedibus hortatio) nostri exercitus primùm unde nomen habeant, vides: deinde qui labor, & quantus agminis: ferre plus dimidiati mensis cibaria: ferre, si quid ad usum velint: ferre vallum. Nam scutum, gladium, galeam, in onere nostri milites non

- plus numerant, quàm humeros, lacertos; manus: arma enim membra militis esse dicunt. Quæ quidem ita geruntur aptè, ut si usus ferat, abjectis oneribus, expeditis armis, ut membris pugnare possint. Quid exercitatio legionum? Quid ille cursus, concursus, clamor, quanti laboris? Ex hoc ille
- 280 animus in præliis paratus ad vulnera. Adduc pari animo inexercitatum militem: mulier videbitur. Cur? tantum interest inter novum, & veterem exercitum, quantum experti sumus. Ætas tironum plerumque melior: sed ferre laborem, contemnere vulnus, consuetudo docet. Quin etiam videmus ex acie efferri sæpè saucios, & quidem rudem illum, & inexercitatum, quamvis levi ictu,
- 281 ploratus turpissimos edere. At verò ille exercitatus, & vetus, ob eamque rem fortior, medicum modò requirens, a quo obligetur,
- O Patrocle, (inquit) ad vos adveniens
auxilium, & vestras manus peto,
Priusquàm oppeto malam pestem, mandata
hostili manu:
Neque sanguis ullo potis est pacto profluens
consistere,
Si quæ sapientiâ magis vestrâ devitari mors
potest.
Nam Æsculapii liberorum saucii opplent
porticus:
Non potest accedi.*
- XVII. Certè Eurypylus hic quidem est: hominem exercitatum! ubi tantum luctus continuatur? Vide quam non flebiliter res-

pondeat: rationem etiam afferat, cur æquo animo sibi ferendum sit:

*Qui alteri exitium parat,
Eum scire oportet sibi paratam pestem ut
participet parem.*

Abducet Patrocles, credo, ut collocet in 282
cubili, ut vulnus obliget, si quidem homo
esset. Sed nihil vidi minus: quærit enim,
quid actum sit.

Eloquere: res Argivum prælio ut se sustinet.
Non potest effari tantum dictis, quantum
factis suppetit laboris.

Quiesce igitur, & vulnus alliga.
Etiam si Eurypylus posset, non posset
Æsopus.

Ubi fortuna Hectoris

Nostram aciem inclinatam...

& cætera explicat in dolore. Sic est enim 283
intemperans militaris in forti viro gloria.
Ergo, hæc veteranus miles facere poterit:
doctus vir, sapiensque non poterit? Ille verò
melius, ac non paulò quidem. Sed de con-
suetudine adhuc exercitationis loquor: non-
dum de ratione & sapientia. Aniculæ sæpè
inediam biduum aut triduum ferunt, subduc
cibum unum diem athletæ: Jovem Olym-
pium, eum ipsum, cui se exercebit, implo-
rabit: ferre non posse clamabit. Consuetu-
dinis magna vis est. Pernoctant venatores
in nive: in montibus uri se patiuntur. Inde 284
pugiles cæstibus contusi ne ingemiscunt qui-
dem. Sed quid hos, quibus Olympiorum
victoria: consulatus ille antiquus videtur?

Gladiatores, aut perditī hominēs, aut barbari, quas plagas perferunt? Quo modo illi, qui bene instituti sunt, accipere plagam malunt, quā turpiter vitare? Quā sæpe apparet nihil eos malle, quā vel domino satisfacere, vel populo? Mittunt etiam vulneribus confecti ad dominos, qui quærant, quid velint: si satis factum iis non sit, se velle decumbere. Quis mediocris gladiator ingemuit? Quis vultum mutavit unquam? Quis non modò stetit, verū etiam decubuit turpiter? Quis cum decubuisset, ferrum recipere iussus, collum contraxit? Tantum exercitatio, meditatio, consuetudo valet. Ergo hoc poterit,

285 *Samnis, spurcus homo, vitā illā dignū', locoque:*

vir natus ad gloriam, ullam partem animi tam mollem habebit, quam non meditatione, & ratione corroboret? Crudele gladiatorum spectaculum, & inhumanum nonnullis videri solet: & haud scio an ita sit, ut nunc sit. Cum verò fontes ferro depugnabant; auribus fortasse multæ, oculis quidem nulla poterat esse fortior contra dolorem, & mortem disciplina.

XVIII. De exercitatione, & consuetudine, & commentatione dixi. Agefis, nunc de ratione videamus: nisi quid vis ad hæc.

A. Egone ut te interpellem? Ne hoc quidem vellem: ita me ad credendum tua du-

286 *cit oratio. M. Sitne igitur malum dolere, necne, Stoici viderint, qui contortulis quidam ac minutis conclusiunculis, nec ad*

sensus permanantibus, effici volunt, non esse malum, dolorem. Ego illud, quidquid sit, tantum esse, quantum videatur, non puto: falsaque ejus visione, & specie moveri homines dico vehementius, doloremque ejus omnem esse tolerabilem. Unde igitur ordiar? an eadem breviter attingam, quæ modo dixi, quò facilius oratio progredi possit longius? Inter omnes igitur hoc constat, nec doctos homines solum, sed etiam indoctos, virorum esse fortium, & magna-²⁸⁷ nimorum, & patientium, & humana vincuntium, toleranter dolorem pari. Nec verò quisquam fuit, qui eum, qui ita pateretur, non laudandum putaret. Quod ergo & postulatur a fortibus, & laudatur, cum sit, id aut extimescere veniens, aut non ferre præsens, nonne turpe est? Atqui vide, ne, cum omnes rectæ animi affectiones, *virtutes* appellentur, non sit hoc proprium nomen omnium: sed ab ea, quæ una cæteris excellerebat, omnes nominatæ sint. Appellata est enim a *viro* virtus: viri autem propria maximè est fortitudo. Cujus munera duo maxima sunt, mortis dolorisque contemptio. Utendum est igitur his, si virtutis compotes, vel potius si viri volumus esse, quoniam a viris virtus nomen est mutuata.

XIX. Quæres fortasse, quo modo: & rectè. Talem enim medicinam Philosophia proficitur. Venit Epicurus, homo minimè²⁸⁸ malus, vel potius vir optimus: tantum monet, quantum intelligit. *Neglige*, inquit, do-

lorem. Quis hoc dicit? idem, qui dolorem summum malum. Vix satis constanter. Audiamus. *Si summus dolor est*, inquit, *neceſſe eſt brevem eſſe*. Iterandum eadem iſta mihi. Non enim ſatis intelligo, quid ſummum dicas eſſe, quid breve. *Summum, quo nihil ſit ſuperius: breve, quo nihil brevius. Contemno magnitudinem doloris, a qua me brevitatis temporis vindicabit ante panem quam venerit*. Sed ſi eſt tantus dolor, quantus Philoſtetæ, benè planè magnus mihi quidem videtur: ſed tamen non ſummus: nihil enim dolet, niſi pes. Poſſunt oculi: poteſt caput; latera, pulmones: poſſunt omnia. Longè igitur abeſt
289 a ſummo dolore. *Ergo*, inquit, *dolor diuturnus habet lætitiæ plus, quàm moleſtiæ*. Nunc ego non poſſum, tantum hominem nihil ſapere dicere; ſed nos ab eo derideri puto. Ego *ſummum* dolorem (ſummum autem dico, etiam ſi decem atomis eſt major alius) non continuò dico eſſe *brevem*: multoſque poſſum bonos viros nominare, qui complures annos doloribus podagræ crucientur maximis. Sed homo cautus nunquam terminat nec magnitudinis, nec diuturnitatis modum, ut ſciam, quid ſummum dicat in dolore, quid breve in tempore. Omittamus hunc igitur, nihil prorſus dicentem: cogamusque confiteri, non eſſe ab eo doloris remedia quærenda, qui dolorem, malorum omnium maximum dixerit. Quamvis idem
290 forticulum ſe in torminibus, & in ſtrangu-

medicina, & maximè quidem, si, quid maximè consentaneum sit, quærimus, ab iis, quibus quod honestum sit, summum bonum: quod turpe, summum videtur malum. His tu præsentibus gemere, & te jactare non audebis profecto. Loquetur enim eorum voce virtus ipsa tecum.

XX. Tunc, cum pueros Lacedæmone, adolescentes Olympiæ, barbaros in arena videris excipientes gravissimas plagas, & ferentes silentio, si te fortè dolor aliquis pervellit, exclamabis, ut mulier: non constanter & sedatè feres? Ferri non potest, natura non patitur. Audio: pueri ferunt, gloriâ ducti: ferunt pudore alii, multi metu: & tamen veremur, ut hoc, quod a tam multis, & quod tot locis perferatur, natura patiatur? Illa verò non modò patitur, verum etiam postulat. Nihil enim habet præstantius, nihil, quod magis expetat, quàm honestum, quàm laudem, quàm dignitatem, quàm decus. Hisce ego pluribus nominibus unam rem declarari volo, sed utor, ut quàm maximè significem, pluribus. Volo autem dicere, illud homini longè optimum esse, quod ipsum sit optandum per se, & virtute profectum, vel in ipsa virtute situm, sua sponte laudabile: quod quidem citiùs dixerim solum, quàm non summum bonum. Atque, ut hæc de honesto, sic de turpi contraria. Nihil tam tetrum, nihil tam aspernandum, nihil homine indignius. Quod si tibi persuasum est: principio enim dixisti,

336 TUSCULANARUM

plus in dedecore mali tibi videri, quàm in dolore: reliquum est, ut tute tibi imperes. Quanquam hoc nescio quo modo dicatur, quasi duo simus, ut alter imperet, alter pareat: non inscitè tamen dicitur.

- 292 XXI. Est enim animus in partes distributus duas: quarum altera rationis est particeps, altera expers. Cum igitur præcipitur, ut nobismetipsis imperemus, hoc præcipitur, ut ratio coerceat temeritatem. Est in animis omnium ferè naturâ molle quiddam, demissum, humile, enervatum quodammodo, & languidum. Si nihil aliud: nihil esset homine deformius. Sed præstò est domina omnium, & regina ratio, quæ connixa per se, & progressa longiùs, fit perfecta virtus. Hæc ut imperet illi parti animi, quæ obedire debet, id videndum est viro. Quonam modo? inquires. Velut dominus servo, velut imperator militi, velut parens filio. Si turpissimè se illa pars animi geret, quam dixi esse mollem, si se lamentis muliebriter lacrymisque dedet, vinciatur, & constringatur amicorum, propinquorumque custodiis. Sæpe enim videmus, fractos pudore, qui ratione nullâ vincerentur. Ergo hos quidem, ut famulos, vinclis, propè ac custodiâ arceamus. Qui autem erunt firmiores, nec tamen robustissimi, hoc admonitu oportebit, ut bonos milites, revocatos, dignitatem tueri. Non nimis in Niptris ille sapientissimus Græciæ saucius lamentatur, vel modicè potius:

Pedetentim

Pedetentim, inquit, & sedato nisu,

Ne succussu arripiat major dolor.

Pacuvius hæc melius, quàm Sophocles :
apud illum enim perquàm flebiliter Ulysses ²⁹⁴
lamentatur in vulnere. Tamen huic leviter
gementi, illi ipsi, qui ferunt faucium, per-
sonæ gravitatem intuentes, non dubitarunt
dicere;

Tu quoque, Ulysses,

Quamquam graviter cernimus ictum,

Nimis pene animo es molli, qui consuetus

In armis ævum agere.

Intelligit poëta prudens, ferendi doloris
consuetudinem esse non contemnendam ma-
gistræ. Atque ille non immoderatè magnè
in dolore,

Retinete, tenete, opprimite,

Ulcus nudate. Heu miserum me ! excrucior.

Incipit labi; deinde illico desinit,

Operite, abscedite, jamjam mittite.

295

*Nam attrectatu, & quassu sævum amplifi-
catis dolorem.*

Videsne, ut obmutuerit non sedatus corpo-
ris, sed castigatus animi dolor? Itaque in
extremis Niptris alios quoque objurgat, id-
que moriens,

*Conqueri fortunam adversam, non lamen-
tari decet.*

Tome I,

P

Id viri est officium : fletus muliebri ingenio additus.

296 Hujus animi pars illa mollior rationi sic paruit, ut severo imperatori miles pudens.

XXII. In quo viro erit perfecta sapientia (quem adhuc nos quidem vidimus neminem : sed philosophorum sententiis, qualis futurus sit, si modò aliquando fuerit, exponitur) is igitur, sive ea ratio, quæ erit in eo perfecta, atque absoluta, sic illi parti imperabit inferiori, ut justus parens probis filiis : nutu, quod volet, conficiet, nullo labore, nullâ molestiâ : eriget ipse se, suscitabit, instruet, armabit, ut, tanquam hosti, sic obstat dolori. Quæ sunt ista arma? contentio, confirmatio, sermoque intimus, cum ipse secum, Cave turpe quidquam, languidum, non virile. Obversentur species honestæ animo. Zeno proponatur Eleates, qui perpessus est omnia potius quàm conscios delendæ tyrannidis indicaret. De Anaxarcho Democritio cogitetur, qui cum Cypri in manus Nicocreontis regis incidisset, nullum genus supplicii deprecatus est, neque recusavit. Calanus Indus, indoctus, ac barbarus, in radicibus Caucasi natus, suâ voluntate vivus combustus est. Nos, si pes condoluit, si dens, sed fac totum dolore corpus, ferre non possumus. Opinio est enim quædam effœminata, ac levis, nec in dolore magis, quàm eadem in voluptate : quâ cum liquescimus, fluimusque molliâ, apud aculeum sine cla-

more ferre non possumus. At verò C. Marius, rusticanus, vir, sed planè vir, cum secaretur, ut supra dixi, principio vènit se alligari: nec quisquam ante Marinum solutus dicitur esse sectus. Cur ergo postea alii? valuit auctoritas. Videsne igitur opinionis esse, non naturæ malum? Et tamen fuisse acrem morsum doloris, idem Marius ostendit: crux enim alterum non præbuit. Ita & tulit dolorem, ut vir: &, ut homo, majorem ferre sine causa necessaria noluit. Totum igitur in eo est, ut tibi imperes. Ostendi autem, quod esset imperandi genus. Atque hæc cogitatio, quid patientiâ, quid fortitudine, quid magnitudine animi dignissimum sit, non solum animum comprimit, sed ipsum etiam dolorem nescio quo pacto mitiorem facit.

XXIII. Ut enim fit in prælio, ut ignavus miles, ac timidus, simul ac viderit hostem, abjecto scuto fugiat, quantum possit, ob eamque causam pereat nonnunquam, etiam integro corpore, cum ei, qui steterit, nihil tale evenerit: sic, qui doloris speciem ferre non possunt, abjiciunt se, atque ita afflicti, & exanimati jacent: qui autem restiterunt, discedunt sæpissime superiores. Sunt enim quædam animi similitudines cum corpore: ut onera contentis corporibus facilius feruntur, remissis opprimunt; simillimè animus intentione suâ depellit pressum omnem ponderum, remissione autem sic urgetur, ut se nequeat extollere. Et, si verum quærimus, in omnibus officiis persequendis animi est

adhihenda contentio : ea est sola officii tanquam custodia. Sed hoc quidem in dolore maximè est providendum , ne quid abjectè , ne quid timidè , ne quid ignavè , ne quid serviliter , muliebriterve faciamus : in primisque refutetur ac rejiciatur Plilostetæus ille clamor. ingemiscere nonnunquam viro concessum est , idque rarò : ejulatus ne mulieri quidem. Et hic nimirum est fletus , quem duodecim tabulæ in funeribus adhiberi vetuerunt. Nec verò unquam ne ingemiscit

300 quidem vir fortis , ac sapiens , nisi fortè ut se intendat ad firmitatem , ut in stadio cursores exclamant quàm maximè possunt. Faciunt idem , cum exercentur athletæ. Pugiles verò , etiam cum feriunt adversarium , in jactandis cæstibus ingemiscunt : non quòd doleant , animove succumbant , sed quia in profundenda voce omne corpus intenditur , venitque plaga vehementior.

XXIV. Quid ? qui volunt exclamare majus , num satis habent latera , fauces , linguam intendere , e quibus elici vocem , & fundi videmus ? Toto corpore , atque omnibus unguis , ut dicitur , contentioni vocis asserviunt. Genu mehercule M. Antonium vidi , cum contentè pro se ipse lege Varia diceret , terram tangere. Ut enim

301 balistæ lapidum , & reliqua tormenta telorum , eò graviores emissiones habent , quò sunt contenta , atque adducta vehementius : sic vox , sic cursus , sic plaga , hoc gravior , quò est missa contentius , Cujus contentio-

nis cum tanta vis sit, si gemitus in dolore ad confirmandum animum valebit, utemur. Sin erit ille gemitus lamentabilis, si imbecillus, si abjectus, si flebilis; ei qui se dederit, vix eum virum dixerim. Qui quidem gemitus si levationis aliquid afferret, tamen videremus quid esset fortis, animosi viri. Cum verò nihil imminuat doloris: cur frustra turpes esse volumus? Quid est enim fletu muliebri, viro turpius? Atque hoc præceptum, quod de dolore datur, patet latius. Omnibus enim rebus, non solum dolori; simili contentione animi resistendum est. Ita exardescit, libido concitatur: in eandem arcem confugiendum est: eadem sunt arma sumenda. Sed quoniam de dolore loquimur, illa omittamus. Ad ferendum ³⁰¹ igitur dolorem placidè & sedatè, plurimum proficit toto pectore, ut dicitur, cogitare, quàm id honestum sit. Sumus enim naturâ, ut ante dixi (dicendum est enim sæpius) studiosissimi, appetentissimique honestatis: cujus si quasi lumen aliquod adspexerimus, nihil est, quod, ut eo potiamur, non parati simus & ferre, & perpeti. Ex hoc cursu, atque impetu animorum ad veram laudem, atque honestatem, illa pericula adeuntur in præliis. Non sentiunt viri fortes in acie vulnera: vel sentiunt, sed mori malunt, quàm tantillum modò de dignitatis gradu dimoveri. Fulgentes gladios hostium videbant Decii: cum in aciem eorum irruebant. His levabat omnem vulne-

342 TUSCULANARUM

rum metum nobilitas mortis, & gloria. Num tum ingemuisse Epaminondam putas, cum unâ cum sanguine vitam effluere sentiret? imperantem enim patriam Lacedæmoniis relinquebat, quam acceperat servientem.

303 Hæc sunt solatia, hæc fomenta summorum dolorum.

XXV. Dices, quid in pace? quid domi? quid in lectulo? Ad philosophos me revocas, qui in aciem non sæpe prodeunt. E quibus homo sanè levis Heracleotes Dionysius, cum a Zenone fortis esse didicisset, a dolore deductus est. Nam cum ex renibus laboraret, ipso in ejulatu clamitabat, falsa esse illa, quæ antea de dolore ipse sensisset. Quem cum Cleanthes condiscipulus rogaret, quænam ratio eum de sententia deduxisset, respondit: Quia, cum tantum operæ philosophiæ dedissem, dolorem tamen ferre non possem, satis esset argumenti, malum esse dolorem. Plurimos autem annos in philosophia consumpsi, nec ferre possum: malum est igitur dolor. Tum Cleanthem, cum pede terram percussisset, versum ex Epigonis ferunt dixisse:

304 *Audisne hæc, Amphiaræ, sub terram abdite?*

Zenonem significabat: a quo illum degenerare dolebat. At non noster Posidonius: quem & ipse sæpe vidi, & id dicam, quod solebat narrare Pompeius: se, cum Rhodum venisset decedens ex Syria, audire

voluisse Posidonium ; sed cum audivisset eum graviter esse agram, quòd vehementer ejus artus laborarent, voluisse tamen nobilissimum Philosophorum visere : quem ut vidisset, & salutavisset, honorificisque verbis prosecutus esset, molestéque se dixisset ferre, quòd eum non posset audire ; at ille, Tu verò, inquit, potes : nec committam, ut dolor corporis efficiat, ut frustra tantus vir ad me venerit. Itaque narrabat, eum graviter, copiosè de hoc ipso, nihil esse 305 bonum, nisi quod honestum esset, cubantem disputasse : cumque quasi faces ei doloris admoverentur, sæpe dixisse, *Nihil agis, dolor : quamvis sis molestus, nunquam te esse confitebor malum.* Omninoque omnes clari, & nobilitati labores contemnendo fiunt etiam tolerabiles.

XXVL Videmusne, apud quos eorum ludorum, qui Gymnici nominantur, magnus honos, nullum ab iis, qui in id certamen descendant, devitari dolorem ? Apud quos autem venandi, & equitandi laus vigeat, qui hanc petessunt, nullum fugiunt dolorem. Quid de nostris ambitionibus, quid de cupiditate honorum loquar ? quæ flamma est, per quam non cucurrerint ii, qui hæc olim punctis singulis colligebant ? Itaque semper Africanus Socraticum Xenophontem in manibus habebat, cujus in primis laudabat illud, quod diceret, eosdem labores non esse æquè graves imperatori, & 306 militi, quòd ipse honos laborem leviorẽ

faceret imperatorium. Sed tamen hoc evenit, ut in vulgus insipientium opinio valeat honestatis, cum ipsam videre non possint. Itaque famâ & multitudinis judicio moveantur, cum id honestum putent, quod a plerisque laudetur. Te autem, si in oculis sis multitudinis, tamen ejus judicio stare nolum, nec, quod illa putet, idem putare pulcherrimum: tuo tibi judicio est utendum. Tibi si recta probanti placebis, tum non modò tu te viceris, quod paulò ante præciplebam, sed omnes, & omnia. ~~hoc~~ igitur 307 tibi propone: amplitudinem, & quasi quandam exaggerationem quàm altissimam animi, quæ maxime eminet contemnendis, & despiciendis doloribus, unam esse omnium rem pulcherrimam: eoque pulchriorem, si vacet populo, neque plausum captans, se tantum ipsa delectet. Quinetiam mihi quidem laudabilia videntur omnia, quæ sine venditione, & sine populo teste fiunt: non quò fugiendus sit (omnia enim benefacta in luce se collocari volunt) sed tamen nullum theatrum virtuti conscientia majus est.

XXVII. Atque in primis meditemur illud, ut hæc patientia dolorum, quam sæpe jam animi intentione dixi esse firmandam, in omni genere se æquabilem præbeat. Sæpe enim multi, qui aut propter victoriæ cupiditatem, aut propter gloriæ, aut etiam ut jus suum, & libertatem tenerent, vulnera exceperunt fortiter, & tulerunt, iidem

omissâ contentione dolorem morbi ferre non possunt. Neque enim illum, quem facile tulerant, ratione aut sapientiâ tulerant, sed studio potius, & gloriâ. Itaque barbari quidam, & immanes, ferro decertare acerrimè possunt: ægrotare viriliter non queunt. Græci autem homines non satis animosi, sed prudentes, ut est captus hominum, satis, hostem adspicere non possunt; iidem morbos toleranter atque humanè ferunt. At Cimbri, & Celtiberi in præliis exsultant, lamentantur in morbo: nihil enim potest esse æquabile, quod non a certa ratione proficiscatur. Sed cum videas, eos, qui aut studio aut opinione ducantur, in eo persequendo, atque adipiscendo, dolore non frangi: debes existimare aut non esse malum, dolorem, aut etiamsi, quidquid asperum, alienumque a natura sit, id appellari placeat malum, tantillum tamen esse, ut a virtute, ita obruatur, ut nusquam appareat. Quæ meditare, quæso, dies, & 308 noctes. Latiùs enim manabit hæc ratio, & aliquanto majorem locum, quàm de uno dolore, occupabit. Nam si omnia fugiendæ turpitudinis, adipiscendæque honestatis causâ faciemus, non modò stimulos doloris, sed etiam fulmina fortunæ contemnamus licebit, præsertim cum paratum sit illud ex hesternâ disputatione perfugium. Ut enim, si cui naviganti, quem prædones insequantur, deus quis dixerit, *Ejice te de navî: præstò est qui excipiat*: vel delphinus, ut Arionem Me-

thymnæum, vel equi Pelopis illi Neptuni;
 qui per undas currus suspensos rapuisse dicuntur, excipient te, &, quod velis, perferent: omnem omittat timorem: sic urgentibus asperis & odiosis doloribus, si tanti sint, ut ferendi non sint, quod sit confugiendum, 310 vides. Hæc fere hoc tempore putavi esse dicenda. Sed tu fortasse in sententia permanes. *A.* Minimè verò: meque biduo duarum rerum, quas maximè timebam, spero liberatum metu. *M.* Cras ergo ad clepsydram. Sic enim duximus: & tibi hoc video non posse deberi. *A.* Ita prorsus: & illud quidem ante meridiem; hoc, eodem tempore. *M.* Sic faciemus, tuisque optimis studiis obsequemur.



AVERTISSEMENT.

PEU T-ÊTRE les Collèges de France nont-ils point encore soutenu de Thèses dans le goût de celles que la célèbre Université (*) d'Helmstadt a fait imprimer. Un simple échantillon suffira pour mettre nos Professeurs à portée de juger si de pareils exercices plairoient au Public.

On voit assez, du moins, qu'ils ne seroient pas inutiles à l'écolier. Quand ses Maîtres, à force de lui expliquer un bon Auteur, sont venus à bout de le familiariser avec la diction, il reste à faire de ce bon Auteur un autre usage, qui sera encore d'un plus grand prix : c'est d'observer en détail ce qu'il contient de substantiel, & d'en tirer ce qu'il y a

(*) Voici mot à mot ce qui est au frontispice de ces Thèses : *Specimen elegantioris Philosophiæ, hoc est, Conclusiones cccxcii, e. libris quinque Disputationum Tusculanarum selectæ. Quas, D. O. M. A. in Academia Julia, Ordinis Philosophici consensu, Præside Cornelio Dieterico Koch, alternis quinque vicibus, impugnarunt, defenderunt, &c. Helmstadii, anno M. DCC. lll.*

348 AVERTISSEMENT.

de plus propre , soit à orner l'esprit du jeune homme , soit à lui former le jugement.

Je me borne aux Thèses extraites des deux premières Tusculanes. Rien de si facile que de suivre , ou même de surpasser ce modèle , quelque Auteur qu'on veuille choisir.

Après le chiffre Romain , qui marque le numéro de chaque Thèse , vous aurez ici le chiffre Arabe , qui renvoie à la page de cette édition , où se trouve la Thèse qu'on pourroit être curieux de vérifier dans l'original.





THESES
EX
TUSCULANA
PRIMA.

I. 175.

OMNIUM artium , quæ ad rectam vivendi viam pertineant , ratio & disciplina studio sapientiæ (quæ PHILOSOPHIA dicitur) continetur.

II. 176.

Apud Græcos antiquissimum e doctis genus est Poëtarum.

III. 177.

Honos alit artes , omnesque incenduntur ad studia gloriâ , jacentque ea semper , quæ apud quosque improbantur.

IV. 177.

Olim summam eruditionem Græci sitam

censebant in nervorum vocumque cantibus.

V. 178.

Qui occupati *profuere* aliquid *civibus* suis, *profint* etiam, si possunt, otiosi.

VI. 178.

Mandare quenquam *litteris* suas cogitationes, qui eas nec disponere, nec illustrare possit, nec delectatione aliquâ allicere lectorem, hominis est intemperanter abutentis & otio & litteris.

VII. 178.

Ut *Aristoteles*, vir summo ingenio, scientiæ copiâ, *dicere* etiam solebat adolescentes *docere*, & *prudentiam* cum *eloquentia* jungere; sic præstantissimis Philosophorum placeat nec dicendi studium deponere, & in hac majore & uberiore arte versari. Hanc enim perfectam Philosophiam semper judicarunt, quæ de maximis quæstionibus copiosè posset ornatèque dicere.

VIII. 179.

Est vetus & Socratica ratio, contra alterius opinionem *differendi*. Nam ita facillimè, quod verissimum esset, inveniri posse, Socrates arbitrabatur.

IX. 179.

Si malum est *mors*, sunt ii, quibus evenit jam ut morentur, & ii, quibus eventurum est, *miseri*.

X. 182.

Pronunciatum omne est verum, aut falsum.

XI. 183.

Græcè loqui in Latino sermone non magis decet, quàm in Græco Latinè.

XII. 183.

Perficiunt Philosophi, ut ne moriendum quidem esse, miserum putemus. Quin etiam docent, non modò malum non esse *mortem*, sed *bonum* etiam esse.

XIII. 184.

Obscura quæ sunt & dubia, sapiens ita explicat, non quasi Pythius Apollo, certa ut sint & fixa, quæ dixerit, sed ut homunculus unus e multis *probabilia* conjecturâ sequens.

XIV. 184.

Discessum animæ a corpore putamus esse *mortem*.

XV. 185.

Bene quidam in *cerebro* dixerunt *animi* esse *sedem* & locum.

XVI. 186.

Aristoteles longè omnibus (Platonem excipe) præstans & ingenio & diligentia, cum quatuor nota illa principiorum genera esset complexus, e quibus omnia orirentur, quin-

tam quandam naturam censet esse, e qua sit *mens*: eamque ἐντελέχειαν appellat, novo nomine, quasi quandam continuatam motionem & perennem.

XVII. 187.

Liberari mortis metu possumus, quæstione animorum explicatâ.

XVIII. 187.

Philosophorum sententiæ spem afferunt, posse *animos*, cum e corporibus exceßerint, *in cælum* quasi in domicilium suum pervenire.

XIX. 187.

Quod delectat, id primum ita esse vis; deinde, etiamsi non sit, sic tibi tamen persuaderi cupis.

XX. 188.

De immortalitate qui dubitas, evolve diligenter *Platonis* eum *librum*, qui est *de animo*: amplius quod desideres, nihil erit.

XXI. 188.

Quomodo, aut cur, *mors* malum nobis videri possit, quæ *beatos* nos *efficiet*, animis manentibus?

XXII. 188.

Auctoribus ad aliquam sententiam, quam volumus obtinere, uti optimis, id in om-

nibus causis & debet & solet valere plurimum.

XXIII. 188.

Antiquitas quò propiùs aberat ab ortu & divina progenie, hoc meliùs ea, quæ erant vera, cernebat.

XXIV. 188.

Unum illud erat insitum priscis illis, esse in morte sensum, neque excessu vitæ sic deleri hominem, ut funditus interiret. *Mortem* non interitum esse omnia tollentem, sed quandam quasi *migrationem commutationemque vitæ*, quæ in claris viris & feminis dux in cælum soleret esse.

XXV. 189.

Totum propè cælum *barbarorum*, humano genere completum est; ipsique illi *majorum gentium Dii* qui habentur, hinc è *terris profecti* in cælum reperiuntur.

XXVI. 190.

Qui nondum ea, quæ multis pòst annis tractari cœpissent, *physica* didicissent, tantum sibi persuaferant, quantum naturâ admonente cognoverant. Rationes & causas rerum non tenebant.

XXVII. 190.

Firmissimum hoc affertur, cur *DEUM esse* credamus, quòd nulla gens tam fera,

nemo hominum omnium fit tam immanis ;
cujus mentem non imbuerit Dei opinio.
Omni enim in re , consensus omnium gen-
tium lex naturæ putanda est.

XXVIII. 190.

Maximum argumentum est , naturam ip-
sam de *immortalitate animorum* tacitam ju-
dicare , quòd omnibus curæ sint & maximæ
quidem , quæ post mortem futura sunt.

XXIX. 191.

Abierunt ad Deum multi : nunquam abiis-
sent , nisi cum inter homines essent , eam
sibi viam munivissent.

XXX. 191.

Nescio quomodo inhæret in mentibus ;
quasi sæculorum quoddam *augurium futuro-
rum*. Idque in maximis ingeniis , altissimisque
animis & existit maximè , & apparet facillimè.
Quo quidem dèmp̄to , quis tam esset amens ,
qui semper in laboribus & periculis viveret ?
Loquor de Principibus. Quid Poëtæ ?

XXXI. 192.

Ut *DEUM esse* , naturâ opinamur ; *qua-
lisque sit* , ratione cognoscimus : sic *perma-
nere animos* arbitramur consensu nationum
omnium : quâ in sede maneant , qualesque
sint , ratione discendum est.

XXXII. 193.

Animos per se ipsos viventes debemus

mente complecti : non formam aliquam figuramve quærere.

XXXIII. 194.

Magni est ingenii, *revocare mentem a sensibus*, & cogitationem, a consuetudine oculorum abducere.

XXXIV. 195.

Persuadent Mathematici, *terram* in medio mundi sitam, ad universi cœli complexum quasi puncti instar obtinere, quod *κέντρον* illi vocant.

XXXV. 197.

Animus cum permaneat *incorruptus*, sui que similis, necesse est ita feratur, ut penetret atque dividat omne cœlum hoc, in quo nubes, nives, ventique coguntur, quod & humidum & caliginosum est propter exhalationes terræ; quam regionem cum superavit, naturamque sui similem contigit & agnovit, insistit, & finem altius se efferendi facit.

XXXVI. 197.

Cum corporis facibus inflammari soleamus, ad omnes fere cupiditates, edque magis incendi, quod his æmulemur, qui ea habeant, quæ nos habere cupiamus: profectò tunc *erimus beati*, cum corporibus relictis, & cupiditatum & æmulationum erimus expertes. Quodque nunc facimus, cum laxati curis sumus, ut spectare aliquid velimus &

visere; id multò tum faciemus liberiùs, totosque nos in contemplandis rebus cœlestibus perspiciendisque ponemus, propterea quòd naturâ inest mentibus nostris insatiabilis quædam cupiditas veri videndi.

XXXVII. 198.

Pulchritudo rerum cœlestium etiam in terris patriam illam & avitam Philosophiam cognitionis cupiditate incensam excitavit. Quâ præcipuè *fruentur*, qui tum etiam, cum has terras incolentes circumfusi erant caligine, tamen acie mentis dispicere cupiebant.

XXXVIII. 198.

Nos ne nunc quidem oculis cernimus ea, quæ videmus. Neque enim est ullus sensus in corpore. Sed ut non solùm Physici docent, verùm etiam Medici, qui ista aperta & patefacta viderunt, viæ, quasi quædam sunt ad oculos, ad nares, ad aures, a sede animi perforatæ. Ut facillè intelligi possit, *animum & videre & audire*, non eas partes corporis.

XXXIX. 199.

Copiosè hæc diceremus, si res postularet, quàm multa, quàm varia, quanta *spectacula* animus in *locis cœlestibus* esset habiturus.

XL. 200.

Non aliud est quicquam, cur incredibilis aliquibus *animorum* videatur *æternitas*, nisi

quòd nequeant , qualis sit animus vacans corpore , intelligere , & cogitatione comprehendere. Quasi verò intelligant , qualis sit in ipso corpore. Et naturam quidem animi intuenti , multò difficilior occurrit cogitatio , multòque obscurior , qualis animus in corpore sit , tanquam alienæ domui , quàm qualis , cum exierit , & in liberum cœlum , quasi domum suam venerit.

XL I. 201.

Si , quod nunquam vidimus , id quale sit ; intelligere non possumus , certè & *DEUM* ipsum , & divinum *animum* corpore liberatum *cogitatione completi* non possumus. At est illud quidem vel maximum , animo ipso *animum* videre.

XLII. 201.

Cum Solon , *Nosce te* , dicit , hoc dicit , Nosce *animum* tuum. Nam corpus quidem quasi vas est animi , aut aliquod receptaculum.

XLIII. 202.

Inanimum est omne , quod pulsu agitur externo. Quod autem est *animatum* , id motu cietur & interiore , & suo. Jam hæc est propria *natura animi* , & vis.

XLIV. 205.

Ne nos pudeat , *fateri nescire* , quod nesciamus.

XLV. 206.

A necessariis *artificiis* ad elegantiora de-
fluximus.

XLVI. 206.

Astrorum conversiones omnesque motus
qui primus vidit, is docuit similem animum
suum esse ejus, qui ea *fabricatus* in cœlo
esset.

XLVII. 206.

In Timæo Platonis, *mundum ædificat*
DEUS.

XLVIII. 207.

Poëtam grave plerumque carmen non
sine cœlesti aliquo mentis instinctu fundere
putamus.

XLIX. 207.

Philosophia omnium mater artium, quid
est aliud nisi donum aut inventum Dei?
Hæc nos primùm ad illius cultum, deinde
ad jus hominum, quod situm est in generis
humani societate, tum ad modestiam ma-
gnitudinemque animi erudit: eademque
ab animo, tanquam ab oculis, caliginem dis-
pulsit, ut omnia supera, infera, prima,
ultima, media, videremus.

L. 208.

Si DEUS aut *anima*, aut ignis est: idem
animus est *hominis*. Nam, ut illa Natura cœ-
lestis, & terrâ vacat & humore; sic utrius-

que harum rerum humanus animus expers est.

L I. 208.

Animorum nulla in terris *origo* inveniri potest. Nihil est enim in animis mixtum atque concretum, aut quod ex terra natum atque fictum esse videatur. Nec inveniemus unquam unde ad hominem venire possint, nisi a *DEO*.

L II. 208.

Quicquid est *illud*, quod sentit, quod *sapit*, quod vult, quod viget, cœleste & divinum est, ob eam rem *æternum* sit necesse est.

L III. 208.

DEUS ipse, qui intelligitur a nobis, alio modo intelligi non potest, nisi *mens* soluta quædam & libera, & segregata ab omni concretionem mortali, omnia sentiens & movens, ipsaque prædita motu sempiterno.

L IV. 209.

Cum videmus speciem primùm candelamque cœli, tum globum terræ eminentem e mari, tum multitudinem pecudum, hominemque ipsum contemplatorem cœli ac *DEI*, ipsiusque *cultorem*: atque hominis utilitati agros omnes & maria parentia: hæc & alia innumerabilia cum cernimus, possumusne dubitare quin iis præsit aliquis conditor, vel *effector*?

Mentem hominis, quamvis non videas; ut *DEUM* non vides: tamen ut *DEUM* agnoscis ex operibus suis, sic & memoriâ rerum & inventione, & celeritate motûs, omnique pulchritudinē virtutis, vim divinam mentis agnoscito.

LVI. 211.

Socrates, cum pene in manu mortiferum illud teneret poculum, locutus ita est, ut non ad mortem trudi, verum in cœlum videretur ascendere. Ita enim censebat, itaque differuit; duas esse vias, duplicesque cursus animorum e corpore excedentium. Nam qui se humanis vitiis, atque flagitiis contaminavissent, vel in republica violanda fraudes inexpressibiles concepissent, iis devium quoddam iter esse, seclusum a concilio beatorum. Qui autem se integros castosque servavissent, quibusque fuisset minima cum corporibus contagio, seseque ab his semper sevocassent, essentque in corporibus humanis vitam imitati Dei: his ad illos, a quibus essent profecti, reditum facilem patere.

LVII. 212.

Ut *cygni*, qui non sine causa *Apollini* dicati sunt, sed quod ab eo divinationem habere videantur, quâ providentes quid in morte boni sit, cum cantu & voluptate moriuntur: sic omnibus & bonis & doctis est faciendum.

LVIII.

LVIII. 212.

Idem nobis accidit, diligenter de animo cogitantibus, quod iis sæpe usu venit, qui cum acriter oculis deficientem solem intuentur, ut aspectum omnino amittant: sic *mentis acies*, se ipsam intuens, nonnunquam *hebescit*, ob eamque causam contemplandi diligentiam amittimus.

LIX. 212.

Vetat dominans ille in nobis DEUS; in iussu hinc nos suo demigrare. Cum verò causam justam DEUS ipse dederit, ut tunc Socrati, sæpe multis, næ ille *vir sapiens lætus ex his tenebris in lucem illam excesserit.* Nec tamen illa vincula carceris ruperit, sed tanquam a magistratu, aut ab aliqua potestate legitima, sic a DEO *evocatus*, atque emissus exierit.

LX. 213.

Tota *Philosophorum vita*, ut ait apud Platonem Socrates, *commentatio mortis est.*

LXI. 213.

In cælestem locum cum venerimus, tum denique vivemus. Nam hæc quidem vita mors est.

LXII. 213.

Veniet tempus emigrandi, & quidem celeriter, & sive retardabis sive properabis; volat enim ætas.

Tome I,

Q

LXIII. 214.

Tantum abest ab eo, ut malum mors sit; ut verear, ne homini nihil sit non malum aliud certè: sed nihil bonum aliud potius; si quidem & *immortales*, & *cum Deo futuri sumus*.

LXIV. 214.

Nihil nimis oportet confidere. Movemur enim *sæpe* aliquo acutè concluso; *labamus*, *mutamusque sententiam* clarioribus etiam in rebus.

LXV. 216.

Bestiarum animæ sunt rationis expertes.

LXVI. 216.

Ipsi *animi*, magni refert, *quali in corpore* locati sint. Multa enim e corpore existunt; quæ acuant mentem; multa, quæ obtundant.

LXVII. 216.

Alta *spectamus*, & *volumus in cælum* migrare *speramusque* fore, ut contingat id nobis.

LXVIII. 217.

Ipse *animi discessus* a corpore fit plerumque sine sensu, nonnunquam etiam *cum voluptate*: totumque hoc leve est, qualecunque est. Fit enim *ad punctum temporis*.

LXIX. 217.

A malis mors abducit, non a bonis.

LXX. 218.

Hegesias omnino vivere expedire nemini putat.

LXXI. 219.

Sæpe, qui si mortem ante obisset, in amplissimis fortunis occidisset, is *propagatione vitæ* incredibiles hausit calamitates.

LXXII. 219.

Multa *incommoda morte effugiuntur*, etiam si non evenerint, tamen, quia possunt evenire.

LXXIII. 219.

Non sanè plures fortunati sunt, quàm infelices; nec certi quidquam est in rebus humanis; nec sperare prudentius, quàm timere.

LXXIV. 221.

Ne vivus quidem bono caret, si eo non indiget.

LXXV. 222.

Non deterret sapientem mors, quæ propter incertos casus *quotidie imminet*, & propter brevitatem vitæ nunquam longè potest abesse, quò minùs in omne tempus reipublicæ suisque consulat, & posteritatem ipsam ad se putet pertinere.

LXXVI. 222.

Decet etiam mortalem, æterna moliri: non

gloriæ cupiditate, quam sensurus non sis; sed virtutis, quam necessario gloria, etiam si tu id non agas, consequatur.

LXXVII. 223.

Mortem qui leviorē faciunt, somni similē simam volunt esse.

LXXVIII. 223.

Habes somnum, imaginem mortis, eamque quotidie induis: & dubitas, quin ipsa quoque *mors* tibi *quotidie immineat*?

LXXIX. 223.

Pellantur istæ ineptiæ pene aniles, *ante tempus mori* miserum esse, Quod tandem *tempus*?

LXXX. 223.

Natura quidem dedit *usuram vitæ*, tanquam pecuniæ, nullâ præstitutâ die. Quid est igitur quod querare, si repetit, cum vult? Eâ enim conditione acceperas.

LXXXI. 223.

Plerique, *si puer parvus occidit*, æquo animo *ferendum* putant; si verò in cunis, *ne querendum* quidem.

LXXXII. 224.

Quæ verò ætas longa est? Aut quid omnino homini longum? Nonne modò pueros, modò adolescentes in cursu a tergo inse-

quens, nec opinantes assecuta est senectus?

LXXXIII. 224.

Confer nostram longissimam *ætatem cum æternitate*: in eadem propemodum *brevitate*, quâ illæ bestiolæ; ad Hypanim fluvium, quæ unum diem vivunt, reperiemur.

LXXXIV. 224.

Contemnamus omnes ineptias, totamque vim *bene vivendi* in animi robore & magnitudine, ut in omnium *rerum humanarum contemptione* ac despicientiâ, & in omni virtute ponamus.

LXXXV. 225.

Quodd si expectando & desiderando pendemus animis, cruciamur, angimur; quàm *optabiliter* illud *iter ineundum* esse debet, quo confecto nulla reliqua cura, nulla sollicitudo futura sit!

LXXXVI. 226.

Migratio est *moris* in eas oras, quas, qui e vita excefferunt, incolunt.

LXXXVII. 226.

Optabile est & *beatum*, te, cum ab iis, qui se judicum numero haberi volunt, evaseris, ad eos venire qui verè *judices* appellantur, convenireque eos, qui justè & cum fide vixerint.

Q iij

Equidem sæpe *morì*, si fieri posset, *vellem*, ut ea, quæ cogito, cœlestia mihi liceret invenire.

LXXXIX. 226.

Nec unquam *bono* quidquam mali evenire potest, nec vivo, nec mortuo; nec unquam ejus res a DEO immortalì negligentur.

XC. 229.

Præclarè *Socrates* Critoni, de *sepeliendo* quærenti: Mihi crede inquit, nemo me vestrùm, cum hinc excessero, consequetur.

XCI. 229.

Totâ de ratione *humationis*, unum tenendum est, ad corpus illam pertinere. Quantum autem consuetudini famæque dandum sit, id curent vivi.

XCII. 229.

Plena *errorum* sunt omnia.

XCIII. 231.

Sepulchrum portus est corporis, ubi remissâ humanâ vitâ, corpus requiescat malis.

XCIV. 232.

Ita *tetra* sunt quædam, ut ea fugiat & reformidet oratio.

XCIV. 232.

Profectò mors tum æquissimo animo oppetitur, cum suis se laudibus vita occidens consolari potest.

XCVI. 232.

Nemo parum diu vixit, qui virtutis perfectæ perfecto functus est munere.

XCVII. 232.

Si ipsa ratio minùs perficiet, ut mortem negligere possimus, at vita acta perficiat, ut fatis superque vixisse videamur.

XCVIII. 232.

Summis & propriis bonis & laudis & gloriæ, quamvis non sentiant, mortui non carent.

XCIX. 232.

Et si nihil habet in se gloriæ, cur expetatur; tamen virtutem, tanquam umbra, sequitur.

C. 232.

Multitudinis iudicium de bonis, si quando est, magis laudandum est, quàm illi ob eam rem beati.

CI. 233.

Optimorum ac laudatissimorum virorum similitudinem aliquam, qui arripuerit, fidenti animo, si res ita feret, gradietur ad mortem.

CII. 233.

*Optimus quisque vir secundis suis rebus
volet etiam mori.*

CIII. 233.

Morere ô probe ! nunc enim in *caelum*
ascensurus es.

CIV. 234.

Nostrium & nostrâ causâ susceptum *dolo-*
rem modicè *ferre* debemus, ne & nosmet-
ipsoſ amare videamur.

CV. 234.

Prior pars disputationis hujus Tusculanæ
perficit, ut *mori cupias* : posterior, ut modò
non nolis, modò non labores. Omni autem
ratione, illud certè perficitur, ut mortem
non ducas in malis.

CVI. 236.

Alcidamas quidam, Rhetor antiquus in
primis nobilis, scripsit etiam *laudationem*
mortis.

CVII. 237.

Cum *supremus* ille *dies* non extinctionem,
sed permutationem afferat loci, *quid opta-*
bilius ?

CVIII. 237.

Nos, si quid tale acciderit, ut a DEO
denunciatum videatur, ut *exeamus e vita*,

læti & agentes gratias pereamus: emittique nos e custodia, & levare vinculis arbitremur, ut in æternam & planè nostram domum remigremus.

CIX. 237.

Nōn temerè, nec fortuitò fati & creati sumus: sed profectò fuit quædam vis, quæ generi consuleret humano: nec id gigneret, aut aleret, quod, cum exantlavisset omnes labores; tum incideret in mortis malum sempiternum.

CX. 238.

A morte portum paratum nobis & per-
fugium scimus, quò utinam velis passis per-
vchi liceat!

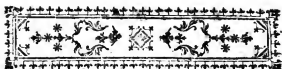
CXI. 238.

Quod omnibus necesse est, idne miserum
esse uni potest?

CXII. 238.

Agamus hic ea potissimum, quæ levatio-
nem habeant ægritudinum, formidinum, cu-
piditatum; qui omni e *Philosophia fructus*
est uberrimus.





THESES
EX
TUSCULANA
SECUNDA.

I. 311.

PHILOSOPHARI necesse est, sed non paucis.

II. 312.

Qui id, quod vitari non potest, metuit, is vivere *animo quieto* nullo modo potest.

III. 312.

Est PHILOSOPHIA paucis contenta *iudiciis*, multitudinem consulto ipsa fugiens, eique ipsi & suspecta, & invisa: ut si quis universam velit vituperare, secundo id populo facere possit.

IV. 313.

In ipsa Græcia *Philosophia* tanto in honore

THESES EX TUSC. II. 371

re nunquam fuisset, nisi doctissimorum *contentionibus*, dissensionibusque viguisset.

V. 313.

Refelli nos; redarguique patiamur. Quod ii ferunt animo iniquo, qui certis quibusdam destinatisque sententiis quasi addicti, & consecrati sunt, eaque necessitate constricti, ut etiam quæ non probare soleant, ea cogantur constantiæ causâ defendere.

VI. 314.

Eadem dicuntur a multis; ex quo *libris* omnia referferunt.

VII. 314.

Eos laudemus, qui liberaliter eruditi, adhibitâ etiam differendi elegantia, *ratione* & viâ *philosophantur*.

VIII. 314.

Lectiorem sine ulla delectatione negligimus.

IX. 315.

Sapientibus videtur, *quidquid literis mandetur*, id commendari omnium eruditorum lectioni decere.

X. 315.

Consuetudine de omnibus rebus in contrarias partes *differendi*, princeps usus est *Aristoteles*; deinde eum qui secuti sunt.

Q vj

XI. 316.

Philosophia hoc efficit : medetur animis ;
inanes sollicitudines detrahit , cupiditatibus
liberat , pellit timores.

XII. 316.

Quem natura excelsum & altum , & hu-
mana despicientem genuit : in ejus animo facile
contra mortem habita infidet oratio.

XIII. 317.

Philosophus in ratione vitæ peccans , hoc
turpior est , quodd in officio , cujus magister
esse vult , labitur , artemque vitæ professus ,
delinquit in vita.

XIV. 317.

Ut agri non omnes frugiferi sunt ; qui
coluntur : sic *animi* non omnes *culti* , fru-
ctum ferunt.

XV. 317.

Cultura animi Philosophia est , quæ cona-
tur extrahere vitia radicitus , & præparat
animos ad fatus accipiendos , eaque mandat
his , &c. , ut ita dicam , ferit , quæ adulta
fructus uberrimos ferunt.

XVI. 318.

Nihil minus est dignum , quàm tibi quid-
quam pejus videri dedecore , flagitio , tur-
pitudine. Quæ ut effugias , est non modò

E X T U S C. II. 373

recusandus, sed ultro appetendus, subeundus, excipiendus dolor.

XVII. 318.

Dolorem summum malum dicere, enervata muliebrisque sententia est.

XVIII. 318.

Id quod natura ipsa, & quædam generosa virtus statim respuit, ne dolorem summum malum diceret, oppositoque dedecore sententiâ depelleret, in eo magistra vitæ tot secula permanet *Philosophia*.

XIX. 319.

Epicurus, homo asper & durus, in Phalaridis tauro si erit, dicet: quàm suave est hoc: quàm hoc non curo? Tanta vis non tribuitur sapienti contra dolorem. Sit fortis in *perferendo*; *officii satis est*. Ut lætetur etiam non postulo.

XX. 319.

Asperum, difficile, odiosum, contra naturam dicunt, *nec tamen malum esse dolorem*, sapientes.

XXI. 324.

In scholis philosophorum, *versus ab his admiscebantur orationi*.

XXII. 324.

Ornamenta orationis *carminibus*.

XXIII. 324.

Ad malam domesticam disciplinam, vi-
tamque umbratilem & delicatam cum acces-
serunt etiam *Poëta molles*, nervos omnes
virtutis elidunt.

XXIV. 325.

Non tam quærendum est, dolor malumne
sit, quàm *firmandus animus* ad dolorem fe-
rendum.

XXV. 326.

Verborum contentione sublatâ, tantum
tamen excellit illud, quod honestum, quod
rectum, quod decorum apellamus, quod
idem interdum *virtutis* nomine amplectimur,
ut omnia præterea, quæ *bona corporis* &
fortunæ putantur, perexigua & perminuta
videantur; nec malum quidem ullum, nec,
si unum in locum collata omnia sint, cum
turpitudinis malo comparanda.

XXVI. 326.

Cedit profectò *virtuti dolor*, & animi in-
ductione languescit.

XXVII. 327.

Amittenda *fortitudo* est, aut sepeliendus
dolor.

XXVIII. 327.

Virtutem si unam amiseris, (etsi amitti
non potest virtus) sed si *unam* confessus

fueris te non habere, scito nullam esse te habiturum.

XXIX. 327.

Non negat sapiens dolorem; dolorem esse; cur enim fortitudo desideraretur? sed eum opprimi dicit *patientia*.

XXX. 328.

Si nulla est patientia, quid exornamus *Philosophiam*? aut quid ejus nomine gloriosum?

XXXI. 329.

Est inter *dolorem* & *laborem* quædam similitudo. Consuetudo enim laborum, perfectionem dolorum efficit faciliorem.

XXXII. 331.

Contemnere dolorem veteranus miles poterit; doctus vir sapiensque non poterit? Ille verò melius, ac non paulò quidem.

XXXIII. 332.

Sitne malum dolor, nec ne, Stoici viderint: ego, illud, quidquid sit, tantum esse, quantum videatur, non puto: *falsâque* ejus *visione* & specie moveri homines dico vehementius, doloremque ejus omnem esse tolerabilem.

XXXIV. 333.

Inter omnes hoc constat, nec doctos homines solum, sed etiam indoctos, virorum

esse *fortium*, & magnanimorum, & patientium, & humana vincentium, *toleranter dolorem pati*.

XXXV. 333.

Cum omnes rectæ animi affectiones, *virtutes* appellentur, non est hoc proprium nomen omnium, sed ab ea, quæ una cæteris excellebat, omnes nominatæ sunt. Appellata est enim ex *viro virtus*. Viri autem propria maximè est fortitudo: cujus munera duo maxima sunt, *mortis dolorisque contemptio*. Utendum est igitur his, si virtutis compotes, vel potiùs, si viri volumus esse.

XXXVI. 333.

Epicurus homo minimè malus, vel potiùs *vir optimus*.

XXXVII. 334.

Contemne *magnitudinem doloris*, a qua te brevitæ temporis vindicabit ante pene, quàm venerit.

XXXVIII. 335.

His, quibus quod honestum sit summum bonum; quod turpe, summum videtur malum: his tu *presentibus* gemere, & te jactare non audebis profectò. Loquetur enim eorum voce virtus ipsa tecum.

XXXIX. 335.

Tunc cum *pueros Lacedæmone*, *adulescentes Olympiæ*, *barbaros in arena*, legeris

excipientes gravissimas plagas , & ferentes silentio , si te fortè dolor aliquis perculerit , turpiter exclamabis ? non constanter & sedate feres ?

XL. 336.

Cum præcipitur , ut *nobismet ipsis impereamus* : hoc præcipitur ut ratio coërceat temeritatem.

XLI. 336.

Sæpe videmus fractos *pudore* , qui ratione nullâ vincerentur.

XLII. 337.

Intelligunt prudentes , *ferendi doloris ; consuetudinem* non contemnendam esse magistram.

XLIII. 337.

Conqueri fortunam adversam , non lamentari decet : id *viri est officium*.

XLIV. 338.

In quo viro erit *perfecta sapientia* , quem adhuc nos vidimus neminem , sed Philosophorum sententiis , qualis futurus sit , modò aliquando fuerit , exponitur. Is igitur sic illi *parti imperabit inferiori* , ut justus parens probis filiis.

XLV. 338.

Sunt arma sapientis contra dolorem : contentio , confirmatio , sermoque intimus : cum

ipse secum : Cave turpe quidquam , langu-
dum , non virile.

XLVI. 338.

Obversentur species honestæ animo :

XLVII. 339.

Hæc *cogitatio* , quid patientiâ , quid for-
titudine , quid magnitudine animi dignum
sit , non solum animum comprimit , sed ip-
sum etiam *dolorem* nescio quo pacto *mitio-
rem facit*.

XLVIII. 339.

Qui doloris speciem ferre non possunt ;
abjiciunt se , atque ita afflicti & exanimati
jacent : qui autem *resisterint* , discedunt sæ-
pissimè superiores.

XLIX. 339.

In omnibus officiis persequendis *animi ad-
hibenda est contentio*.

L. 340.

Hoc quidem *in dolore* maximè est provi-
dendum , *ne quid abjectè* , *ne quid timidè* ,
ne quid ignavè , *ne quid serviliter* , mulie-
breviterve *faciamus*.

LI. 340.

*Ne ingemiscit quidem vir fortis ac sapiens ,
nisi fortè , ut se intendat ad firmitatem*.

LII. 341.

Contentionis cum magna vis sit, si gemitus in dolore ad confirmandum animum valebit, utemur: sin erit ille gemitus lamentabilis, si imbecillus, si abjectus, si flebilis, ei qui se dedit, vix eum virum dixerim.

LIII 341.

Cum gemitu nihil imminuatur doloris, cur frustra turpes esse volumus?

LIV. 341.

Omnibus rebus, non solum dolori, simili contentione animi resistendum est. Ira exardescit, libido excitatur; in eandem arcem confugiendum est: eadem sunt arma sumenda.

LV. 343.

Posidonius *Philosophus*, cum quasi faces ei doloris admoverentur, sæpe dixit, *Nihil agis dolor*; quamvis sis molestus, numquam te esse confitebor malum.

LVI. 344.

Te, si in oculis sis multitudinis; tamen ejus judicio stare nolim, nec quod illa putet, idem te putare pulcherrimum. *Tuo tibi judicio est utendum.* Tibi si recta probanti placebis, tunc non modò tu te viceris, sed omnes, & omnia.

LVII. 344.

Hoc tibi propone : amplitudinem , & quasi quandam exaggerationem quàm altissimam animi , quæ maximè eminet contemnendis , & despiciendis doloribus , unam esse omnium rem pulcherrimam , edque pulchriorem , si vacet populo , neque plausum captans , se tantum ipsa delectet.

LVIII. 344.

Sapienti quidem laudabilia videntur omnia , quæ sine venditatione , & sine populo teste fiunt ; non quò fugiendus sit (omnia enim bene facta in luce se collocari volunt) sed tamen *nullum theatrum virtuti conscientia majus est.*

LIX. 345.

. In primis meditemur illud , ut hæc *patientia doloris* , quæ animi intentione est firmanda , in omni genere se æquabilem præbeat.

LX. 345.

. Barbari quidam , & immanes , ferro decertare acerrimè possunt : ægrotare viriliter non queunt. Græci autem homines non satis animosi , sed prudentes , ut est captus hominum , satis , hostem adspicere non possunt : iidem morbos toleranter , atque humanè ferunt.

LXI. 345.

Nihil potest esse æquabile , quod non a certa ratione proficiscatur.

LXII. 345.

Debemus existimare , aut non esse malum , *dolorem* , aut etiamsi , quidquid asperum , alienumque a natura sit , id appellari placeat malum ; tantulum tamen esse , ut a virtute ita obruatur , ut nusquam appareat.

LXIII. 345.

Hæc meditemur , quæso , dies & noctes. Nam si omnia fugiendæ turpitudinis adipiscendæque honestatis causâ faciemus , non modò stimulos doloris , sed etiam fulmina fortunæ contemnamus licebit : præsertim cum paratum sit illud e superiore disputatione *æternum* , ac verè *nostrum perfugium*.

Fin du Tome premier,

627:83

SSV

*Traductions de M. l'Abbé D'OLIVET;
qui se vendent ensemble , ou séparé-
ment , chez BARBOU , rue & vis-
à-vis la Grille des Mathurins.*

ENTRETIENS de Cicéron sur la nature
des Dieux. 2. vol.

Philippiques de Démosthène; & Cati-
linaires de Cicéron. 1 vol.

Tusculanes de Cicéron. 2 vol.

Pensées de Cicéron , pour servir à l'é-
ducation de la Jeunesse. 1 vol.

